

BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE



VARIABLES 1

N° 89
JANVIER 1991
VOL. XIX - XXIV^e ANNÉE

Bulletin des Amis d'André Gide

Variables 1

janvier 1991
n°89

Le
Bulletin des Amis d'André Gide

revue fondée en 1968
dirigée par Claude Martin (1968-1985)
puis Daniel Moutote (1985-1988)

publiée avec l'aide du

CENTRE DE SÉMIOTIQUE TEXTUELLE
UNIVERSITÉ DE PARIS-X NANTERRE

et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES

paraissant en janvier, juillet (n° double) et octobre
est principalement diffusée par abonnement annuel ou compris dans les publications
servies aux membres de l'Association des Amis d'André Gide au titre de leur cotisation
pour l'année en cours.

*

Comité de lecture :

J. CLAUDE, E. CANCALON, D. DUROSAY, A. GOULET, H. HEINEMANN, R. MALLET,
C. MARTIN, P. MASSON, D. MOUTOTE.

*

Tarifs en dernière page de chaque livraison.

Toute correspondance relative au *BAAG*
doit être adressée à :

DANIEL DUROSAY
Directeur responsable de la revue
32, rue du Borrégo
F. 75020 PARIS
Tél. : (1) 47.97.58.87

relative à l'AAAG à :

HENRI HEINEMANN
Secrétaire Général de l'Association
59, avenue Carnot
F. 80410 CAYEUX-SUR-MER
Tél.: 22.26.66.58

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Vingt-troisième année - Vol.XIX- N°89. Janvier 1991

DOCUMENT

Daniel DUROSAY	Retrouvé à Berlin : "Reise zum Kongo" (1930)	7
André GIDE	<i>Reise zum Kongo</i>	13
	Traduction française et notes, par D. DUROSAY et J.-R. NATALY	19

TÉMOINS

Beatrix BECK	Entretien avec Henri Heinemann	29
Lise JULES-		33
ROMAINS	Entretien avec Henri Heinemann	
Michel LEVESQUE	Au temps du Front Populaire	35
M.-M. SUTTER-		38
LEVESQUE	Deux soirées mémorables	
Hubert CHIMÈNES	En train	39

VARIABLES 1

Alain GOULET	Madeleine au miroir : le Journal de Madeleine	43
David H. WALKER	Gide, Darwin et les théories évolutionnistes	63
Walter C. PUTNAM	De <i>Typhoon</i> à <i>Typhon</i> : Gide et sa traduction de Conrad	77
Claude FOUCART	Le Retour de l'U.R.S.S. d'André Gide : un épisode zurichoïse	91
Nada VARNICIC DONJON	Le thème de la mort dans les romans, les récits et les soties d'André Gide	109

CHRONIQUES GIDIENNES

Walter C. PUTNAM	<i>Correspondance A. Gide-V. Larbaud</i> , éditée par Françoise LIOURE	129
Daniel DUROSAY	Retour sur la <i>Correspondance A. Gide-R. Martin du Gard</i> : une date à revoir	133
Bernard MELET	<i>Isabelle Rivière ou la passion d'aimer</i> , par Alain Rivière	137
David STEEL	<i>An Annotated bibliography of criticism on André Gide</i> par C.S. BROSMAN	143
CATHERINE GIDE-		147
Daniel DUROSAY	Correspondance sur une correspondance	
Claude MARTIN <i>et alii</i>	Chronique bibliographique	153

VARIA

Vie de l'Association : 160	Colloques : 174	Calepin : 185
Nos membres publient : 162	Nécrologies : 178	Projets du BAAG : 187

SIGNATURES

Daniel DUROSAY, maître de conférences à l'Université de Paris X-Nanterre. Thèse de III^e cycle sur : *Attitudes politiques et productions littéraires dans La NRF de 1919 à 1927* (1980) ; thèse d'État en cours sur le *Voyage au Congo*. Éditeur des *Carnets du Congo* de Marc Allégret (Presses du C.N.R.S., 1987).

Claude FOUCART, professeur à l'Université de Lyon III, auteur d'une thèse sur *L'Aspect méconnu d'un grand luteur : Louis Veüillot devant les arts et les lettres* (1978) ; spécialiste des relations littéraires franco-allemandes ; collaborateur régulier du BAAG.

Alain GOULET, professeur à l'Université de Caen, auteur d'une thèse sur *Fiction et vie sociale dans l'œuvre de Gide*; d'une étude sur *Les Caves du Vatican* (Larousse, 1972); de *André Gide. «Les Faux-Monnayeurs», mode d'emploi* (SEDES, 1991) ; contributeur régulier du BAAG et de la R.H.L.F. Études sur A. Robbe-Grillet, G. Pérec, N. Sarraute, V. Larbaud.

Bernard MELET, maître de conférences à l'Université de Lyon II. Thèse de III^e cycle sur *L'Âme enchantée* de R. Rolland ; prépare une biographie de Jacques Rivière.

Walter C. PUTNAM, professeur à l'Université du Nouveau Mexique d'Albuquerque (U.S.A.), auteur d'une thèse sur : *André Gide et Joseph Conrad* (1986), membre de notre Comité américain, et collaborateur régulier du BAAG.

David STEEL, professeur à l'Université de Lancaster (Grande-Bretagne), auteur d'une thèse sur *Le Thème de l'enfance dans l'œuvre de Gide*, de plusieurs articles relatifs à l'influence de Freud sur la littérature contemporaine. Collaborateur régulier du BAAG (n°84 consacré aux Bussy), et de la R.H.L.F.

Nada VARNICIC DONJON, professeur de français à l'École de Droit de Belgrade (Yougoslavie), auteur d'une thèse sur *Le thème de la mort dans les romans et les récits d'André Gide* ; collabore comme traductrice à diverses revues littéraires.

David H. WALKER, professeur à l'Université de Keele (Grande-Bretagne), auteur d'une thèse sur *«Les Nourritures terrestres» : œuvre lyrique* (1977), de plusieurs articles sur Gide et d'un ouvrage de synthèse, récemment publié : *André Gide* (Macmillan, 1990). Traducteur d'Anouilh en anglais.

Le numéro a été coordonné et mis en page par Daniel DUROSAY.

DOCUMENT

RETROUVÉ À BERLIN : “REISE ZUM KONGO” (1930)*.

par Daniel DUROSAY

Oublié à Berlin depuis sa parution, ce “Reise zum Kongo” publié par *Die Koralle*, dans son numéro de juin 1930¹, doit au prochain congrès sur : “André Gide et l’Allemagne”, prévu à Düsseldorf, en avril 1991, de revenir au jour, puisque, par là, il nous est donné d’y faire écho. Mensuel illustré, de grand format, et pour grand public, le magazine en question paraissait à Berlin depuis 1924. Ayant pris pour sous-titre : “*Monathefte für alle Freunde von Natur und Technik*”², mêlant, dans ses sommaires, l’information scientifique, touristique, technique, médicale, ethnographique, il courtoisait un lectorat varié, analogue en somme à celui de *L’Illustration* chez nous, mais en beaucoup moins riche. Ses couvertures présentaient un dessin pleine page, en couleurs, de facture sommaire, et lourdement symbolique. Celui de juin 1930 brillait par l’exotisme — et l’érotisme aussi. L’article de Gide y était préfiguré par une femme noire couverte de bracelets et de colliers d’or ; tenant dans sa main un pot de terre, suggérant sans doute un quotidien primitif, la créature adornée lorgnait avec convoitise en direction de la technique européenne, concrétisée par deux avions minuscules, sillonnant le ciel africain, à distance infinie. L’article lui-même était imprimé sur deux colonnes, qui faisaient place à 8 clichés de Marc Allégret, d’assez grand format, honorablement reproduits. Le prix payé pour ces travaux devait s’élever à 455 marks³.

Là était la motivation d’un article de circonstance, expressément rédigé pour accompagner, et faciliter, la publication en Allemagne de ces clichés de Marc — à cette date, tous connus en France, mais d’un public restreint, par la luxueuse édition illustrée du *Voyage au Congo*, parue chez Galimard, en 1929. Le procédé d’accompagnement avait été utilisé déjà pour *Le Monde colonial illustré* en mai 1927⁴, ainsi que pour

* Nos remerciements vont à Mme Catherine Gide-Desvignes pour avoir autorisé la republication de ce document dans le BAAG.

Les Cahiers de Belgique en mai 1928⁵. L'existence du texte redécouvert était attestée jusqu'ici par un passage du *Journal*, contemporain de la rédaction, et qui n'engageait guère à le retrouver : “*Je n'ai pu m'attarder à Cuverville que quatre jours ; les trois premiers empoisonnés par un article promis à une revue allemande (Die Koralle) pour accompagner des photos de Marc Allégret. Rien à dire sur le Congo que je n'aie déjà ressassé. Horreur du travail sur commande*”⁶. Il serait illusoire, par conséquent, d'attendre merveille d'un document rédigé en trois jours et presque à contre-cœur. À ce premier avertissement, ajoutons, pour tracer les limites de la découverte, que l'absence, du moins jusqu'ici, de la version originale en français ne permet pas de vérifier l'exactitude du texte publié en allemand. Or le lecteur germanophone est en droit de se demander si, çà et là, certaines phrases n'ont pas été altérées à la composition, et même, devant certains passages elliptiques, s'il ne manque pas quelque partie du texte. Il se peut encore que la traduction allemande ait compliqué ou affaibli l'original ; enfin, la retraduction en français, à laquelle il nous semblait nécessaire de procéder, ajoute un facteur supplémentaire de déperissement.

Pourtant, malgré ces difficultés, malgré l'usure redoutée du “*ressassement*”, dans ce dernier des textes sur le voyage au Congo, le lecteur trouvera matière à réflexion. Avec le recul, Gide y pratique un esprit de survol qui ne retient que l'essentiel, quand bien souvent le *Journal* du voyage, plus près du vécu, fourmillait en détails. Pour, en trois jours, confectionner ce texte de commande, Gide a cousu deux morceaux : un “chapeau” générique — méditation sur l'esprit du voyage et sa pratique — précède une série de commentaires photographiques. Cela revenait à partager le tableau : un côté d'André, pour les motivations du voyage ; un côté de Marc, pour le commentaire des clichés. Dans son introduction, évidemment la partie la plus attachante, Gide rattache le Congo à ses origines personnelles, à sa métamorphose intérieure ; il fait voir la continuité avec la révolution que constitua pour lui son premier voyage en Algérie. En deçà, même, il repasse sur le trait de *Si le grain ne meurt*, reprenant plusieurs caractérisations disséminées dans le dernier chapitre de la 1ère partie, celui de la stagnation dans le

Paris étouffant de l'École symboliste. Tous poètes, ils tournaient le dos à la réalité ! Leur dédain pour les contingences provoquait, on s'en souvient, l'ironie du mémorialiste : "*Soutenu par Schopenhauer, à qui je ne comprenais pas que certains pussent préférer Hegel, je tenais pour «contingence» (c'est le mot dont on se servait) tout ce qui n'était pas «absolu», toute la prismatique diversité de la vie*"⁷. "Contingence", le mot-clé d'alors reparait ici, pour souligner d'où sort le voyage gidien : très exactement de sa négation, de son contraire, d'un sur-place cérébral — d'*Urien*.

L'esprit du voyage — le vrai — y est donc présenté comme un retournement. Une émancipation, non tant ici en rupture avec la morale puritaine, qui n'est pas évoquée, mais par rapport à une certaine conception désincarnée de la poésie, et par rapport au Maître, Mallarmé. Pourquoi cette inflexion, paradoxale, dans un cadre, le magazine illustré, si peu propice à la littérature ? C'est que dès le départ de son argument, Gide prévoit qu'un texte adressé au public allemand passera nécessairement par Goethe. D'où l'idée d'opposer les deux Maîtres, l'ancien et le nouveau, et, qui plus est, d'établir que l'esprit de liberté, qui souffle sur le voyage, conduit à dépasser tous les maîtres, dès lors qu'on s'est délivré du premier. Car l'aventure du Congo ne s'envisage pas, dans un esprit goethéen, comme une conquête européenne sur une nature encore vierge, et qui demande à être prise, mais bien comme son contraire : non pas une possession, mais une communion extatique avec le primitif. Pour chimérique qu'ait été cette quête, et désavouée par les faits, dans l'enfer de la colonisation, elle demeure ancrée comme une motivation essentielle du voyage au Congo ; elle survit, est-il dit *in fine*, dans la nostalgie, l'appel d'un nouveau grand voyage — qui ne se concrétisera jamais, peut-être afin que le rêve soit sauvé.

Cette aube de la terre et de l'homme est donc bien ce qui continue de fasciner Gide, cinq ans après, et cet aveu apparait ici plus nu, plus fort, moins entouré de considérations annexes sur la différenciation individuelle⁸, que dans la conférence de Bruxelles en 1928, — infléchie, sans aucun doute, par le cadre et la circonstance : les locaux de l'Union Coloniale Belge — où le primitif était surtout envisagé comme un objet de comparaison qui ramenait à l'Europe, c'est-à-dire à l'éloge de la

civilisation, et du génie individuel. Cette récupération d'identité ne s'impose plus de manière aussi nécessaire en 1930, et même il paraît que le cheminement s'accomplit en sens inverse : “*Si déjà le spectacle d'une civilisation qui diffère de la nôtre est de grand profit, de quelle instruction incomparablement plus substantielle est la considération d'une humanité sans la moindre civilisation.*” Cette formulation plus radicale est-elle alors le fruit d'une écriture hâtive, ou plutôt, comme il est tentant de le penser, le signe d'un ébranlement des valeurs, d'une perte des certitudes, d'une quête encore sans objet défini, que le *Journal*, dès l'année suivante, allait préciser ?

La deuxième partie du texte, il faut le reconnaître, marque une baisse de tension, et, par son pêle-mêle, trahit la hâte d'en finir, mais aussi la désinvolture de la *Koralle* dans le traitement du matériau confié. Consacrée aux commentaires de clichés, cette seconde partie révèle au lecteur attentif plusieurs approximations. Ainsi par exemple, l'ordre des commentaires — partant du 2e cliché pour aller vers le 3e, et revenir au 1er — ne respecte pas celui de la mise en page. Quant à la localisation géographique, prière de n'y pas regarder de trop près ! Le 1er cliché est ici présenté comme “une rue de Goulfer”, tandis que l'édition de 1929 y voit Logone-Birni, 100 km plus au Sud⁹. Celui de la p.117, correspondant à la “*Femme baya au bain*” de l'édition de 1929, vraisemblablement pris à 300 km au Sud de Fort-Archambault, peut difficilement caractériser la “région du Tchad”. Certains commentaires tombent dans le vide, par absence d'illustration, comme le paragraphe consacré aux pirogues du lac Tchad — peut-être parce que deux clichés, initialement sélectionnés, ont été laissés de côté par la revue. Un commentaire est en porte à faux : celui qui concerne les femmes Baguirmi, leurs tresses et leurs vêtements de gabak, à la différence des autres, ne fait l'objet d'aucun renvoi de page, ce qui trahit peut-être l'embarras de la revue. Car il y a eu ici substitution de cliché : au lieu d'une “*Femme Baguirmi*” de Boïngar, présenté à la p.130 de l'édition 1929, répondant bien aux spécifications de la description, le lecteur se voit en fait proposer une “*Femme Foulbé (région de Maroua)*” (p.222 de l'édition 1929), qui ne présente aucun des traits requis : sans tresses, et nul vêtement.

Plutôt qu'à ces bévues, mieux vaut s'intéresser aux choix, étroitement liés à ceux de Marc, et à ses réussites. Ces choix épousent la prédilection du jeune homme pour les nus féminins, pour la grâce et la perfection de corps tout juste pubères ; ils confirment par ailleurs ce que déjà son film donnait à voir : que le sommet du voyage, attendu, au départ, de la marche en forêt dans l'Ouest de l'Oubangui-Chari, s'est déplacé, dans le registre du spectaculaire et de l'exotique tout au moins, vers la pointe Nord du péripole, aux alentours du lac Tchad — à condition de prendre l'expression dans son extension la plus large : l'ethnie Massa-Mousgoum et ses cases en forme d'obus, sur les rives du Logone ; l'ethnie Moundang à Léré, aux confins du Cameroun et du Tchad, avec ses danseuses appliquées, ses guerriers tournoyants, et ses grands masques. Par un sorte d'ironie supérieure, c'était au moment où leurs forces s'épuisaient, où la fatigue se faisait accablante, qu'ils abordaient les univers les plus étranges.

Tel se présente ce texte composite : un développement général sur l' "élasticité d'esprit", qui pourrait être la forme nomadique de la disponibilité gidienne ; une allusion à ce livre fantôme sur la colonie, qui hante l'écrivain depuis les années 90, et qu'il ne se réalisera qu'imparfaitement avec le *Voyage au Congo*¹⁰ ; puis un brassage de photos, d'un main distraite ; et des souvenirs qui débouchent sur la nostalgie. Il n'est pas impossible que le mot de la fin soit réservé à l'auto-ironie, car dans toutes ces "voix qui nous harcèlent", Gide plaçait-il pas, si l'on se fie au fragment du *Journal*, celle de la *Koralle* ?

NOTES

1. Staatsbibliothek de Berlin -Ouest, cote : 4° Lc 8079, 6e Cahier.
2. "Cahiers mensuels pour tous les amateurs de nature et de technique".
3. Ce chiffre résulte d'un billet comptable émanant de la *Koralle*, inséré dans la lettre de Gide à Marc Allégret du [27 mai 1932], car le paiement n'alla pas sans difficulté.
4. Voir l'article de Gide sur les Massa dans *Le Monde colonial illustré* du 5 mars 1927, p.107, avec trois clichés de Marc.
5. N°4, p.138-143, avec sept clichés de Marc. Nous avons repris ce texte dans le *BAAG* d'octobre 1988, n°80, p.31-36, avec commentaire (*ibidem*, notamment p.24-28).
6. *Journal*, 14 avril 1930, Pléiade, éd. 1951, t.I, p.981.
7. *Si le grain ne meurt* (Pléiade p.535 / Folio p.263).
8. Voir *BAAG*, n°80, oct. 1988, p.34-35.

9. Pour plus de précisions sur les points développés dans ce paragraphe, voir *infra* les notes du texte traduit.
10. Cf. D. Durosay, "Le Voyage au Congo et son livre-fantôme", in *Littérales* [Université de Paris-X-Nanterre], n°7, 1990, p.121-147.

REISE ZUM KONGO

von

André GIDE.

Aufnahmen von Marc Allégret, Paris.

Autorisierte Übersetzung von O.A. Palitzsch.

In meiner Jugend reisten die Franzosen nicht viel. Vor allem nicht die Schriftsteller. Diejenigen, mit denen ich damals verkehrte, fast ausschließlich Dichter, dünnblütig und vom Geist zersetzt und ein wenig berauscht von deutscher Ideologie, Kantianer oder Schopenhauerianer, ohne sich dessen allzu sehr bewußt zu sein, gefielen sich in der Pose des Mißtrauens und der Verachtung der äußeren Welt gegenüber und nahmen ihre Träume wichtiger als die Wirklichkeit. Diese Wirklichkeit erschien ihnen vulgär und ein bißchen peinlich ; sie hielten es für die erste Pflicht des Dichters, ihr den Rücken zu kehren und in ihren Schriften nichts anderes von ihr erscheinen zu lassen als ein paar kunstvoll stilisierte Reflexe.— Damals (ich war kaum mehr als 20 Jahre alt), begierig unserer Literatur einen Roman nach den ästhetischen Gesetzen der Symbolisten zu schenken, die bislang nur Gedichte hervorgebracht hatten, schrieb ich die "Reise des Urian". Eine Reise, die ich völlig frei erfunden hatte. Ich erinnere mich der Besorgnisse Mallarmés, unseres hochverehrten Meisters, als ich ihm den dritten Teil des Buches brachte. Er war soeben unter dem Titel "Reise nach einem Eismeer" in einer Zeitschrift erschienen.

"Sie haben mich sehr erschreckt", sagte er nach der Lektüre. "Ich befürchtete einen Reisebericht. Glücklicherweise haben Sie alles erfunden."

Vielleicht hat er sich nicht wörtlich so ausgedrückt, aber zum mindesten dem Sinne nach. Und ich freute mich innerlich, mich nicht versündigt zu haben.

Wie weit das Ansehen eines Meisters, der Wunsch sich seiner Ethik anzupassen, uns geneigt machen kann, unsere aufrichtigsten Absichten zu verfälschen, das begriff ich damals noch nicht. Ich hielt mich schon für sehr kühn, als ich die Bücher und meine stille Zelle verließ, in der meine Gedankenwelt verkümmerte, und aufbrach nach Algerien. Von welchem Bildungswert für mich der Kontakt mit einer fremden Zivilisation sein konnte, mit einem Volk, das andere Sitten und andere Kleider hatte und das einen anderen Gott verehrte, das wagte ich damals nicht so rasch zu berichten. Ich hätte gewünscht, von dort unten genaue Beobachtungen heimzubringen, die auf die Fülle der geographischen, ethnologischen und ökonomischen Fragen, die damals vor mir auftauchten, Antwort gegeben hätten. Aber noch wenig selbständig, noch befangen in den Lehrsätzen unserer literarischen Schule und überdies merkwürdig mißtrauisch gegen mich selbst fürchtete ich, zuviel Interesse für die "Zufälligkeiten" zu zeigen und dadurch die wahre Dichtkunst betrachten der Bedeutung, die sie für mich gewinnen sollten, hierherzusetzen will: "Ich hatte große Lust, alle die Produkte zu beleuchten, die hier auf einmal zusammengefunden werden; doch der Trieb, die Unruhe, die hinter mir ist, läßt mich nicht rasten, und ich eile sogleich wieder fort. Dabei kann ich mich trösten, daß in unseren statistischen Zeiten dies alles wohl schon gedruckt ist und man sich gelegentlich davon aus Büchern unterrichten kann. Mir ist es jetzt nur um die sinnlichen Eindrücke zu tun, die kein Buch, kein Bild gibt. Die Sache ist, daß ich wieder Interesse an der Welt nehme, meinen Beobachtungsgeist versuche und prüfe, wie weit es mit meinen Wissenschaften und Kenntnissen geht, ob mein Augenlicht rein und hell ist? Wieviel ich in der Geschwindigkeit fassen kann und ob die Falten, die sich in mein Gemüt geschlagen und gedrückt haben, wieder auszuliegen sind? Schon jetzt, daß ich mich selbst bediene, immer aufmerksam, immer gegenwärtig sein muß, gibt mir diese wenigen Tage hier eine ganze andere Elastizität des Geistes..."

Diese "Elastizität des Geistes" — wie hat man sie mir vorgeworfen ! Geboren aus Neugier, Genußsucht, Gleichgültigkeit gegen sich selbst, aus Aufnahmefähigkeit und Abscheu vor Gewohnheit und behaglicher Ruhe — nirgends konnte ich sie besser unter Beweis stellen als auf meiner jüngsten Reise zum Kongo.

Wenn mich während dieser Reise Goethe begleitete (das heißt, daß ich dort unten wieder einmal den zweiten Teil des *Faust* und die *Wahlverwandtschaften* las), so zu verraten. Ich opferte also alles das und zeigte in den Artikeln, die ich nach meiner Rückkehr veröffentlichte, kein anderes als ein rein artistisches Interesse.

Aber jedem Geist bleibt glücklicherweise die Freiheit, jenseits der früheren Bindungen seine Nahrung zu wählen und zu suchen, sei es auch noch so fern. Bald schon verstand es ein anderer Lehrmeister, auf dessen Rat ich mehr und mehr hörte, mich von den Einflüssen der "Schule" zu befreien und mich ohne Umschweife mir selbst zurückzugeben. Wenn ich heute Goethes *Italienische Reise*, die ich damals las, aufschlage, sehe ich einige Sätze begeistert unterstrichen, vor allem die, die ich in Angeschah es zweifellos sehr gegen seinen Willen [*sic*]!. Ich stelle mir vor, daß er nicht gerne auf Abenteuer ausgegangen wäre in so fernen Gegenden, wo er wahrscheinlich die Pracht der tropischen Vegetation weniger bewundert hätte, als er darunter gelitten hätte, sie noch so wenig erforscht zu sehen. Und ich, was eigentlich suchte ich selbst dort unten ? Ohne Zweifel gerade das Wilde, das Primitive ; eine nackte geschichtslose Menschheit, eine noch von niemandem unterworfenen Natur ; das Schauspiel der Erde und des Menschen vor aller Kultur. Nichts als Möglichkeiten und Versprechungen an Stelle der Verwirklichung. Und wenn schon das Schauspiel einer Zivilisation, die von der unsrigen verschieden ist, einen großen Lehrwert hat, so bildet uns die Betrachtung einer Menschheit ohne jegliche Zivilisation noch ungleich stärker. Aber ich brauche hier nicht die Betrachtungen zu wiederholen, die man in meinem Reisebericht verstreut findet. (*Kongoreise*, erschienen in der Deutschen Verlagsanstalt.) Statt dessen

1. Le texte original semble ici faire difficulté ; on ne peut exclure une transcription fautive ou quelque saut de ligne.

will ich lieber ein paar rasche Erklärungen zu den Fotografien meines Gefährten Marc Allégret geben, die die *Koralle* hier veröffentlicht.

Die vier ersten wurden in der Tschad-Gegend aufgenommen. Ich habe die Architektur dieser granatförmigen, völlig regelmäßigen Negerhütten ausführlich beschrieben die nur aus Erde erbaut werden, und zwar einzig aus dem festen, nicht mit Sand vermischten Ton von den Ufern des Logone, auf einem sehr begrenzten Gebiet. Sie empfangen ihr Licht nur durch eine enge kreisrunde Öffnung an der Spitze und durch die Tür, die auf einen Hof geht, der in der Regel von Mauern umgeben ist. (S. 116 unten.)

Während in gewissen niederen Regionen und vor allem im Becken des Nieder-Kongo die oft scheußlichen Hautkrankheiten sehr verbreitet sind, sehen die Volksstämme von den Ufern des Logone und den Zugängen zum Tschadsee gesund und kräftig aus. Die fahlen Flecken, die man auf der Haut der badenden Frau sieht, stammen nur von ihren Waschungen. (S. 117).

Die erste Fotografie zeigt eine Straße in Goulfeï, einem merkwürdigen Dorf am linken Ufer des Chariflusses, der die Wässer des Logone aufnimmt, bevor er sich in den Tschadsee ergießt. (S. 116 oben.)

An den Ufern dieses Sees begegnet man diesen Ochsen mit riesigen hohlen Hörnern, auf die sich die Tiere beim Schwimmen stützen und die ihre Köpfe über dem Wasser halten, wenn die Herden von einer Insel nach einer anderen übersetzen. (S. 121.)

Die Eingeborenen pflegen auf diesen kurzen Wegen auf Balken von ungewöhnlich leichtem Holz zu reiten, das an den Ufern des Sees wächst, oder sie benutzen eine Art von Kanu mit flachem Boden, dessen erhöhtes, aus zusammengebundenen Papyrusschäften gebildetes Vorderteil an die venezianischen Gondeln erinnert.

Die jungen, anlässlich eines Festes in Léré in Rückenansicht aufgenommenen Tänzerinnen tragen Gürtel aus Perlen und Muscheln, die an der Vorderseite als kurze Schürzen niederfallen. Ihr Tanz ist nichts anderes als ein monotones Auf-der-Stelle-Treten, das parallele kleine Furchen in den Sand zeichnet. Sie werden ohne Unterbrechung bis zum Abend tanzen, und bald wird der Schweiß über ihre nackten

Oberkörper rinnen. Sie tanzen ernst, den Kopf gesenkt und den Blick hartnäckig vor ihre Füße gerichtet. Nichts kann weniger lasziv sein als dieser Tanz ; er ist eine gewissermaßen rituelle Zeremonie, die sich bei jedem Fest erneuert. Die Männer tanzen auf ihrer Seite, am anderen Ende des großen Platzes, bekleidet mit riesigen Röcken, die sich bei jeder Drehung ausbreiten. Ihr Tanz — lange Sprünge, die an den "Schritt der Bogenschützen" des *Prinzen Igor* erinnern — ist von dem der Frauen sehr verschieden. (Vgl. die Abbildung auf S. 118.)

Ich weiß den Namen dieses breitblättrigen Strauches nicht, in dessen Schatten, in einer Umzäunung in Fort-Archambault, zwei junge Mädchen des Sara-Stammes ruhen, eines der schönsten Stämme Innerafrikas, wie man aus ihren Abbildern sehen kann. Die Frauen dieses Stammes sind niemals mehr bekleidet als diese hier. Die Männer tragen fast alle ein an den Hüften befestigtes Ziegenfell, das sie hinter sich flattern lassen, während es sie vorne beinahe völlig unbedeckt läßt. Auf der Stirn und den Wangen des sitzenden Mädchens sieht man die aufliegenden Tätowierungen, die eine Eigentümlichkeit des Stammes der Sara sind. (S. 119.)

Die Baguirmifrauen tragen die Haare lang geflochten. Ein öliger Anstrich gibt ihren Zöpfen ein geteertes Aussehen und einen Fischgeruch, der den Eingeborenen nicht zu mißfallen scheint, der aber für uns, zum mindesten für mich, äußerst peinlich ist. Die Baguirmifrauen kleiden sich in Baumwollstoffe, die die Eingeborenen dieser Gegend eigenhändig in schmalen Streifen weben. Jeder Streifen ist nur 10—15 Zentimeter breit. Diese Streifen werden dann aneinandergenäht, bis sie ein Stoffstück in gewünschter Breite bilden. Die Männer gehen größtenteils nackt oder bekleidet mit einem schmalen Schurz, wie man ihn auf dem Bilde bei den beiden vor dem Etappenlager sieht (nebenstehend).

Der oder jener vielleicht, nachdem er die Notizen, zu denen ich mich trotz Ermattung und Unbequemlichkeit jeden Abend bezwang, gelesen hat, könnte glauben, daß ich von dieser Reise enttäuscht war. Trotzdem gibt es nichts, was ich lieber wiederholen würde. Selbst die

Strapazen und die Befriedigung, sie glücklich überstanden zu haben, hinterlassen eine Erinnerung, die uns unendlich bereichert.

Gerade dort, wo die Zivilisation fehlt, weiß man die Kultur am besten zu würdigen. Aber, nach Europa zurückgekehrt, mitten in der Geschäftigkeit unserer Zeitgenossen, denke ich nicht ohne Bedauern an diese Tage ohne Stunden und an die langen Märsche durchs Unbekannte, im Schoße von Völkerschaften, die noch gleichgültig sind gegen alle die Stimmen, die uns bedrängen.

(Wir verweisen auf die Besprechung des Buches von André Gide "Kongo und Tschad" am Schluß des Heftes.)

Die Koralle, [Berlin], Juni 1930, p.116-121.

VOYAGE AU CONGO

par

André GIDE

Clichés de Marc ALLÉGRET, Paris.

Traduction autorisée d'O. A. PALITZSCH.

[Retraduit de l'allemand par

D. DUROSAY & J.-R. NATALY]

Dans ma jeunesse, les Français ne voyageaient guère. Particulièrement les écrivains. Ceux que je fréquentais alors, presque exclusivement des poètes, à sang pauvre, ravagés par l'esprit et passablement grisés d'idéologie allemande, qu'elle vînt de Kant ou de Schopenhauer, se complaisaient, sans en avoir pourtant trop nettement conscience, dans une attitude de méfiance et de dédain à l'égard du monde extérieur ; ils prenaient leurs rêves pour plus importants que la réalité. Cette réalité leur paraissait vulgaire et quelque peu pénible ; ils tenaient pour le premier devoir du poète de lui tourner le dos, et de n'en laisser transparaître dans leurs écrits que quelques reflets ingénieusement stylisés. À cette époque (je n'avais guère plus de 20 ans), désireux d'offrir à notre littérature un roman selon les règles du Symbolisme, qui jusqu'ici n'avait produit que des poèmes, j'écrivis le *Voyage d'Urien*. Un voyage que j'avais imaginé en toute liberté. Je me souviens des inquiétudes de Mallarmé, notre maître vénéré, lorsque je lui apportai la troisième partie de l'ouvrage. Elle venait de paraître dans un journal sous le titre de "Voyage vers une mer glaciale"¹.

"Vous m'avez fort effrayé"², dit-il après lecture. "Je craignais une relation de voyage. Par bonheur, vous avez tout inventé".

Peut-être n'a-t-il pas utilisé ces mots, mais au moins telle était sa pensée. Et je me réjouis intérieurement de n'avoir point fauté.

Combien l'autorité d'un maître, le souhait de nous conformer à son éthique, peuvent nous entraîner et fausser nos intentions les plus sincères, je ne le comprenais pas encore. Je me tenais encore pour très audacieux, lorsque j'abandonnai les livres et ma paisible cellule, dans laquelle mon univers mental s'étiolait, et partis pour l'Algérie. De quel prix pouvait être pour moi le contact avec une civilisation étrangère, un peuple, qui avait d'autres mœurs et d'autres vêtements, qui honorait un autre dieu, je n'osais pas alors le faire savoir si rapidement. J'aurais souhaité ramener de là-bas des observations précises, qui eussent répondu à quantité de questions géographiques, ethnologiques et économiques, qui s'imposaient alors à moi³. Mais insuffisamment indépendant encore, encore embarrassé dans les théories de notre école littéraire, et surtout manquant par trop de confiance en moi-même, je craignais de montrer trop d'intérêt pour les "contingences" et de découvrir une relation entre celles-ci et la vraie poésie, en raison de la signification qu'elles devaient revêtir pour moi : "J'avais grand plaisir à examiner tous les produits qu'on trouvait ici d'un coup rassemblés ; cependant l'élan, l'inquiétude qui m'entraînent, ne me laissent pas de repos, et je repars aussitôt. Je peux me consoler à l'idée que dans notre époque statisticienne tout cela est déjà couché noir sur blanc, et qu'on peut à l'occasion s'en informer dans les livres. Il ne s'agit pour moi que d'emmagasiner les impressions sensibles qu'aucun livre, qu'aucune image ne peuvent donner. Le fait est que je m'intéresse de nouveau au monde, que j'exerce et éprouve mon esprit d'observation, pour savoir jusqu'où il va avec mes lumières et mes connaissances, si ma vue est claire et nette. Combien, en plein mouvement, je peux encore être moi-même, et si les rides qui ont marqué ma sensibilité et s'y sont imprimées, peuvent être effacées. Maintenant que je suis à mon propre service, que je dois être toujours attentif, toujours présent, ces quelques jours passés ici me donnent une tout autre élasticité d'esprit..."⁴

Cette "élasticité d'esprit" — combien me l'a-t-on reprochée ! Née de la curiosité, de l'appétit de vivre, de l'indifférence à l'égard de soi, d'une réceptivité, d'une horreur de l'habitude et du repos quiet — nulle part ne la pouvais-je mieux pratiquer que lors de mon récent voyage au Congo.

Si pendant ce voyage Goethe en quelque manière m'accompagna (ce qui veut dire que je relus là-bas une nouvelle fois le *Second Faust*⁵ et les *Affinités électives*⁶), je sacrifiai tout cela, et ne laissai paraître dans les articles que je publiai après mon retour⁷, qu'un pur intérêt artistique.

Mais par chance, tout esprit garde la liberté de choisir et de chercher son aliment au-delà de ses premiers engagements, fût-ce même très au-delà. Bientôt un autre maître, dont j'écoutai de plus en plus le conseil, m'incita à me libérer des influences de l' "École", pour revenir sans détour à moi-même. Quand j'ouvre aujourd'hui le *Voyage en Italie* de Goethe, que je lus alors, je vois quelques phrases soulignées dans l'enthousiasme. Cela surtout qui n'allait pas dans son sens. Je me figure qu'il ne serait pas allé à l'aventure dans des contrées si lointaines, où, selon toute vraisemblance, il aurait moins admiré la beauté de la végétation tropicale que souffert de la voir encore si peu explorée. Et moi-même, au fond, qu'est-ce donc que je cherchais là-bas ? Très exactement le sauvage, le primitif ; une humanité nue et sans histoire, une nature vierge de tout asservissement ; le spectacle de la terre et de l'homme en deçà de la culture. Rien que des possibilités et des promesses au lieu de réalisations. Si déjà le spectacle d'une civilisation qui diffère de la nôtre est de grand profit, de quelle instruction incomparablement plus substantielle est la considération d'une humanité sans la moindre civilisation. Mais point n'est besoin de répéter ici les observations qu'on trouve disséminées dans ma relation de voyage (*Voyage au Congo*, paru chez Deutsche Verlags-Anstalt⁸). À la place, je préfère présenter quelques brefs commentaires sur les photographies de mon compagnon Marc Allégret, que reproduit ici la *Koralle*⁹.

Les quatre premières furent prises dans la région du Tchad. J'ai décrit dans le détail l'architecture de ces cases en forme d'obus¹⁰, au dessin parfaitement régulier, qui ne sont faites que de terre, d'un simple argile solide — sans aucun mélange de sable — pris aux rives du Logone, dans une aire très circonscrite. Elles ne reçoivent de lumière que par une étroite ouverture circulaire à leur sommet, et par la porte, qui donne sur une cour généralement entourée de murs (voir p.116).

Alors que dans certaines régions basses, et tout particulièrement dans le bassin du Bas-Congo, des maladies de peau souvent

épouvantables sont très répandues, les tribus des rives du Logone et des voies d'accès au lac Tchad paraissent être saines et robustes. Les taches blêmes que l'on observe sur la peau de la baigneuse sont uniquement dues à ses ablutions (p.117)¹¹.

Le premier cliché montre une rue de Goulfeï¹², curieux village situé sur la rive gauche du Chari, lequel reçoit les eaux du Logone avant de se répandre dans le lac Tchad (p.116 en haut).

Sur les rives du lac, on rencontre ces boeufs aux énormes cornes creuses, dont ces animaux s'aident pour nager, et qui leur tiennent la tête hors de l'eau, lorsque les troupeaux passent d'une île à l'autre (p.121)¹³.

Pour franchir ces courtes distances, les indigènes ont coutume de chevaucher des poutres faites d'un bois d'une rare légèreté qui croît sur les rives du lac¹⁴, ou bien ils utilisent une sorte de canoë à fond plat dont la partie avant, surélevée et constituée de tiges de papyrus reliées entre elles, rappelle les gondoles vénitiennes¹⁵.

Les jeunes danseuses¹⁶, photographiées de dos à l'occasion d'une fête à Léré, portent des ceintures de perles et de coquillages qui retombent par devant sous forme de pagnes courts. Leur danse n'est qu'un sur-place monotone traçant de légers sillons parallèles dans le sable. Elles danseront sans interruption jusqu'au soir et bientôt la sueur ruissellera le long de leur buste dénudé. Elles dansent, sérieuses, la tête inclinée et le regard fixé avec obstination sur leurs pieds. Rien ne saurait être moins lascif que cette danse ; elle correspond dans une certaine mesure à une cérémonie rituelle qui se renouvelle à chaque festivité. Les hommes dansent de leur côté¹⁷, à l'autre extrémité de la grande place, vêtus d'immenses jupes qui s'éploient à chaque tournoiement. Leur danse — de longs sauts qui rappellent le "pas des archers" du *Prince Igor*¹⁸ — est très différente de celle des femmes. (Voir l'illustration de la page 118).

Je ne connais pas le nom de cet arbuste aux larges feuilles, à l'ombre duquel, dans un enclos de Fort-Archambault, se reposent deux jeunes filles de race Sara, une des plus belles de l'Afrique intérieure, comme le montrent leurs portraits. Les femmes de cette race ne sont jamais plus vêtues que celles-ci. Presque tous les hommes portent une peau de chèvre attachée aux hanches qu'ils laissent flotter à l'arrière,

alors que la partie avant de leur corps est presque entièrement dénudée. Pratiqués sur le front et les joues des jeunes filles assises on discerne des tatouages, qui sont une caractéristique de la race des Saras (p. 119).

Les femmes Baguirmi¹⁹ ont de longs cheveux tressés. Un enduit huileux donne à leurs tresses l'apparence du goudron ainsi qu'une odeur de poisson qui ne paraît pas incommoder les indigènes, mais qui pour nous, tout du moins pour moi, est extrêmement désagréable. Les femmes Baguirmi sont vêtues de tissus en coton que les indigènes de la région tissent de leurs propres mains en bandes étroites²⁰. Chaque bande a une largeur de 10 à 15 centimètres seulement. Ces bandes sont ensuite cousues les unes aux autres jusqu'à ce qu'elles forment un morceau de tissu de la largeur souhaitée. Les hommes sont nus pour la plupart, ou vêtus d'un pagne étroit, comme celui qu'on voit sur le cliché ci-contre porté par les deux enfants devant le campement d'étape.

Après avoir lu les notes auxquelles je m'assujettissais chaque soir malgré ma lassitude et le manque de confort, certains seront tentés de croire que ce voyage fut une déception. Pourtant, rien ne me tenterait davantage que le recommencer. Les fatigues même, et la satisfaction de les avoir victorieusement surmontées, laissent un souvenir infiniment enrichissant.

C'est justement là où la civilisation est absente que l'on peut le plus parfaitement honorer la culture. Mais une fois revenu en Europe, mêlé à l'affairement de nos contemporains, je ne pense pas sans regrets à ces journées sans heures et aux longues marches vers l'inconnu, au sein de peuplades encore indifférentes à toutes les voix qui nous harcèlent.

Die Koralle, [Berlin], Juin 1930, p.116-121.

*

Table des illustrations

L'article est illustré de huit clichés, tous publiés précédemment dans l'édition illustrée du *Voyage au Congo*, suivi du *Retour du Tchad*, Gallimard, 1929. Pour chacun d'eux, nous donnons, après la légende en langue allemande, la référence à l'édition française, ainsi que la légende originale, éventuellement une indication de reprise dans un précédent BAAG :

* p.116 (en haut) : "*Eingang zu einer Eingeborenenhütte in einem Negerdorf an den Ufern des Chari.*" Voir p.160, avec cette légende : "*Une rue de Logone-Birni*".

* p.116 : "*Ein Massadorf an den Ufern des Logone. Die eigentümlich geformten Hütten sind aus Ton gebaut.*" Voir p.168, avec cette légende : "*Cour intérieure à Moosgoum*". Cliché repris dans le BAAG, n°73, janvier 1987, p.70 sqq.

* p.117 : "*Badendes Mädchen im Uferdickicht des Manaflusses.*" Voir p.104, avec cette légende : "*Femme baya au bain*". Cliché repris dans le BAAG, n°73, janvier 1987, p.70 sqq.

* p.118 : "*Moundang Tänzerinnen vom Tschadsee, die zierliche Perlenschürzchen tragen.*" Voir p.238, avec cette légende : "*Danseuses Moundang*".

* p.119 : "*Zwei junge Mädchen aus dem Sara-Stamm (Fort-Archambauld).*" Voir p.122, avec cette légende : "*Fort-Archambauld (dans la ville indigène)*". Cliché repris dans le BAAG, n°73, janvier 1987, p.70 sqq.

* p.120 : "*Junges Mädchen aus dem Tschad (Fort-Lamy).*" Voir p.222, avec cette légende : "*Femme Foulbé (région de Maroua)*". Comme dans le cas du premier cliché, on remarquera, d'une publication à l'autre, un même flottement, quant à la localisation géographique — Maroua étant situé à 200 km, à vol d'oiseau, au Sud-Ouest de Fort-Lamy, fort loin du lac Tchad.

* p.121 (en haut) : "*Knaben vom Stamm der Baguirmi, Nordkamerun.*" Voir p.260, avec cette légende : "*Indigènes apportant le bois et l'eau à un gîte d'étape*".

* p.121 : "*Rinder vom Tschadsee. Die Tiere, welche in den sumpfigen Gebieten oft schwimmen müssen, lassen sich dabei von den riesigen Hörnern tragen, die hohl sind und wie Schwimmblasen wirken.*" Voir p.144, avec cette légende : "*Bœufs des îles du lac Tchad*".

NOTES

1. Le chapitre en question avait paru en prépublication dans la revue dirigée par Albert Mockel : *La Wallonie* [Liège], n°5-6, mai-juin 1892, p.275-292, sous le titre : "Vers une mer glaciale".
2. Propos rapportés par Jean Delay, dans sa *Jeunesse d'André Gide*, Gallimard, 1957, t.II, p.193 — mais sans indication de provenance.
3. Projet et regrets d'un livre sur l'Afrique sont formulés notamment dans l'introduction du *Renoncement au voyage (1903-1904)* (in *Amyntas*, NRF, Gallimard, éd. 1924, p.87-88 : "Quand, pour la sixième fois je m'embarquai pour l'Algérie, le livre que j'espérais en rapporter était tout autre que celui que j'offre aujourd'hui. Les plus graves questions économiques, ethnologiques, géographiques, devaient y être soulevées. Il est certain qu'elle me passionnèrent. J'emportai des cahiers que je voulais remplir de documents précis, de statistiques..." Faut-il rappeler qu'en 1933, Gide est revenu, d'une manière plus appuyée, sur ces projets avortés ? "Si j'avais tenu journal, lors de mon premier voyage en Algérie, comme j'ai fait quotidiennement au Congo, sans doute eussé-je parlé de l'affaire des phosphates de Gafsa que je pouvais alors suivre de près, du retrait progressif des Pères Blancs après la mort du cardinal Lavignerie, et surtout de l'arrivée des tonneaux d'absinthe pour la réduction des indigènes, et de l'expropriation des Arabes par le procédé de la banque Cazenave selon une méthode monstrueuse que j'aurais sans doute exposée... / (Et par contre, si je n'eusse pas tenu ce journal en A.E.F., sans doute n'aurais-je rapporté de mon voyage au Congo que quelques "paysages" pour un nouvel *Amyntas*)" (*Journal*, 4 janvier 1933, *Pléiade*, t.I, p.1155).
4. Nous n'avons pu localiser cette citation.
5. C'est sur les bords du lac Tchad, en février 1926, que cette lecture fut entreprise : "Je plonge dans le *Second Faust* avec le plaisir le plus vif. Il me faut avouer que je ne l'avais encore jamais lu tout entier dans le texte" (*Voyage au Congo*, in *Journal 1939-1949, Souvenirs*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p.832 et 841/Idées-Gallimard, 1981, p.220 et 231-2. Par la suite, nous donnerons systématiquement la double référence à ces deux éditions). Le souvenir de Pierre Louÿs, initiateur de la première lecture du *Second Faust*, à dix-huit ans, est initialement évoqué dans le manuscrit en date du 16 février 1926. Le passage fut ensuite traduit sur le dactylogramme à la date du 4 mars (p.896/296). Le *Second Faust* est encore en lecture le 15 mars (p.923/332).
6. Bien que la présence de l'ouvrage dans les bagages, sous la forme d'un petit volume de cuir souple, offert par le comte Kessler, eût été signalée dès le début du périple (*Voyage au Congo*, p.684/14), sa lecture ne commença vraiment, semble-t-il, que le 21 novembre 1925 (*ibidem* p.778/147), au beau milieu de la grande marche en forêt, et se poursuivit sur plus de trois semaines. Le seul commentaire explicite sur cette lecture est daté du 23 novembre : "Lu avec ravissement quelques pages des Affinités" (*ibidem* p.782/153). La première partie du livre est achevée le 13 décembre (*ibidem* p.801/179) ; les dernières mentions sont des 16 et 17 (*ibidem* p.802/180).
7. Sans doute Gide excepte-t-il le plus important d'entre eux — "La Déesse de notre Afrique Equatoriale", paru dans *La Revue de Paris* du 15 octobre 1927, p.721-732 — dont le contenu est exclusivement politique, mais qui devait s'intégrer plus tard dans les Appendices du livre publié, et, de ce fait, peut n'être pas perçu comme autonome. En dehors de cela : "Dindiki" (*Commerce*, IX, automne 1926, p.41-59, repris dans *Journal*, Bibliothèque de la Pléiade, t. II, p.1112-1120) ; "Les villages des tribus Massas" (*L'Illustration*, 5 mars 1927, p.236-7) ; et la conférence de présentation du film de Marc Allégret à Bruxelles (*Les Nouvelles littéraires*, 23 juin 1928, p.1, repris dans *BAAG*, n°80, octobre 1988, p.31-36), c'est à quoi se résument les articles susceptibles de répondre au critère esthétique fourni par l'auteur.
8. *Kongo und Tshad (Voyage au Congo suivi de Retour du Tchad)*. Übers. von Gertrud Müller. Mit 24 Bildern. Stuttgart : Deutsche Verlags-Anstalt, [1930], 495 p.
9. Voir notre table des illustrations, en fin de document.
10. La description enthousiaste, et presque extatique, des cases de Moosgoum figure dans *Le Retour du Tchad* (p.880-2/274 sqq.).
11. La légende allemande parle d'un fleuve "Mana", qui n'est pas porté sur les cartes. Comprendre plutôt : Nana, affluent du Chari, que les voyageurs ont croisé, lors de leur périple automobile en Oubangui-Chari, le 15 octobre 1925 (*Voyage au Congo* p.731/78), aux environs de Fort-Crampel [Kaga Bandoro], à 300 km environ au Sud de Fort-Archambault — région assez distante, à vrai dire, de celle du Tchad !

12. On constatera, en se reportant à notre table des illustrations, que la localisation de ce cliché a varié, puisque dans l'édition française illustrée de 1929, il est situé à Logone-Bimi, village situé sur la rive gauche du Logone, à une quarantaine de kilomètres au Sud de Fort-Lamy [N'Djamena], tandis que Goulféi, dont il est fait état ici, se situe à une quarantaine de kilomètres au Nord de la même ville.
13. C'est aux environs de Yakoua, non loin de Bol, que Gide a noté ce détail (voir *Voyage au Congo*, p.836/225).
14. Bois d'ambatch (voir *Voyage au Congo* p.836 et 839/225 et 228) ou ambadj (Marc Allégret, *Carnets du Congo*, Presses du C.N.R.S., p.184).
15. À Yakoua : "Pas de bois pour les pirogues. Avec un très épais paillisson de papyrus, on fabrique des sortes de plateaux flottants, de forme allongée, à l'avant recourbé en bec de gondoles. On ne peut rien imaginer de plus étrange. Cela se pousse à travers l'eau, à l'aide de grandes perches, souvent amenées de fort loin" (*Voyage au Congo*, p.834/223). Cliché de l'objet dans l'édition Gallimard de 1929, p.140. On remarquera avec étonnement que ce commentaire ne s'appuie sur aucun cliché publié dans la *Koralle* — peut-être parce que la série en fut réduite au dernier moment par la Rédaction.
16. Rien ne renvoie à cette scène dans *Le Retour du Tchad*, au moment du passage à Léré (p.948 sqq./366 sqq.). Mais Gide est alors très fatigué ; il passe la journée du 1er avril 1926 dans sa case. Pendant ce temps, Marc photographie : "Pris des photos des filles de chef vêtues de leur petit tablier de perles ; puis filmé la danse des femmes. Elles avancent à petits pas très rythmés en tapant du pied par terre et en secouant le buste. Les pieds quittent à peine le sol et la trace de leur marche dans la poussière est des plus bizarres : une tresse de talons" (*Carnets du Congo*, p.237).
17. Gide a parlé de ces danses masculines dans *Le Retour du Tchad* (p.953-4/373) et de l'apparition des grands masques. Les images de Marc Allégret sur les "Peuplades Moundang" constituent, avec les danses des jeunes filles, un des morceaux les plus spectaculaires de son film (voir notre analyse du film, BAAG, octobre 1988, notamment p.47).
18. Les *Danses polovtsiennes du Prince Igor* (1909), un des premiers ballets réglés par Mikhaïl Fokine pour les Ballets Russes, à peine un an après son entrée dans la troupe.
19. Le Baguirmi s'étend sur la rive droite du Chari, à partir de Fort-Lamy et vers le Sud jusqu'à Fort de Cointet (Mandjafa) ; vers l'intérieur, il a pour centre de gravité le sultanat de Massénya. Cette ethnie n'est pas une seule fois mentionnée par Gide, mais en plusieurs occasions par Marc Allégret (*Carnets du Congo* p.158, 166, 168, 170, 171), lorsque les voyageurs remontent le Chari vers le Nord, à partir de Fort-Archambault [Sahr]. À vrai dire, la description de Gide ne cadre pas avec le sujet proposé ici, lequel ne présente pas de tresses à proprement parler, comme d'autres portraits féminins publiés par Marc dans l'édition de 1929 (par exemple, celui de la p.130, légendé : "Femme du Baguirmi (Boïngar)", avec lequel Gide a pu le confondre. Car, dans la même édition, le cliché ici présenté et commenté figure p.222, dans *Le Retour du Tchad*, accompagné de cette légende : "Femme Foulbé (région de Maroua)", légende qui paraît bien plus adéquate.
20. Il s'agit du *gabak*, dont Gide donne la description à Boïngar (*Voyage au Congo* p.823/208), à mi-chemin entre Fort-Archambault et Fort-Lamy. Marc mentionne, pour sa part, un tournage documentaire sur cette fabrication (*Carnets du Congo* p.168), mais il n'en est rien passé dans son film. Là encore, la description fournie par Gide ne concorde pas avec le cliché commenté, puisque la femme est nue, mais bien avec le cliché de la "Femme du Baguirmi (Boïngar)", dont il est question dans la note précédente.

TÉMOINS

ENTRETIEN AVEC BÉATRIX BECK à l'occasion du quarantenaire de la mort de Gide*

par Henri HEINEMANN

Le père de Béatrix Beck était un ami d'André Gide avec qui s'était échangée une correspondance, si bien que sa future — et dernière — secrétaire n'arrivait pas en pays totalement inconnu. C'est aussi ce qui l'enhardit à entrer plus étroitement en relation avec l'écrivain. Belge de naissance (mais non : wallonne !), possédant une licence de droit guère utilisable puisque obtenue par une étrangère, Béatrix Beck, après avoir été durant toute sa jeunesse, une lectrice de plus en plus passionnée de littérature, commençait une carrière d'écrivain : elle venait de publier chez Gallimard, en 1948, *Barny*. Quoiqu'il n'eût pas reçu de service de presse, Gide lui adressa en Angleterre, où elle séjournait, une lettre très encourageante, terminée par un « *bien attentivement vôtre* » qui la réjouit.

Or, le contenu de la lettre était moins que banal ; authentique, certes, et n'omettant aucune critique positive. Essentiellement, il l'invitait à toujours plus de rigueur de style, plus de sobriété. On sait par l'œuvre de Béatrix Beck à quel point ce lui fut profitable.

Un peu plus tard, car il fallait bien vivre, la jeune romancière travailla comme sténo-dactylo d'un courtier en réassurance. À l'occasion d'une visite au Vaneau, elle vit André Gide chez la Petite Dame, et l'écrivain se lamenta à l'idée que la jeune femme risquât, dans le courrier commercial, de prendre de mauvaises habitudes d'écriture. « *Il avait eu l'intention de me faire travailler à la maison d'édition créée par Pierre Herbart, mais elle était mort née* » : on comprend qu'elle ait bondi sur l'occasion lorsque Gide lui demanda si, plutôt que d'être la secrétaire d'un courtier, elle n'accepterait pas de devenir sa secrétaire à lui. Il y avait dans la formulation une certaine coquetterie innée. Secrétaire de Gide ? De quoi rêver.

Quel rôle cela signifiait-il ? Béatrix Beck le résume ainsi. En premier lieu, le défendre contre les journalistes (n'oublions pas que Gide était octogénaire), encore que, curieux de nature, il se faufile parfois et vint au téléphone ! En second lieu, aider à l'ouverture du courrier dont Gide recevait quotidiennement plusieurs kilos. C'est dire que le futile, l'inutile, passait directement à la «chaudière» ; c'est ainsi qu'était baptisée la corbeille à papiers. Quelquefois, Gide dictait un courrier, mais l'on sait que lui-même aimait rédiger ses lettres. En revanche, il fit taper à sa secrétaire les Correspondances Gide-Valéry et Gide-Martin du Gard, ce qui n'était pas une mince affaire. À cela s'ajouta la frappe de *Ainsi soit-il*.

Béatrix Beck, pour un salaire modeste, travaillait à plein temps, dès neuf heures ; Gide aimait l'exactitude, vieille vertu protestante. Ce salaire modeste pourrait faire croire à un manque de générosité : erreur. N'est-il pas amusant à ce propos de noter qu'une partie du travail de sa secrétaire consistait... à envoyer des mandats, car les «tapeurs» ne manquaient pas. En vérité, Gide, riche de naissance à son corps défendant, n'avait pas une notion réelle de l'argent, encore qu'il eût du cœur : on se rappelle la réflexion de *Si le grain ne meurt* à propos du professeur de piano, Mlle de Goeklin, qui semblait ne pas manger à sa faim. Curieusement donc, le Gide qui avait défendu l'œuvre de Knut Hamsun est le même qui, pour la générale des *Caves du Vatican*, en 1950, fit réparer un smoking usagé, lequel, soit dit en passant, lui coûta plus cher qu'un smoking neuf ! Vivant souvenir qui conforte l'image d'un homme qui savait se montrer généreux comme en témoigne le don qu'il fit d'une partie de sa bibliothèque à un sanatorium, Béatrix Beck se chargeant à sa demande de l'arrachage des pages dédicacées.

Comment revoit-elle Gide, quarante années s'étant écoulées ? Au fond, il était capable de se montrer fort différent selon les moments, et pour tout dire inattendu : élégant, certes, mais aussi étrangement affublé et coiffé parfois. Lors de la première rencontre, au Vaneau avons-nous dit, il portait un lainage «framboise», des mitaines et un chapeau cabossé. Ce qui ne contredit pas son souci de se présenter, chez lui, en tenue correcte, le visage rasé dès neuf heures, alors qu'un Herbart pouvait paraître en peignoir à la fin de la matinée ! Gide se montra

toujours amical envers Béatrix Beck, tout en conservant un minimum de distance : ainsi ne l'invita-t-il qu'une fois à prendre le thé en sa compagnie.

Du comportement général, l'ancienne secrétaire avoue que l'homme était attachant, en partie à cause de cette espèce de génie de l'inconfort qui l'habitait ; et elle souligne combien étaient difficiles à concilier, à une époque, le désir de devenir communiste (avant la guerre, naturellement) et de n'en être pas moins un produit évident de la bourgeoisie. Elle put apprécier aussi l'intérêt que voulut bien prendre l'écrivain, par exemple, aux loisirs de son employée.

À la fin de sa vie, Gide fumait beaucoup. Son médecin lui avait interdit le tabac mais lui n'en tenait pas compte, jugeant qu'après tout il avait tout dit, que mourir dès lors ne le tourmentait pas trop. Au point que Béatrix Beck, qui se trouvait dans sa chambre quand on célébra son dernier anniversaire, le 22 novembre 1950, estime qu'il pressentait alors la mort, qu'on peut même s'interroger : la souhaitait-il ? Il mourut le 18 février 1951. Elle assista, en compagnie de Robert Mallet, aux obsèques, à Cuverville.

Regardant en arrière, au travers de sa propre œuvre de romancière, l'ancienne secrétaire, du fond de sa retraite normande, dit : *«Gide m'a beaucoup apporté. C'est vrai que nous aimions lire, à la maison, que mon père, hélas mort à trente-sept ans, écrivait. Si bien que j'ai commencé à lire Gide dès l'âge de onze ans. Ce que j'ai aimé ? El Hadj, Philoctète, La Sorcière d'Andorre... Puis, Si le grain ne meurt m'a fortement intéressée, mais je crois qu'au-dessus de tout, je place Paludes. Par la suite, obligée, en sus de ma carrière d'écrivain, d'effectuer un second métier, il m'arrangea qu'on me demandât de parler de Gide et du nouveau Roman : ce fut l'objet de nombreux cours et séminaires au Québec et aux États-Unis.»*

* Sur le même sujet, les lecteurs de *l'Homage à André Gide*, publié par La NRF à la mort de l'écrivain, ont en mémoire le texte qu'y publia Béatrix Beck, sous forme d'instantanés de souvenirs : "La sortie du tunnel", *La NRF*, novembre 1951, p.324-335.

LISE JULES-ROMAINS SE SOUVIENT*

par Henri HEINEMANN

Lorsque Lise Jules-Romains évoque André Gide et leur première rencontre, elle se reporte au printemps 1936. Devant se rendre au Congrès international du «*Pen-club*» qui allait se tenir à Buenos-Aires, Jules-Romains avait décidé au préalable de s'aller mettre au vert pour achever avant le mois de mai deux tomes des *Hommes de bonne volonté*. Si bien qu'il avait loué un appartement à Nice, se mettre au vert signifiant dans son esprit s'éloigner de Paris. Là-bas, se souvient Lise Jules-Romains, ils fréquentaient Martin du Gard et sa femme, et c'est par eux qu'elle apprit l'arrivée à Nice d'André Gide et de la très fidèle Petite Dame. Un dîner à six fut donc organisé. Or, on était au cœur des élections qui allaient porter au pouvoir le Front Populaire. Certes, aucun d'eux ne votait, les femmes puisqu'elles n'en avaient pas le droit à l'époque, les hommes du fait qu'ils séjournaient loin de leur domicile et que, probablement, le vote par correspondance n'existait pas. Cela n'empêche pas qu'à l'exception de la Petite Dame et de Madame Martin du Gard, l'on décidât d'aller aux résultats. Ici intervient le détail cocasse : André Gide, tout à coup, disparaît, subjugué par un petit et beau garçon. Tant pis pour les résultats !

La même année, en décembre, Jules et Lise prirent la décision de se marier, le premier demandant à Paul Valéry de lui servir de témoin. Après la cérémonie, on se retrouve au restaurant La Pérouse pour un déjeuner assez intime. Outre la famille, s'y trouvaient l'éditeur et André Gide, celui-ci sans autre raison que l'amitié. Ce dernier, comme à l'accoutumée, fut charmant. Lise Jules-Romains se remémore parfaitement la disposition de la table : elle avait bien sûr Valéry à sa droite, Gide à sa gauche. On l'eût enviée à moins !

Au-delà de l'année 1936, deux souvenirs encore. Le premier remonte à la générale des *Caves du Vatican* dont Jean Meyer avait signé

la mise en scène, comme il le fera en 1951 pour *Donogoo* de Jules-Romains. Ce qui mérite d'être relevé, c'est le comportement de Gide lors de la générale. Alors qu'en principe l'auteur se ronge les ongles, ou tout au moins tâche de passer inaperçu, Gide, portant cape et chapeau de feutre, semblait «recevoir» ses invités sans le moindre complexe !

Dernier souvenir évoqué, mais antérieur à la générale ci-dessus, on va le voir, celui-ci : ni Lise Jules-Romains et son époux, ni Gide n'avait pu assister, en 1938, à la générale de la pièce de François Mauriac, *Asmodée*. À quelque temps de là, par le plus grand des hasards, le couple et Gide choisirent le même jour pour aller voir la pièce. Sans doute le placier renseigné jugea-t-il de bon ton de les réunir dans la même loge. À noter qu'au dire de Gide, et Jules-Romains le rejoint sur ce point, François Mauriac n'était pas vraiment un auteur dramatique.

De Gide, Lise Jules-Romains conserve le souvenir d'un homme à la fois charmant et charmeur. Encore veut-elle préciser que, du fait de sa jeunesse, elle a peu parlé à Gide, même si, dès dix-huit ans, elle l'avait lu, au même titre qu'un Valéry ou un Martin du Gard.

* Plusieurs évocations de Gide figurent déjà dans le volume de souvenirs publiés par Lise JULES-ROMAINS : *Les Vies inimitables. Souvenirs*. Paris : Flammarion, 1985, 184 p.

AU TEMPS DU FRONT POPULAIRE

par

Michel LEVESQUE

C'est au temps du Front Populaire, avant le voyage de Gide à Moscou. Un écrivain anglais, ami de Gide, le charge de trouver une famille parisienne pour héberger son fils, Ben, pendant son séjour en France. Gide demande à mes parents s'ils peuvent accepter cette responsabilité. C'est oui.

Un soir, Gide vient dîner à la maison. À cette époque d'attente fiévreuse il y a souvent des meetings. Ce soir-là, une importante réunion se tient à la salle Wagram. Gide a envie d'y aller, juste pour voir, dit-il. Il demande à mes parents si Ben et moi pouvons l'y accompagner. Nous voilà donc partis tous les trois.

Arrivés à Wagram nous avons du mal à nous faufiler pour franchir les cordons de policiers et du service d'ordre. Nous restons coincés au fond de la salle tout en voyant assez bien les leaders sur l'estrade — on les entend à peine. Les discours succèdent aux discours. Chacun y va de son couplet. Tout le monde applaudit. La griserie de la foule se communique en même temps qu'elle fait peur ; cette masse paraît si fragile. On se sent prisonnier mais dans une atmosphère chaleureuse. Il m'est impossible de juger quoi que ce soit des dires des orateurs, tous plus brillants les uns que les autres.

Comment se fait-il que le brouhaha s'atténue et que des allées et venues discrètes sur l'estrade semblent inquiéter les leaders ? Au lieu de poursuivre leurs discours, il se consultent entre eux mystérieusement. Le climat change rapidement. Que se passe-t-il donc ?

Tout le monde sait qu'à l'extérieur sur la Grande Avenue, des contre-manifestants excités cherchent à entrer — heureusement contenus par les forces de l'ordre.

Sur l'estrade, chacun reprend sa place...Le Président va parler... La salle est tendue après cet intermède imprévu.

«*Camarades, nous avons une bonne surprise : André Gide est dans la salle.*» C'est une explosion de joie, de cris, venant peut-être de manifestants ignorant qui est cet André Gide dont on fait tant de cas.

Le Président obtient un calme suffisant pour demander à Gide de bien vouloir adresser quelques mots au public. Il demande alors de laisser un passage pour que Gide puisse accéder à l'estrade.

Deux gars du service d'ordre l'aident à fendre la foule. Gide s'est fait juste un peu prier avant de se laisser entraîner, la foule l'encourage bruyamment. Le voilà sur l'estrade. Applaudissements. Apartés avec le président et chaque orateur — le tout dans un brouhaha qui ne cesse que lorsque le président annonce que Gide va parler.

Silence religieux.

Que va-t-il dire ?

Après des remerciements émus, quelques mots improvisés affirment le grand espoir de Gide et sa foi dans ces militants avec lesquels il est à l'unisson pour lutter contre les dangers du fascisme montant.

Applaudissements, slogans, cris... Encore quelques mots du Président et c'est la fin du meeting. Tous les orateurs se lèvent et la salle entière entame *l'Internationale*, le poing fermement levé.

Gide est toujours sur l'estrade, son grand chapeau bicornu à la main gauche. Il lève timidement son avant-bras droit en serrant gauchement le poing jusqu'à la fin du chant révolutionnaire. De loin, je le vois bouleversé, gêné et heureux, attentif à ces hommes et à ces femmes criant leur foi dans l'avenir.

Les lampions s'éteignent. Avec beaucoup de difficulté, Gide nous rejoint pour la sortie.

Dehors, les contre-manifestants hurlent aussi mais sont tenus à distance par les policiers.

Je revois Gide fermant et desserrant le poing, ces gestes gauches qui trahissait ses hésitations et ses réflexions.

Il voulait venir incognito mais aurait été certainement déçu de ne pas être reconnu.

Dans le taxi qui nous ramène, beaucoup de silence.

*

GIDE ABNÈGUE

Sans doute vers 1937. Je devais être en permission pour quelques jours à Paris. Je téléphone à Gide. Il me répond d'une voix faible, qu'il est alité et qu'il souffre le martyre — mais que je vienne le voir quand même, en fin d'après-midi. Je vais donc rue Vaneau — Madame X., la femme de ménage de l'époque, m'ouvre la porte et m'introduit. Je trouve Gide seul dans sa chambre, riant, ne pouvant s'arrêter de rire, les larmes aux yeux... «Ah ! Michel, je souffre terriblement mais figure-toi que Valéry, venu prendre de mes nouvelles, sort d'ici. Je lui ai dit très sérieusement : "Très cher, c'est terrible de souffrir ainsi, j'abnègue", Valéry est parti d'un grand éclat de rire qu'il m'a aussitôt communiqué, il a parcouru l'appartement vide, feignant d'ameuter la galerie en riant et criant : "Vite, vite, Gide abnègue, Gide abnègue..."»

DEUX SOIRÉES MÉMORABLES

par

Marie-Madeleine SUTTER-LEVESQUE

Je ne connaissais rien de l'œuvre de Gide avant une certaine soirée des années 30.

Nous nous étions groupés sur le balcon autour de Robert pour l'écouter lire *Le Retour de l'Enfant Prodigue*. À la fin du récit, mon père, retenant ses larmes, avait embrassé Robert au front.

Après cette lecture, le désir me vint d'avoir un livre de Gide, sur lequel de sa main il aurait écrit son nom.

L'occasion s'en présenta quelques années plus tard. Un soir, à l'improviste comme d'habitude, Gide était venu partager notre repas et l'avait éclairé de sa présence — son attentive présence. Lorsque Gide était là, au milieu de nous, le bonheur s'installait pour se prolonger bien au-delà de sa visite. Je crois que c'est l'indulgente bonté de Gide qui touchait le plus mon père. Quant à ma mère, tout comme nous, elle subissait un charme qui la gratifiait.

Ce soir-là, je me décidai à faire part de mon souhait secret à Robert. Il courut aussitôt à sa chambre et en revint prestement avec *Paludes*. Gide se pencha sur l'exemplaire pour y écrire quelques mots ; ensuite, il me tendit le livre en souriant. L'instant d'après, Gide quittait la maison, accompagné par Robert et Henri — Robert, le déférent, Henri l'affranchi. Au cours des mois suivants, sans doute au nom du combat commun, Henri se sentit autorisé à tutoyer Gide. Ce dernier accepta cette marque de camaraderie avec bonne grâce et amusement.

De loin en loin, au fil des ans, Robert rappelait cette complicité ancienne pour s'en amuser encore — tout comme Gide naguère.

EN TRAIN

par

Hubert CHIMÈNES

Je devais avoir quinze ans. Je venais de lire le *Retour de l'U.R.S.S.* En famille, nous revenions des sports d'hiver, en Suisse. Dans notre compartiment, André Gide, chapeau cabossé et longue cape, accompagné, à coup sûr, de sa fille Catherine, air d'écolière en semi-uniforme. Gide, avec qui nous avons noué une conversation neutre, sortit vite de sa valise des jeux et des jeux — les célèbres petites boîtes vitrées — et nous convia à faire entrer la souris dans la cage, la petite boule dans son trou, etc..., parsemant nos tentatives, et les siennes propres — il était bien plus habile que nous — de petits rires et de “*raté ! raté !...*”, que plus tard j'ai retrouvés dans “son” film... Je ne sais quels incidents ralentirent, puis stoppèrent le train pendant plusieurs heures. Nous avions prévu des victuailles. Gide et sa compagne, non. Nous avions de quoi les nourrir. Avant d'arriver à Paris, sur une feuille de bloc-notes, avec mon stylo neuf qui ne lui convenait pas, Gide m'écrivit : “*En souvenir d'un soir de voyage, d'attente et de jeûne*”. Je ne sais par quel miracle cet autographe, et mon exemplaire de *Si le grain...*, dans lequel je le fixai ultérieurement, ont survécu à l'Occupation et au pillage systématique du contenu complet de notre appartement.

En réalité, Gide ne nous parut à son aise qu'une fois franchie la frontière ; nous l'avions vu auparavant aller et venir d'un air inquiet, presque traqué, et se réfugier dans les toilettes pendant le passage des policiers et des douaniers : nous n'avons jamais compris les raisons de cette apparente panique.

16 février 1989.

VARIABLES 1

INTRODUCTION DES VARIABLES

Après plusieurs numéros thématiques, il était temps d'aérer le *BAAG*, en sorte qu'il renoue avec ses origines. Ce numéro éclectique rassemble plusieurs études qui n'ont pour point commun que leur rapport à André Gide. Pour intégrer plus encore les numéros de ce type à la continuité de l'effort critique dont notre revue est le support, nous avons pensé les faire entrer à leur tour dans une série alternante, que nous nommons : *Variables*. Voici donc nos *Variables 1*, notre première rose des vents, comme eût dit A. Anglès, sur l'univers gidien.

MADELEINE AU MIROIR : LE JOURNAL DE MADELEINE*.

par

Alain GOULET

Nous voici rassemblés à Cuverville, c'est-à-dire bien plus chez Madeleine Rondeaux que chez André Gide. N'oublions pas que c'est elle qui hérite de cette propriété à la mort de son père, et qu'André Gide vendit sa propre propriété de La Roque-Baignard pour garder pour seul havre Cuverville où Madeleine s'était enracinée. C'est donc elle que je voudrais évoquer aujourd'hui.

Et pour parer à toute tentation hagiographique, je commencerai par une citation malveillante et provocatrice qui risque de susciter l'indignation de plusieurs d'entre vous. Je l'emprunte à Michel Tournier qui, voici bientôt vingt ans, profitait de la publication de la *Vie d'André Gide* par Pierre de Boisdeffre, pour opposer le rôle de la Madeleine d'André Gide à celle de Proust, dans un article intitulé : «*D'une Madeleine à l'autre*» :

La vie de Gide a été marquée par une grande vertu et par un vice lamentable. Cette vertu, c'est cet amour des jeunes garçons qui a été la lumière et la chaleur de sa vie, sa libération, sa joie et la source vive de toute son œuvre. Son vice, ce fut ce goût inexplicable, inavouable et invétéré pour cette femme médiocre dont il n'a jamais eu le courage de se débarrasser et qui a détruit de ses mains une partie importante de son œuvre. On peut donc faire un procès à Gide au sujet de Madeleine, mais il devrait viser, au premier chef, un penchant indigne de lui et désastreux pour son

* Communication rédigée à l'occasion de la sortie annuelle de notre Association, le 16 juin 1990, à Cuverville (compte rendu par P. Bassigny dans les *Varia* de ce numéro).

*œuvre*¹.

Il va de soi que cette thèse est injuste et excessive. Michel Tournier, misogyne et pédéraste, plaidait d'abord pour son sein. Pour ma part, je n'ai pas l'intention de faire un procès à qui que ce soit. Je voudrais simplement examiner sans parti pris quelle fut cette femme, en considérant exclusivement la manière dont elle se donne à lire dans les pages de son *Journal intime* qu'elle tint de janvier 1891 à juillet 1892, c'est-à-dire non seulement avant qu'elle devienne Madame André Gide, mais surtout à un moment où les deux jeunes gens sont séparés et où Madeleine a résolu de s'éloigner définitivement d'André.

Rappelons que ce journal a été publié par Claude Martin dans deux livraisons du *BAAG* de 1977². Le premier carnet a été écrit alors que Madeleine séjourne à Arcachon, où elle s'est retirée pour prendre du repos, de janvier à mars 1891. Le second carnet est rédigé pour sa majeure partie à Cuverville, de juillet 1891 à juillet 1892.

I. Le besoin du Père

Ce journal intime est d'abord placé doublement sous le signe du Père.

On se rappelle que, dans la scène originelle qui scelle l'amour d'André Gide pour sa cousine Madeleine, celui-ci la trouve agenouillée, priant Dieu pour son père, après avoir découvert l'inconduite de sa mère³. Le drame de Madeleine est, pour une grande part, concentré dans cette attitude : sa honte pour sa mère, et comme un obscur besoin de se mortifier pour racheter cette faute ; son amour démesuré pour son père ; sa foi en Dieu et son besoin du Père céleste pour qu'il la fortifie ; son affection pour son cousin André, son grand ami, son confident, son frère, auprès de qui elle goûte une douce harmonie, mais qui ne se révélera pas assez solide ni assez fiable à ses yeux pour qu'elle puisse s'appuyer sur lui ; et par-dessus tout, ce sentiment de solitude d'une jeune fille qui a un immense besoin d'amour, mais qui se sent écrasée par le sens de ses devoirs.

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Le Président

Ste-Foy, le 15 février 1991.

Chers Sociétaires,

L'AAAG se porte bien : de toutes les associations formées autour des écrivains de ce siècle, elle est celle qui rassemble le plus grand nombre d'adhérents fidèles (près de 700 sur les 1370 adhésions enregistrées à ce jour), et dont l'activité, notamment en matière de publication d'inédits, d'études et de documents, est la plus importante. Sans parler des livres dont elle a, directement ou indirectement, facilité l'édition, au cours des vingt-trois premières années de son existence, la collection de ses « cahiers » et du BAAG constitue d'ores et déjà un rayon indispensable dans la bibliothèque de tous ceux pour qui l'œuvre et la figure de Gide jouent un rôle irremplaçable.

Tout cela est naturellement le fruit d'un effort collectif, auquel chacun d'entre nous contribue en apportant son travail de chercheur, son activité d'animateur ou de gestionnaire, son temps et son soutien financier. L'AAAG, certes, n'est heureusement pas privée d'aides extérieures : le Ministère de la Culture, par le biais de son Service des Lettres puis du Centre National des Lettres, lui alloue régulièrement une subvention depuis 1974, et le Centre d'Études Gidiennes, créé en 1972 à l'Université Lumière (Lyon II), consacre la quasi-totalité de ses ressources au règlement de certains frais (frais d'affranchissements postaux, factures d'imprimerie...) ; les Éditions Gallimard, la Ville de Paris, l'Association des Amis de Cuverville, Le Figaro... nous ont accordé des aides ponctuelles ; d'autre part, l'accroissement continu du catalogue de ses publications (cahiers, bulletins et éditions du Centre) permettent à l'AAAG de voir chaque année plus important, dans son budget, le poste des recettes provenant de la vente de ces ouvrages. Reste que l'essentiel de nos ressources (plus de la moitié) est, et restera comme c'est naturel, constitué par nos cotisations.

Le taux de celles-ci a toujours été estimé « au plus juste » par le Conseil d'administration, que l'évolution des prix et des coûts a

néanmoins contraint, bien sûr, à augmenter régulièrement ces tarifs, la cotisation de « membre titulaire » s'élevant ainsi peu à peu de 25 F (1968-73) à 50 F (1977-79), puis à 150 F (1983-85), à 190 F (1988-89) et enfin à 200 F pour 1990. À deux reprises pourtant, en 1980 et en 1989, l'AAAG a dû solliciter — et a largement obtenu — de ses membres un effort supplémentaire, sous la forme de dons exceptionnels destinés à lui permettre de rééquilibrer son budget (telle fut en effet l'utilisation des fonds collectés en 1989, bien qu'initialement prévus pour rembourser l'achat de matériels informatiques financé par l'un d'entre nous...).

La lecture et l'analyse de nos bilans, annuellement présentés à nos assemblées générales et publiés dans le BAAG, ne sont sans doute pas l'occupation favorite de tous nos sociétaires ; il faut toutefois espérer que chacun d'eux est bien conscient de la modicité de sa cotisation, eu égard à l'importance des publications qui lui sont servies : la cotisation de membre titulaire est en effet à peine supérieure (elle a parfois été inférieure) au prix de vente en librairie du seul « cahier », le coût du BAAG (5 à 700 pages pour trois ou quatre numéros par an, qui nous reviennent d'autant plus cher que, depuis 1985, ils ne sont plus fabriqués par l'imprimerie de l'université lyonnaise — qui ne nous facturait que les fournitures —, mais par une entreprise privée, si raisonnables que soient ses tarifs) et les frais de gestion devant donc être financés par d'autres moyens — lesquels, répétons-le, trouvent vite leurs limites...

Le Conseil d'administration a dû, en conséquence, proposer à l'Assemblée générale du 17 novembre dernier, qui l'a approuvée à l'unanimité, une hausse de nos cotisations, qui ont été fixées pour l'année 1991 à 250 F pour les membres titulaires et à 300 F pour les membres fondateurs, la cotisation de membre étudiant étant supprimée et l'abonnement simple au BAAG porté à 160 F. La décision de supprimer le taux de faveur que nous consentions aux étudiants (à peine plus de la moitié de la cotisation de titulaire) n'a pas été prise sans regrets ni à l'unanimité, mais s'imposait. Sauf détérioration brutale et lourde des conditions économiques générales, le Conseil a l'espoir de pouvoir maintenir quelque temps ces nouveaux tarifs, la situation financière de l'AAAG étant maintenant très saine (pour la première fois depuis fort longtemps, nous pouvons prévoir de « boucler » l'année 1991 sans dettes à l'égard de nos éditeurs et imprimeurs, et ne plus pratiquer l'inconfortable politique de « fuite en avant » qui était, bon gré mal gré, la nôtre depuis de nombreuses années).

*

L'AAAG a toujours mis, et continuera tout naturellement à mettre au premier rang de ses activités et de ses efforts la publication de textes de Gide ou le concernant. Elle a aussi organisé deux importants colloques (en 1970 et en 1984), quelques autres manifestations, des visites de « lieux gidiens » : La Roque-Baignard, Cuverville, Pernand... Mais s'il est vrai qu'elle a été moins active — moins que d'autres sociétés — pour l'organisation de conférences, de débats, de réunions plus « conviviales », plus « informelles », ce n'est pas pour en avoir sous-estimé l'intérêt, ni ignoré les vœux plusieurs fois exprimés par ses membres : c'est, plus simplement, par manque de temps disponible de ses animateurs, qui au demeurant se sentent peut-être moins qualifiés dans ce domaine, et sont de surcroît très dispersés dans l'hexagone, ce qui complique la préparation de telles réunions...

Le Conseil d'administration, à nouveau interpellé en ce sens lors de la dernière assemblée générale, a donc décidé de développer ses efforts sur ce plan. Ainsi pouvons-nous annoncer — sans préjudice de l'excursion prévue pour le mois de juin et dont le BAAG vous reparlera — une après-midi de débats, très librement menés autour d'un thème (le thème, le lieu et l'heure seront précisés dans le BAAG) et suivis (ou accompagnés...) du « pot de l'amitié », où seront les bienvenus tous nos Amis de Paris et de la région parisienne (ils recevront en temps utile une circulaire spéciale)... et aussi ceux d'ailleurs (lesquels sont priés de demander à notre Secrétaire général l'envoi à leur adresse de cette circulaire-invitation). Nous vous invitons donc à noter sur vos agendas la date du

SAMEDI 25 MAI 1991

*

Un dernier mot : tous nos sociétaires à jour de leur cotisation pour 1991 ont reçu le tome II de la Correspondance André Gide—André Ruyters, qui constitue notre « cahier » pour cette année. Si vous ne l'avez pas encore fait, acquittez-vous sans tarder !

À vous tous, au nom de votre Conseil d'administration, un message d'amitié dans la ferveur qui continuera à nous réunir.

Cl. M.

POUR QUE VIVE VOTRE ASSOCIATION

*ACQUITTEZ-VOUS SANS ATTENDRE
DE VOTRE COTISATION 1991*

Membre Fondateur : 300 F
Membre Titulaire : 250 F
(cotisation donnant droit au service
du Cahier annuel et du Bulletin trimestriel)

Abonnement simple au BAAG : 160 F

*Les membres étrangers réglant par chèque bancaire
sont priés d'ajouter 50 F à la somme ci-dessus indiquée
(pour les frais d'encaissement du chèque)*

Règlements par

— versement ou virement au CCP de l'Association :
Paris 25.172.76 A [N° inform. 30041.00001.2517276A020.81]

— virement bancaire au Compte de l'Association :
n° 00783.02481663.01, Banque Nationale de Paris,
agence St-Philippe-du-Roule (75008 Paris)

— chèque bancaire à l'ordre de l'Association
envoyé à la Trésorière : Mme Claude Abelès,
1, rue de Courcelles, 75008 Paris

1. Les années ont passé. Madeleine a vingt-trois ans quand son père, Emile Rondeaux, meurt le 1er mars 1890⁴. Dans les papiers qu'il a laissés, elle trouve un carnet et décide de tenir son journal "*pour lui*", pour rester en communion avec lui. Son père est donc à l'origine de ce journal, à cause de sa disparition et à cause de ce carnet qu'il a légué, et il en est aussi le destinataire, comme le confirmeront par la suite tant d'invocations à son "*cher Papa*".

L'*incipit* du journal, l'exorde du discours, est tout entier placé sous les auspices du père, présence tutélaire, modèle révérend, qui prend ainsi la place du dieu ou de la muse à qui, rituellement, le poète demandait l'inspiration en tête de son œuvre :

Sur ce petit livre trouvé en rangeant, après l'inventaire, les papiers de mon père, je veux écrire pour lui, près de lui, les impressions quotidiennes.

Puissé-je, en le faisant, me rappeler, ô cher Papa, que je ne t'ai jamais entendu parler qu'avec vérité, justice, sincérité.

Que je sois ta fille en tout, particulièrement en l'honnêteté et la droiture de l'âme (I, 7).

Le père est donc un exemple, un appui, et ce compagnon avec qui Madeleine veut pouvoir continuer à partager ses "*impressions quotidiennes*". Elle entend vivre avec lui, par lui, pour lui. C'est donc une véritable passion amoureuse qui anime la jeune femme, dont les effusions tendent parfois à la fusion :

Jamais communion d'affection plus intime entre un père et des filles. [...] Tu étais tout pour nous, et nous, nous sentions que nous étions tout ce qui te restait ici-bas, tout ce qui te consolait et te soutenait encore. O Père, si ardemment, si uniquement aimé, qui nous aimera jamais comme toi maintenant ? (I, 7-8).

Sa disparition a fait d'elle la ténébreuse, la veuve, l'inconsolée. Elle a l'impression de vivre dans l'irréalité du rêve :

Le 1er janvier, sans Papa pour la première fois, [...] avait une non-réalité de rêve, de rêve inquiétant et engourdissant à la fois (I, 7).

Et le 1er mars, elle écrit :

Et aujourd' hui il y a un an que notre père nous a quittés, un an que nous vivons sans lui..., un an que je n'ai plus eu un seul instant de paix et de bonheur réel (I, 30).

Après quoi l'appel au père tourne au spiritisme ou même à la nécromancie, tendant vers une union mystique qui ne peut se réaliser que par sa propre mort à elle :

O père, où es-tu ? Quand, quand te reverrons-nous ? Nous vois-tu, nous aimes-tu toujours ? Suis-je toujours ta fille, ta fille aînée ? O Père, reviens, ou que j'aïlle vers toi !

Mon Dieu, la route doit-elle être longue encore ? [...]

Papa, mon père tant, tant aimé... quand serons-nous tous réunis... Nous avons tant besoin de toi encore (I, 30).

Dans cet état de dérégulation, écrire est, pour Madeleine, non seulement le moyen de maintenir le dialogue interrompu, mais aussi de retrouver une forme de communion spirituelle :

Papa, ô notre Père tant aimé... Te revoir, te parler, être avec toi, près de toi de nouveau !... (I, 30).

Lorsqu'en juillet 1891, elle retrouve Cuverville après son séjour à Arcachon, puis à Rouen, il s'y produit d'abord une réappropriation de son père :

Le 10 juillet nous arrivons à Cuverville, mon cher Cuverville — non ! surtout et avant tout : le cher pays de mon père bien-aimé. Jamais il ne m'a semblé meilleur d'y vivre et jamais aussi, l'année dernière, Papa ne m'y a tant manqué. Je sens sa présence encore si vivante dans sa chambre, son bureau, tel sentier de nos promenades, telle place dans l'avenue... et son cœur pleure de soif de lui... (II, 7).

et le lendemain, elle note :

J'ai lu, cousu, circulé au dedans et au dehors, sentant Papa en moi, cherchant le souvenir de ses gestes, de ses habitudes... (II, 8).

C'est qu'en perdant son père, Madeleine a perdu une part fondamentale d'elle-même. C'est lui qui déterminait son assurance et tout un aspect de son identité :

Et puis ce sentiment de paix morale, de confiance en l'avenir que me donnait l'assurance que tu m'approuverais toujours, parce

qu'en tous temps, en toute chose, nous jugions, nous pensions de même... (I, 8).

Devant cette écriture oblatrice, qui multiplie les invocations à son père, nous sommes donc a priori à l'opposé de l'écriture narcissique de Gide penché sur son miroir, à la recherche de lui-même ou de son reflet.

2. L'écriture de ce journal est aussi placée sous le signe de l'autre Père, le père céleste qui conduit nos pas et nous juge, Dieu.

Selon une tradition protestante de l'examen de conscience, le journal intime se fait instrument d'une édification personnelle et d'un progrès spirituel. Il est significatif que Madeleine ait voulu l'ouvrir au 1er janvier, pour y noter ses bonnes résolutions de début d'année. Elle obéit moins à un désir d'épancher ses états d'âme qu'à celui d'en tirer des enseignements et d'y puiser sa force. D'où ses fréquentes prières à Dieu, pour qu'il l'assiste et la guide.

La première prière exprime son aspiration à la transcendance et à un idéal inaccessible, – deux traits qui caractériseront la quête d'Urien et le vertige du sacrifice d'Alissa :

O Dieu, nos bonnes intentions ne sont que vanité. Seigneur, «conduis-nous sur cette roche que nous ne pouvons atteindre» (I, 7).

La plupart du temps, se formulent de brèves oraisons jaculatoires, par lesquelles Madeleine demande à Dieu son aide :

Aimer, pardonner, comprendre, admirer, toujours davantage, toujours mieux, mais en rapportant tout à vous, mon Dieu ! (II, 10).

Plus rarement, une prière d'intercession, comme celle-ci, pour sa sœur Jeanne, la sœur bien-aimée, formulée le jour de son anniversaire :

Mon Dieu, bénissez ma sœur, fortifiez-la dans la foi. Qu'elle trouve l'ami fidèle qu'elle mérite de rencontrer, et qu'elle rende si heureux... (I, 28).

Dieu est aussi le garant de son union avec son père :

O Seigneur Dieu, toi qui as permis cette affection du père et de ses enfants, toi qui nous l'avais donné, toi qui nous l'as repris, réunis-nous à lui après nous avoir soutenus et préservés du mal dans les combats et les peines de cette vie... Amen. (I, 8).

Pour entretenir sa foi, la nourrir de bonnes résolutions, elle recopie des versets bibliques (cf. I, 30), mais malgré ses efforts, elle se juge défaillante et indigne. C'est ainsi qu'elle termine son séjour à Arcachon par cet acte de contrition : "*Pardonnez-moi, mon Dieu, d'en avoir tant mésusé [= de ce séjour], et donnez-nous votre force, votre paix. Amen !*" (I, 34).

De retour à Rouen, elle se morigène de délaisser la prière et la lecture de la Bible (II, 7), mais deux mois plus tard, à La Roque, en présence d'André, elle retrouve son besoin de Dieu :

Je reviens à Dieu, la nécessité d'y chercher du secours me ramène à ses pieds, mais le bien que j'y trouve me fait espérer, et combien ardemment souhaiter, d'y demeurer – enfin ! (II, 11).

De quel secours est-il donc question ? S'agirait-il de chercher en Dieu un allié contre le cousin André ?

3. Car en fait, derrière ces deux destinataires affichés, le père et Dieu, trop évidents peut-être, il en existe un troisième, plus dissimulé mais sans doute plus important, avec qui la relation est en tous cas plus dramatique, plus problématique : le cousin André.

Profondément, c'est à cause de lui, André, en fonction de lui, qu'elle a commencé à tenir son journal, pour y puiser la force de résister à son amour, à sa proposition de mariage, et par compensation à la rupture de leur dialogue.

Rappelons quelle est alors leur situation. Le 1er janvier 1891, à Arcachon, André remet à Madeleine son premier exemplaire des *Cahiers d'André Walter*, son premier livre. Il y a remplacé le nom d'Emmanuèle par celui de Madeleine : ce roman, pour lui, est plus qu'un renouvellement de sa déclaration d'amour, c'est une pressante demande en mariage. Mais Madeleine est plus lucide que son cousin. Non seulement elle ne se sent pas prête pour le mariage, mais elle sait, elle sent, elle devine qu'en dépit de leur besoin l'un de l'autre, de leur attrait l'un pour l'autre, ils ne sont pas faits pour devenir mari et femme. Elle a voulu qu'ils se considèrent comme frère et sœur ; elle entend en rester à cette relation fraternelle et platonique. Elle refuse donc le mariage et, tandis qu'André se lance à Paris à la conquête du monde des lettres, elle

commence, de son côté, à tenir son journal, à Arcachon où elle reste trois mois sans répondre aux lettres d'André.

Et qu'y écrit-elle le premier jour ?

Et j'ai perdu mon père.

Et je dois perdre mon ami, mon frère d'enfance. Il m'avait dit ces derniers étés que nous ne pourrions rester toujours comme nous étions, que nous avions de grands chagrins à attendre de ce qui nous donnait alors de si pures jouissances. Et moi, je riaais, je m'indignais de ses doutes, d'abord en toute sincérité, puis peu à peu gagnée par son inquiétude [...].

Le beau fil magique est rompu. [...]

O André, il faut nous séparer devant l'implacable logique de cette alternative : ou songer à une folie qui assurerait notre malheur à tous deux, ou ne rien changer à notre situation actuelle et avoir contre soi la réprobation des parents, le blâme du monde, et même ton propre blâme, les difficultés de l'avenir, et le malaise de ma conscience. Il faut nous séparer. (I, 8-9).

Tout le drame entre ces deux êtres, présent et à venir, est déjà là, lisible dans ces lignes. Tous d'eux s'aiment, tous deux voudraient pouvoir prolonger leur entente, leur complicité, mais un désaccord s'est installé entre eux sur la nature de leur amour, et la manière de le vivre et de l'assumer. Madeleine, inquiète et craintive, mais aussi plus lucide que son cousin, sent bien que leur amour est un amour d'âmes : se marier serait "*une folie qui assurerait (leur malheur)*"; mais les règles de la société ne leur permettent pas de poursuivre une intimité qui paraîtrait équivoque et leur fermerait tout avenir. Il faut donc rompre, cesser de se voir, "*ne plus s'écrire, ne plus penser, ne plus ressentir, lire, voir, comprendre ensemble*". "*Il faut*", "*il faut nous séparer*", est répété quatre fois, martelé pour s'en convaincre, pour ne pouvoir plus échapper à cette décision si contraire à leur désir.

On comprend donc maintenant l'objet essentiel de ce journal : être un outils de séparation d'avec André. La relation implicite de l'un à l'autre s'avoue dans ces lignes de juillet 1891, lorsque Madeleine a regagné Cuverville :

Où, jamais je n'ai été mieux qu'ici, mais jamais aussi je n'ai senti si vivement l'ardent désir d'avoir près de moi quelqu'un qui sente, qui jouisse, qui aime, qui pense, qui espère [...] exactement comme moi, — et puis aussi, quelqu'un sur qui me reposer.

André, tu ne serais jamais celui-là...

Sur ce petit cahier [...], je reprends donc mon Journal... (II,8).

On note l'emploi du conditionnel : “*tu ne serais*”, comme mode de l'hypothétique, bien proche d'un éventuel. Madeleine regrette de ne pouvoir lier son destin à celui de son cousin, le sentant trop fuyant, trop imprévisible, trop protéiforme pour la quiétude qu'elle recherche. On aura aussi noté l'emploi du “*donc*” qui consacre le Journal comme *compensation* à ces lettres qu'elle n'échange plus avec lui, où tous deux partageaient leurs pensées et leurs émotions.

C'est pourquoi le dialogue entre eux se poursuit dans ce journal, à l'insu d'André. C'est comme si elle voulait à son tour concurrencer André Walter, dont le “Cahier blanc” s'ouvre sur la défense d'épouser Emmanuèle, avec qui pourtant les notes du journal intime permettent de poursuivre un dialogue secret : “*Nous apprenions tout ensemble ; je n'imaginai de joies qu'avec toi partagées [...]*” (CAW, “Poésie”, 41). Ainsi, après avoir lu *Les Cahiers d'André Walter*, qu'elle continue d'appeler *Alain*, selon leur premier titre, elle écrit :

J'ai lu Alain, et j'ai écrit à André une lettre qu'il ne recevra pas, mais je ne pouvais taire complètement mon émotion, ma joie, ma fierté de sœur. Et pendant ces dix jours j'ai vécu dans une obsession constante du passé, et aussi une coupable imagination d'un chimérique avenir.

Je me réveille, et me repens de ma faiblesse (I, 11).

Les contradictions de leurs relations s'y condensent. Elle écrit à André une lettre qu'elle n'envoie pas, mais doit écrire dans son journal qu'elle l'a écrite. Elle continue à vivre en pensée avec lui, à l'accompagner dans sa carrière et ses succès, dit sa “fierté de sœur”, mais enferme cette “émotion” dans son journal. En lisant les émois et en éprouvant la solitude d'un André Walter privé de son âme-sœur, la

tentation lui est venue de dire oui, d'accepter d'unir leurs sorts, mais bien vite elle se repent et qualifie cette rêverie de "faiblesse".

Et le débat cornélien se poursuit. Elle reconnaît qu'elle aime toujours André, qu'il lui manque, mais elle ne cesse de s'armer contre cet amour qui lui semble condamnable, parce qu'elle sait qu'il les condamne à la mésentente et au malheur. Ainsi, aussitôt après avoir pris la résolution de se séparer, elle en veut à André de sembler si bien prendre parti de leur séparation, de sembler si peu se soucier d'elle, et manifeste sa mauvaise humeur pimentée "d'un peu de rancune" :

Tu es maintenant à Paris : distractions de la vue et de l'esprit, espoirs de succès, ton livre, tes amis... Et un peu de rancune me vient, contre moi, contre nous deux, d'avoir pris un jour au sérieux tes paroles sincères dans l'excitation d'un moment, et cependant mensongères, je le sens, si j'essaie d'en imaginer la durée. (I, 9)

La métaphore qui suit pourrait introduire déjà à la problématique de la fausse monnaie : "*Un peu comme les chiffres : valeur nominative, valeur relative*". André s'est payé de mots, ne s'est pas engagé de tout son être dans son amour, et préfère ses succès littéraires et mondains. Par réaction, elle se raidit dans son orgueil solitaire :

"Si André était là !..." Je me suis morigénée vertement, mais il était trop tard, la phrase était dite... Il me faut me tenir en main sans cesse, "comme un partisan tient son cheval".

Plus trop de tristesse ; ce qui domine, c'est l'orgueil de pouvoir vaincre. Mais avec ton secours, ô mon Dieu. (I, 9-10)

Alissa est déjà là, dans ce combat contre soi-même, dans cette exaltation à se vaincre, dans l'ivresse de renoncer à ses désirs humains. Elle est encore dans ce passage, où Madeleine réagit devant ses initiales découvertes en marge des livres — à la fois touchée et agacée, rétive — et où elle exprime à nouveau la contradiction de son désir et de sa volonté, et aussi son dépit de penser aimer plus qu'elle n'est aimée :

Rencontré les M que as tracés à mon insu dans mon Renan. Quel a été le plus fort, le plus vrai : mon plaisir, ou mon ressentiment ? Devoir tant lutter, me sentir si faible, contre toi en moi ! Je n'en sais plus, si je t'aime toujours ou si je ne finirai par te

détester. J'escompte le temps pour me rassurer ; en tant de semaines, je finirai bien par te vaincre.

Hélas ! Au fond, je t'en veux de prendre si facilement ton parti de mon silence. "Dans toute affection, il y en a un qui embrasse et un autre qui laisse faire..." J'ai été le premier — en croyant longtemps être l'autre.

Mais je ne veux plus parler de toi. (I, 13)⁵

Sans cesse, elle marque sa souffrance de ce silence qu'elle s'est imposée, tout en tâchant de se persuader qu'elle en est satisfaite. La fausse monnaie du sacrifice inutile apparaît :

André, quel grand silence entre nous... Toi, tu as encore mes lettres à tante Juliette — et cette idée m'irrite — mais moi ? parfois j'entends un mot, ici et là : tu es reçu partout [...].

Oui, nous nous séparons bien. J'aurais cru que cela serait plus pénible, plus difficile... Lentement mais sûrement le temps fait son œuvre... [...] Merci, mon Dieu ! Rendez complète la séparation, infranchissable la distance acquise... De cette intimité, de cette sympathie qui m'ont fait connaître les joies d'une sœur auprès du frère le plus aimé, qu'il ne reste rien, que le souvenir, en moi [...].

Un étranger, en lisant ces lignes... ?

Que j'aime André d'amour ?

Non, en toute sincérité devant moi-même. Amour implique, me semble-t-il, désir, quelque chose de brûlant, de passionné qui n'existe pas (ni en lui ni en moi).

Je l'aime [biffé], je l'aimais comme enfants tous deux, sans changement, par merveilleuse harmonie en toutes choses, et tout sentiment. "C'était lui et c'était moi." Mais taisons ces ressouvenances lâches.

Hin ist hin !⁶

.....
Oh ! que j'en sois persuadée ! convaincue !

Je nous déteste pour nous songer toujours encore ensemble !
(I, 27-28)

Madeleine regrette cette solitude à laquelle elle travaille, dénie son amour, s'efforce de croire que tout est définitivement passé alors qu'elle sait qu'il n'en est rien. Ses lectures la ramènent à lui (cf. I, 32), mais sans cesse la prise de conscience de sa dépendance suscite une réaction d'orgueil : il lui faut apprendre à être autonome, à ne pas dépendre de ses réactions à lui. En juin 1892, tous deux se retrouvent à Paris :

Nous nous sommes revus. Tu es bien resté le même. Et le même aussi pour moi : je t'aime toujours autant. Pourquoi alors les combats de cet hiver ? (II, 19)

s'interroge-t-elle. Mais en dépit de cet aveu, en dépit de leur accord en visitant le Louvre, pendant leurs promenades ou leurs lectures, elle refuse toujours toute perspective de mariage.

Ils s'étaient déjà revus l'année précédente, à La Roque-Baignard, où Madeleine était allée passer les premiers jours d'automne.

Il n'y a pas eu de printemps cette année, ma chère ;

.....

Quand nous a surpris un soleil de Septembre [...].

C'est sur ces vers des retrouvailles désenchantées que s'ouvriront *Les Poésies d'André Walter*. De son côté, Madeleine est avare de confidences, mais constate que "la glace est là toujours ténue, transparente, mais protectrice — hélas !" (II, 11). Ils n'appartiennent plus au même monde, et leur "fil magique" semble rompu. La jeune femme adopte, à l'égard du Rastignac parti à la conquête de Paris (on se rappelle le : "à nous deux !" qui ouvre le *Journal*), l'attitude de Mme de Mortsaufr prodiguant ses conseils à Félix de Vandenesse :

Prends garde aux mille petits compromis de conscience qu'exige ce monde artificiel et mesquin des vanités d'auteurs : flatteries, éloges non pensés, habitude de voir faire tout cela et de la faire soi-même sans songer que c'est appauvrissant d'estime propre et diminution de probité morale... (II, 13).

Et pourtant, au moment de quitter La Roque, force lui est de reconnaître qu'elle est toujours aussi loin de la rupture :

Cher André, je t'aime toujours de tendresse infinie, mais jamais plus je ne te le dirai, et la contrainte que j'impose ainsi à

mes yeux, à mes lèvres, au penchant le plus naturel de mon âme, est si pénible que te quitter c'est délivrance et amère satisfaction. Je n'ai pas changé, as-tu dit tout bas en me quittant ? Est-ce vrai ? Mon Dieu, donnez-nous de changer tous les deux, et que je n'en souffre pas trop... (II, 13)

Toute la souffrance du destin de Madeleine est inscrite dans ces mots. Elle reste prisonnière d'une tendresse désespérée pour André, malgré la conscience de leurs divergences, et elle se plaît à lutter contre sa propre nature, contre toute manifestation spontanée qui irait dans le sens de son plaisir ou de son désir.

Le Journal n'aura donc pas été l'instrument efficace pour apprivoiser la rupture, mais il aura au contraire enregistré, au long de ces dix-huit mois, leur impossibilité de rompre et celle d'être heureux ensemble. Leurs voies se sont mises à diverger, inexorablement ; et le coup de théâtre de la mort de tante Juliette, trois ans plus tard, entraînant leur mariage consigné laconiquement dans une apostille du Journal ("*Lundi 7 Octobre 95. Mariage civil à Cuverville*" II, 23), sera incapable de remédier efficacement à cette dérive. Ce Journal contient donc un fragment d'un grand roman d'amour, d'un amour impossible à réaliser, à cause de ce qui est en eux, en chacun d'eux, mais également impossible à rompre, ou à tarir.

II. Un auto-portrait

Même si elle répugne à la contemplation narcissique de soi, Madeleine dessine cependant son auto-portrait, comme dans tout journal intime.

1. Ce qui la caractérise d'abord, c'est qu'elle a été privée de sa jeunesse, et qu'elle se trouve vieillie et désabusée avant l'âge. A l'opposé de cet appétit de vie que manifeste André, elle se place en marge de la vie, en retrait, en position de renoncement :

Parfois j'ai l'étrange sentiment que ma vie est vécue, finie, avant que d'avoir presque commencé. Je suis trop jeune avec les

âgés, et trop âgée avec les jeunes. Peut-être ne trouverai-je nulle part et jamais la place faite pour moi ?... (I, 11)

Elle refuse le rôle dévolu aux femmes par les hommes : “Pauvre *Volk der Weiber* [dit-elle à propos de Gœthe, c’est-à-dire : “peuple des femmes”], combien éphémère est la puissance de chacune ! Je n’en veux point être...” (I, 22) ; et tout de suite après, elle expose son idéal de vie, quasi monacal :

Je m’arrangerais assez d’un monde où je ne verrais personne, mais où j’écrirais à chacun. (I, 22)

C’est à peu près la vie qu’elle a choisie effectivement de mener, recluse à Cuverville. Comme André s’abusait à vouloir l’entraîner là où elle ne voulait pas aller !

Une des clés de son comportement tient à son âme timorée et craintive, qui ne se sent jamais assez forte pour affronter les réalités de la vie. Elle parle de “*cette crainte de la réalisation des choses désirées, [de] cette économie de [ses] bonheurs, qui [l’]ont toujours dominée, et qui, enfant, [lui] faisaient ne jamais mettre à [sa] poupée sa plus belle robe — pour avoir toujours en espérance devant [elle] ce jour de fierté et de ravissement !*” [II, 16]. Madeleine l’économe s’oppose à André le prodigue — encore que celui-ci sache cultiver ses désirs jusqu’à l’ascèse. Même le temps est un trésor qu’elle ne veut pas gaspiller, s’efforce de retenir. Le jour de ses 25 ans, elle se penche sur “*ce temps qu’[elle] sent fuir terrifiée comme un avare qui verrait son trésor s’écouler pièce à pièce*” [II, 18], dévoré par ses tâches ménagères (“*le ménage, les courses, les visites, une échappée dans les livres, [...] la correspondance*”). Est-ce donc bien cela, la vie ?

Son goût du retrait va de pair avec le sentiment de son manque d’autonomie. Extrêmement sensible, elle a surtout besoin d’affection. Indirectement, elle dresse ainsi son portrait moral, recopiant quelques lignes de *Life of George Eliot*, par Browning, qu’elle s’“appliquerait assez” :

She showed... the absolute need of some one person who should be all in all to her, and to whom she should be all in all. Very jealous in her affections and easily moved to smiles or tears, she was of a nature capable of the keenest enjoyment and the

keenest suffering... She was affectionate, proud, and sensitive in the highest degree (I, 27).

(“Elle manifestait... le besoin absolu d’une personne qui serait tout pour elle, et pour qui elle serait tout. *Très jalouse dans ses affections* et facilement émue jusqu’aux sourires et jusqu’aux larmes, elle était d’une nature capable de la jouissance la plus passionnée et de la souffrance la plus passionnée... Elle était *affectueuse, fière et sensible au plus haut point.*” C’est nous qui traduisons.)

Son raidissement intérieur est le fruit d’une grande frustration d’amour. Etant petite, elle pensait que, si son anniversaire tombait un dimanche, “*Dieu [l’] aimerait un petit peu mieux que les autres*” ce jour-là (II, 19). Eprouve-t-elle une émotion forte, elle a le “*besoin que quelqu’un sentît exactement de même au même moment, eût l’identique impression*” [II, 11]. C’est dépitée de se sentir seule qu’elle se réfugie dans son orgueil :

Mon orgueil se redresse vivace et suscite une consommation âpre, une tristesse sereine, à la pensée de se suffire à soi-même, de sentir vivement mais de le laisser ignorer... (II, 11)

Solitaire?... Pouvoir se suffire entièrement à soi-même par la communion avec tout ce qui est beau et bien, tout ce qui est de Dieu, sans besoin d’expansion humaine?... Peut-on?... (II, 11)

Si l’on ajoute à cela qu’elle est sans cesse animée par un idéal du beau et du sublime (cf. I, 7 et II, 20), qu’elle tend de toutes ses forces “vers le beau, et le vrai et le bien” (I, 26), on peut imaginer à quel point elle est en proie aux contradictions internes et à une lutte contre elle-même. Elle se lance par exemple dans de grands débats pour se persuader que son “*esprit inquiet, tourmenté*” doit se laisser gouverner par le “*cœur*” et non par la “*raison*” (I, 19). Ou elle se “*morigène vertement*” (I, 9), s’accusant de “*coupables pensées*” : “*Je suis mon esclave quand je devrais et pourrais être mon maître !*” (I, 30).

Divisée, elle glose aussi sur “*l’exaspérante dualité de notre nature*” (I, 16), et constate :

Un de mes moi (puisque’il est admis que nous en avons plusieurs !) est si timoré, tandis qu’un autre moi ne fuirait pas l’aventure ... (I, 24).

Mais alors qu'André s'appliquera à devenir soi-même en écoutant sa nature dans sa spontanéité, Madeleine adresse alors à Dieu cette prière : "*Seigneur, délivrez-moi de moi-même !*" (I, 22).

2. En dépit de cette volonté de renoncer à soi, Madeleine sait s'abandonner à sa nature sensuelle et passionnée, facilement exaltée :

Le sentiment du beau me remplit l'âme d'un bonheur, d'une si infinie puissance, que je ne puis froidement le garder en moi, l'étouffer (I, 12).

Faute de quelqu'un avec qui partager ses admirations, ses émotions, ses sensations, elle les confie au journal :

Je suis inquiète, troublée et à la fois reconnaissante de sentir combien le domaine des choses qui m'intéressent, ou m'émeuvent, grandit, s'étend chaque jour. Il suffit d'un rayon tombant de telle manière sur le gazon, d'une combinaison heureuse de teintes, - ainsi la blouse bleue accrochée hier au mur de la grange et qui en faisait si bien valoir les briques rouges terre de Sienne, et le chaume bruni, — pour que mon âme palpite et s'élargisse au-dedans par le sentiment du beau. Avec cette faculté, on ne s'ennuie nulle part, car on porte son bonheur et son beau avec soi... (II, 9)

Même si elle ne peut se défendre d'en tirer pour elle une morale, on voit à quel point elle sait accueillir les émotions, et les sensations, à condition toutefois qu'elles restent mesurées, compatibles avec son éthique. C'est pourquoi sa sensualité se révèle essentiellement au contact de la nature, des paysages. Et comme Gide le cultivera dans ses *Nourritures terrestres*, Madeleine éprouvera une sensation d'autant plus vive que celle-ci aura été précédée d'une attente, d'une ascèse :

Je me suis souvent souhaité de ne pas avoir encore vu la mer, pour éprouver la sensation de la découverte de sa magnifique étendue, de ses teintes mystérieuses, de son souffle vivifiant, de ses grandes vagues. Et par le même sentiment je me réjouis maintenant de ne pas avoir encore voyagé, tant est profonde, intense la joie apaisante de voir de nouveaux horizons.

Où, c'est un singulier paysage, pour des yeux de Normandie, que la vue de ces Landes, infiniment plates, stériles, sans contours

ni nuances, un paysage impersonnel s'il en fut, et cependant un grand charme, sous ce ciel bleu, se dégage de cette solitude, où l'on ne voit ni habitation ni "humains", comme tu disais, Papa, un charme sereinement triste, apaisant.

Le sol est d'un gris neutre, çà et là quelques buissons roussis par les gelées, au loin la ligne sombre des pins. Et sur cet ensemble de tons éteints, la moindre nuance nouvelle résonne harmonieusement : une petite fumée bleue s'élevait en ondoyantes spirales d'un tas de broussailles sèches... (I, 28-29)

De façon caractéristique, elle est émue essentiellement par deux types de sensations. D'une part, elle éprouve le charme du neutre et du presque inhumain, comme ici dans les Landes, comme une aspiration au nirvana, à l'anéantissement de soi :

Ici c'est la grande sérénité triste des Landes. Moins on sent l'homme, et plus la nature parle. [...] Oui, c'est un horizon pacificateur, mais à la façon des stoïques, me semble-t-il, sans inspirer aucun désir, aucune joie de vivre, de lutter. Parfois j'ai une compréhension intense et désespérée du Nirvana, et ce grand repos complet, infini, me semble l'oasis entrevue et tant souhaitée... (I, 32).

C'est le côté gris et neutre du Tityre de *Paludes*. Mais d'autre part, elle est aussi grisée par la lumière, la neige, le soleil, la pureté (cf. I, 23-24 ; 29 ; 31). C'est le côté idéaliste de Bernard ou de Boris. Ainsi, découvrant les montagnes, elle est frappée par "*l'éblouissement de cette neige des Pyrénées, cette blancheur, cette lumière immaculées, étincelantes au grand soleil...*" (I, 33).

Il faudrait la suivre dans ses émois à la "*senteur des bois mouillés*" (II, 10), devant la mer (II, 15) ou les couchers de soleil (II, 11). Mais puisque nous sommes à Cuverville, voici de quelle façon elle exprime son bonheur d'avoir retrouvé ce paysage familier, en juillet 1891 :

Jamais non plus ce pays ne m'a semblé plus beau ! Les récoltes hautes, de vert si tendre et si divers, ondulent doucement au vent, entourant comme une mer d'espérances les bouquets sombres des fermes, la masse noire des avenues. La lumière est doucement diffuse, le soleil chauffe et dore les contours sans

brûler, une brume légère harmonise toute la plaine, et l'esprit jouit de je ne sais quel sentiment de vie prospère, facile, souriante... (II, 7-8).

On retrouve toujours ce goût du bonheur mesuré, apprivoisé, adapté à sa nature. C'est ainsi qu'elle formule une véritable théorie de son art de jouir du paysage, à l'occasion d'une excursion à Biarritz :

J'en ai autant joui que je le puis, mais le plus souvent la brièveté, la rapidité fugitive de telles courses nuit au plaisir que j'en pourrais éprouver... Pour bien jouir d'un pays, d'un horizon, j'ai besoin d'y être acclimatée, d'arriver à en faire partie pour ainsi dire. (I, 31)

C'est donc encore une manière de s'oublier soi-même, en se fondant dans le paysage tendant vers cette absorption chantée par Gide dans ses *Notes d'un voyage en Bretagne* ("Il me semblait que le paysage n'était plus qu'une émanation de moi-même projetée, qu'une partie de moi toute vibrante [...]"). Ainsi, à Paris, elle constate : "il semble que l'on devienne lumière et couleur soi-même" (II, 20). C'est en vibrant avec la sensation, en devenant pure sensation, qu'elle parvient à la plénitude.

3. Cette femme si ouverte aux nourritures terrestres se voue cependant d'abord à ses tâches quotidiennes. Il faudrait évoquer la ménagère appliquée, celle qui, depuis le départ de sa mère, pécheresse honnie et reniée, reléguée dans le silence, s'est efforcée de la remplacer, auprès de son père comme de ses frères et sœurs. Pas une seule fois elle ne nomme sa mère, évoquée, en creux, le 11 février 1891, onze mois après la mort de son père, par cette note en forme de notice nécrologique :

Nous apprenons le triste remariage de...

O Papa ! (I, 21)

Privée de mère, de père, d'André, c'est pour sa sœur Jeanne qu'elle manifeste de grands élans de tendresse (I, 28 ; 31, 34...).

Il faudrait aussi parler de ses lectures, souvent austères, visant toujours à l'instruction, qu'il s'agisse de Renan, Pascal, La Bruyère ou de la Bible ; ou encore des romanciers russes qu'elle affectionne :

Tolstoï, Gogol, Dostoïevski. De la lecture plus particulière qu'elle fait des premières œuvres d'André : *Les Cahiers d'André Walter* (I, 11 et II, 18) ; *Le Traité du Narcisse* (II, 20-21). C'est à propos de ce traité qu'elle développe sa conception esthétique selon laquelle l'art est inséparable de la morale, de la responsabilité personnelle, et doit tendre vers une certaine mystique en révélant les choses cachées. Le poète doit être, à sa manière, prophète. Indirectement, c'est à cette conception qu'André répondra par *El Hadj*, "le Traité du faux prophète".

Il faudrait enfin dire un mot de son économie d'écriture, de son goût de la formulation, du terme juste, de sa joie à parvenir à s'exprimer :

Je jouis si vivement du plaisir d'avoir écrit une page, une ligne même qui me satisfasse entièrement ! (II, 8).

Mais il est temps de quitter Madeleine, de la rendre à sa paix après une vie d'abnégation et de souffrances, mais aussi de joies simples et vives. J'ai tenu à ce que ce soit elle qui nous reçoive aujourd'hui à Cuverville, elle qui s'est toujours montrée si discrète, réservée, mais qui — vous l'avez constaté — est loin d'être une personnalité effacée et négligeable — encore moins "médiocre" pour reprendre le mot de Michel Tournier.

Je ne pense pas qu'il faille épiloguer sur le drame qui s'est joué entre elle et André, ni surtout qu'il faille répartir les torts et les mérites. Leur relation, on l'a vu, est loin d'être simple dès le départ. Tous deux se sont passionnément aimés, mais n'étaient manifestement pas destinés à partager la même existence.

En abordant l'épisode de la révélation mystique de son amour pour Madeleine, Gide parle, dans *Si le grain ne meurt*, du "drame qui n'a pas achevé de se jouer"⁸. En ranimant maintenant la présence de cette jeune femme, en retrouvant sa vie, ses émotions et ses craintes, j'ai tenté d'indiquer que, pour nous aussi, elle garde sa place dans un drame inséparable de la vie et de l'œuvre de Gide.

NOTES

1. Michel TOURNIER, «D'une Madeleine à l'autre», *Le Nouvel Observateur*, n° 333, 29 mars 1971, p.46-47. La thèse de cet article a été partiellement reprise et développée dans une étude intitulée : «Cinq clés pour André Gide», in : *Le Vol du Vampire*, Gallimard, «Idées», 1983, p.218-244.
2. «Le Journal de Madeleine», *BAAG*, n° 35, juillet 1977, p.5-34; et n°36, oct. 1977, p.6-23. Les références des citations seront indiquées respectivement par I et II, suivis du n° de la page.
3. *Si le grain ne meurt*, Pléiade, p.433-4. Cette scène a lieu fin décembre 1882, c'est-à-dire que Madeleine approche de ses seize ans.
4. Voir I, p. 30.
5. Dans *La Porte étroite*, Alissa écrit à Jérôme, au sujet des strophes du IV^e Cantique spirituel de Racine : "Sans doute tu les connais déjà, si j'en juge d'après les indiscrètes initiales que tu as mises en marge du volume" (Pléiade, p.545) ; et dans son "Journal" : "Pauvre Jérôme ! Si pourtant il savait que parfois il n'aurait qu'un geste à faire, et que ce geste parfois je l'attends..." (p.586).
6. Ce qui est passé est passé (traduit par nous).
7. Gide, *Oeuvres complètes*, t. I, p.9.
8. *Si le grain ne meurt*, op. cit., p.430

GIDE, DARWIN ET LES THÉORIES ÉVOLUTIONNISTES

par

David H. WALKER

L'influence de Charles Darwin sur la pensée et les écrits de Gide a été quelque peu négligée. Il est vrai que Daniel Moutote a examiné la part de Darwin dans l'élaboration de *Corydon*¹ ; mais jusqu'ici nous ne pouvons expliquer, par exemple, comment Ghéon, qui était l'un des proches de Gide à l'époque, a pu déjà situer Darwin parmi les maîtres à penser de l'auteur dans un article de 1897².

À y regarder de plus près pourtant, on s'aperçoit que dès 1890, dans *Les Cahiers d'André Walter*, le protagoniste gidien souhaite lire *L'Origine des espèces*³. Le 30 mai 1890, le "Subjectif" témoigne que Gide a pris cinquante pages de notes à partir d'une lecture de *L'Évolution des genres dans l'histoire de la littérature*, ouvrage "d'un puissant intérêt" dans lequel F. Brunetière s'essaie à une méthodologie pseudo-darwinienne⁴. Dans une lettre à Valéry datée de décembre 1893 Gide annonce qu'il "s'amuse" avec Darwin⁵ ; pendant tout l'hiver 1893-94 il continue "avec délices" cette lecture qui le "passionne"⁶ ; en septembre 1894 il en parle encore dans une lettre à Drouin⁷. Il est d'autant moins surprenant, bien que significatif, que le narrateur de *Paludes*, lui aussi, espère qu'il pourra "finir Darwin"⁸. L'intérêt que Gide portera au naturaliste anglais date donc du début même de sa carrière. On sait dans quelle mesure Darwin était fait pour plaire au jeune littéraire, qui aura toujours "plus d'intelligence, plus de mémoire et plus de goût pour l'histoire naturelle que pour l'histoire"⁹. Or, l'effet que les théories de Darwin étaient propres à produire sur les écrivains a été documenté en Angleterre, notamment par Gillian Beer, dans son

livre *Darwin's Plots*¹⁰ ; reste à savoir dans quel sens l'œuvre de Gide a pu être infléchie ou soutenue par le grand théoricien de l'évolution. Le présent article a comme but de poser les jalons d'une étude approfondie que mérite le sujet.

L'un des éléments conceptuels majeurs que Darwin apporte à la pensée scientifique de la deuxième moitié du XIXe siècle, c'est la fonction du hasard. Les déviations hors de la norme qui fournissent la matière brute sur laquelle opère la sélection naturelle sont dues au hasard des mutations fortuites. Darwin nie l'existence d'un dessein téléologique dans la nature et installe la contingence au cœur des choses. Bergson écrira, d'après Darwin : "*La part de la contingence est ... grande dans l'évolution*", et il affirmera qu' "*un être vivant [...] représente une certaine somme de contingence s'introduisant dans le monde, c'est-à-dire une certaine quantité d'action possible*"¹¹. Pour Gide, auteur d'un livre (*Paludes*) qui porte en sous-titre "Traité de la Contingence", aucune vision du monde ne pouvait convenir mieux. L'univers qui existe n'est tel que par hasard ; il aurait pu être différent ; il offre sans cesse des possibilités nouvelles. L'agitateur agité de *Paludes* s'épuisait à en convaincre ses prochains, qu'il voyait embourbés dans une existence paludéenne à laquelle ils étaient trop prêts à s'habituer ; si seulement il avait réussi à "*finir Darwin*" il aurait pu donner plus de poids à ses protestations. L'acte libre lui-même, cet *acte gratuit* qui fera la notoriété de Lafcadio, n'est autre que l'injection de la contingence dans le monde¹². C'est un événement qui aurait pu tout aussi bien ne pas se produire : si Lafcadio avait pu compter jusqu'à douze avant de voir dans la campagne quelque feu, le "*tapir*", Amédée Fleurissoire, serait arrivé à destination — tout comme la vieille dame dont Lafcadio a chargé le sac sur ses épaules, et qui ne saura jamais combien facilement ce jeune homme charmant "*l'aurait] tout aussi bien serrée à la gorge*" [822-3, 829]. Un examen attentif de l'intrigue dans les fictions de Gide (surtout les soties et le roman) révèle à quel point l'auteur a cultivé l'art des possibles dans le récit. Dans *Le Prométhée Mal Enchaîné*, Coclès perd un œil mais vit très heureux quand même, alors que Damoclès, bénéficiaire d'une véritable aubaine sous forme du don anonyme de cinq cents francs, dépérit contre toute attente. Ces comportements vont tellement à l'encontre des normes

codifiées selon la vraisemblance qu'on dirait que le texte enjoint au lecteur de considérer les alternatifs plus plausibles que l'intrigue évite si ostensiblement. Il en va de même dans *Les Caves du Vatican* : le "*ce qui arriverait si*" [823] hante cette intrigue où Lafcadio, malgré ses audaces, échappe à toutes les conséquences que devrait entraîner sa conduite. Quelle conjoncture providentielle que cet enchaînement de coïncidences qui fait que Protos étrangle Carola avant de découvrir qu'elle l'a dénoncé par mégarde et qui, de plus, permet à la police de retrouver dans la poche de l'innocent ce morceau d'étoffe incriminant découpé dans le chapeau retrouvé sur les lieux du crime [866] ! D'autres possibilités narratives, très différentes de celles qui sont réalisées dans le texte, surgissent sans cesse au fur et à mesure du déroulement de la diégèse¹³. Tel est aussi le cas dans *Les Faux-Monnayeurs* ; la mort du jeune Boris dépend d'un tel fouillis de coïncidences que le lecteur est constamment amené à envisager d'autres issues possibles. Tout cela aurait bien pu se passer autrement, ou ne pas se produire du tout¹⁴. De pareilles intrigues relèvent de ce principe très darwinien qui inspirait Gide lors de son premier départ pour l'Afrique du Nord : "*Le monde aurait pu avoir une histoire différente. La surface de la terre aurait pu se couvrir autrement*"¹⁵. La parenté avec les théories évolutionnistes est assez claire : le déroulement des événements qui constituent l'histoire de la nature et de l'humanité n'est qu'un seul parmi d'innombrables itinéraires potentiels. Derrière et au-delà de ce qui se produit s'esquisse un réseau de bifurcations et de ramifications partant de chaque tournant et s'étendant vers l'horizon infini de tous les possibles abandonnés ou qui sont encore à réaliser.

Au début de la troisième partie des *Faux-Monnayeurs*, Gide reproduit en épigraphe une importante citation tirée du livre de Lucien Febvre, *La Terre et l'Évolution humaine* [1113]. Ce faisant il place la crise et le dénouement de son roman sous l'égide d'un grand historien qui dans ce travail de synthèse, publié en 1922, définit la méthode et les buts de la géographie humaine. Pourtant, ce qui est frappant par rapport à l'auteur des *Faux-Monnayeurs*, c'est que le futur collaborateur de Marc Bloch, co-fondateur des *Annales d'histoire économique et sociale*, a écrit un volume qui se présente à beaucoup d'égards comme un véritable répertoire des thèmes que Gide lui-même a pu dériver de

l'œuvre de Darwin. Partant à son tour de *“la vogue, au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, des idées évolutionnistes — et de la diffusion dans des milieux populaires et non spécialisés, des hypothèses de Darwin”*¹⁶, Febvre se donne surtout comme tâche de désavouer la doctrine déterministe qui, à la suite des thèses du géographe allemand Ratzel, soutenait l'influence du sol sur l'être humain. Dès les premières pages de son étude Febvre s'attaque à des déclarations comme celle-ci : *“Toujours le même et toujours situé au même point de l'espace, le sol sert comme de support rigide aux humeurs, aux aspirations changeantes des hommes [...] il leur fait sentir son empire et leur rappelle par de sérieux avertissements que toute la vie de l'Etat a ses racines dans la terre. [...] un peuple doit vivre sur le sol qu'il a reçu du sort ; il doit y mourir, en subir la loi”*¹⁷. Fustigeant et Ratzel et *“la progéniture intellectuelle de Taine”*, Febvre appelle leurs travaux *“déductions syllogistiques ou pures descriptions littéraires”* et les dénonce comme une œuvre *“stérile — sinon dangereuse”*¹⁸. La science de la géographie humaine, selon lui, a mieux à faire qu'à échafauder des théories grandioses et vagues à partir de données purement fictives. Maintes et maintes fois il préconise un retour aux observations concrètes, à la production de *“quelques bonnes monographies régionales”* qui, comme il le dit dans le passage cité par Gide, ne passent pas *“à côté du particulier, de l'individu, de l'irrégulier — c'est-à-dire, somme toute, du plus intéressant”*¹⁹.

Pour Gide, qui avait notamment utilisé les données de la géographie entre autres sciences pour prendre position contre le Barrès des *Déracinés* et de *“La Terre et les Morts”*, et contre le Maurras de la *“querelle du Peuplier”*, ces lignes devaient tomber à point²⁰. De plus, Febvre met l'accent sur le milieu géographique non plus comme déterminant l'existence de l'homme, mais au contraire comme offrant un champ de possibilités à son esprit d'initiative. Suivant le maître des géographes français, le pionnier Vidal de la Blache, il souscrit au *possibilisme* : *“Le vrai, le seul problème géographique, c'est celui de l'utilisation des possibilités”*²¹. *“Des possibilités, partout. Et l'homme, maître des possibilités, juge de leur emploi : c'est le placer dès lors au premier plan par un renversement nécessaire : l'homme et non plus la terre, ni les influences du climat ni les conditions déterminantes des*

lieux"²². C'est un véritable thème-clé de l'ouvrage : la troisième partie du livre s'intitule en fait "Possibilités et genres de vie", et l'auteur y écrit, à propos des conditions dans lesquelles l'être humain poursuit ses desseins : "*Il n'y a rien là de synchronique, rien de nécessaire, rien de déterminé : des variations perpétuelles, et des mutations, et des chutes en sommeil et des réveils brusques, et l'activité humaine qui mène le jeu*"²³. On le voit, pour Febvre l'idée d'une "évolution linéaire" de l'humanité n'est qu'un préjugé démenti par les faits²⁴. Celui ou celle qui veut vraiment comprendre la nature de l'évolution humaine se doit de suivre Bergson, déclare cet érudit, et de faire sa place à la contingence. "*À l'idée d'admettre qu'une part de hasard intervient dans le développement de la vie et que, par conséquent, le hasard soit objet de connaissance scientifique — que nul historien, nul géographe ne s'effraie et ne laisse paraître cette crainte assez risible qu'on voit volontiers manifester les ressortissants des "sciences morales" à l'égard de leurs confrères des sciences physiques et naturelles : celle de ne pas être de stricte observance.*"²⁵

Rien d'étonnant à ce que Gide ait voulu citer longuement ce livre, ne serait-ce que pour reconnaître la parenté d'esprit qui le rapprochait de son auteur²⁶. Au début des années vingt, en entamant la rédaction de la deuxième partie de *Si le grain ne meurt*, Gide venait précisément de rappeler que lui aussi — et depuis longtemps — concevait l'histoire comme contingente, ce qu'il aurait voulu démontrer en écrivant "*l'histoire imaginaire d'un peuple*", de ses artistes, de sa littérature avec "*des genres dont je contais l'évolution*" (souvenir sans doute de Brunetière et indice de l'inspiration darwinienne du projet). Tout cela pour prouver que "*l'histoire de l'homme aurait pu être différente*"²⁷. Or, Febvre indique à plusieurs reprises qu'il appartient aux historiens eux-mêmes de ne pas perdre de vue cet aspect fondamental des événements dont ils se font les chroniqueurs. Se méfier du finalisme, recommande-t-il ; ne pas partir du présent, "*considéré comme un terme nécessaire, non comme un moment transitoire. On détermine tout le passé à l'aide du présent. On repousse, dominé et comme obsédé par lui, toute une série de possibilités latentes qui auraient pu peut-être se développer, et que l'évolution, en se poursuivant, un jour peut-être replacera devant les hommes et pravera d'une sorte de nécessité*"²⁸. Et de citer le cas de

l'histoire de la Franche-Comté, de ce chroniqueur qui se détourne de la tâche d'expliquer pourquoi elle a mis si longtemps à prendre sa place dans le giron de l'unité française et qui s'écrie : "*Si Nicolas de Diesbach n'était pas mort de la gangrène [...] ; si un coup de destin n'avait fait disparaître brusquement le meilleur général [...], sans doute la Comté envahie eût-elle été prise et conservée par Berne*". Dérogation aux principes de l'historien, que de refaire ainsi l'histoire ? "*Mais y a-t-il, au fait, attentat moins grave à orienter d'après la situation présente d'une province tout le tableau évolutif de son passé ?*"²⁹ De même, Febvre évoque l'exemple de Vidal de la Blache, qui dans son *Tableau de la France* indique que le développement de la Gaule aurait pu aboutir à d'autres groupements d'États que celui qui a prévalu³⁰ ; et il se réclame de Henri Berr, fondateur de la célèbre *Revue de synthèse historique*, qui souligne l'importance de la notion du hasard en histoire³¹.

C'est ici un mode de pensée qui trouve un écho chez Gide : "*Combien plus réconfortante l'idée de possibilités différentes,*" dit-il, choisissant d'opposer au "retour éternel" de Nietzsche la pensée de Pascal concernant le nez de Cléopâtre³². Dans la troisième partie des *Faux-Monnayeurs* — cette troisième partie qui se déroule sous le signe de Lucien Febvre — le romancier évoque cette même intuition pascalienne sur la contingence de l'histoire au cours de la conversation entre Olivier Molinier et Armand Vedel [1163]. En fait, comme nous l'avons indiqué plus haut, le roman tout entier est construit de telle sorte que le lecteur se dit, avec Germaine Brée, "*Si Bernard avait été plus conscient de sa responsabilité vis-à-vis de Boris, si La Pérouse [...] n'avait pas chargé le pistolet [...]*"³³. De même, Gide tiendra à dépister dans le récit de la vie du Christ ce travail des chroniqueurs qui cherchent à transformer l'accident de la crucifixion en "*le but même, l'explication et le parachèvement*" de la mission du Christ³⁴. En effet, il a l'habitude de lire entre les lignes de tout récit *ce qui arriverait si*, comme dit Lafcadio [823]³⁵. Gide se défie de la logique du récit, qui commence habituellement par la fin, qui institue "*une confusion entre la consécution et la conséquence*" et qui a tendance par là même à présenter le contingent sous les apparences du nécessaire³⁶. Fort de ses méditations sur les théories de l'évolution, il arrivera à construire des textes qui éviteront de tels pièges en mimant en quelque sorte le modèle

de la nature qui forme, selon *Corydon*, “une suite ininterrompue de chaînons qu’on ne sait dans quel sens saisir ; et rien ne reste plus problématique que de savoir si chacune des mailles trouve sa raison d’être dans celle qui précède ou dans celle qui suit (si tant est qu’elle ait une “raison d’être”) et si le livre tout entier de la Nature, pour être bien compris, ne doit pas être lu à l’envers”³⁷. Autrement dit, grâce aux théories évolutionnistes et au concours d’érudits comme Lucien Febvre, Gide en viendra à déjouer aussi bien le mécanisme que le finalisme en exploitant notamment les coïncidences dans l’intrigue de ses fictions, instaurant ainsi “la bonne écriture narrative”, faite, selon Barthes, de circuits de nécessité qui s’avèrent indécidables³⁸.

Cependant, il est un point sur lequel Gide marque notamment des réserves vis-à-vis de Darwin. Dans cette première version de *Corydon* que Gide écrivit entre 1908 et 1911, l’auteur tient à présenter, selon le mot de Painter, “une théorie darwinienne de la nécessité évolutionniste de l’homosexualité”³⁹. C’est dire que ses lectures de Darwin assument une intensité toute particulière pendant cette période, comme en témoigne pleinement le *Journal*. Mais ce n’est pas uniquement de Darwin qu’il s’agit ; car Gide étudie bien d’autres auteurs scientifiques à la même époque. Il découvre en passant, dans *L’Évolution créatrice*, que, selon Bergson, “une critique très pénétrante de l’idée de tropisme a été faite dans ces derniers temps par Jennings (Contributions to the study of lower organisms, Washington, 1904)”⁴⁰ ; ce qui l’incite à s’insurger contre le prestige dont jouissaient Loeb, Weiler et Bohn, partisans des tropismes, en faisant la satire de leurs théories à travers l’histoire d’Anthime Armand-Dubois dans *Les Caves du Vatican*⁴¹. Mais parmi d’autres travaux biologiques accomplis dans le sillage de Darwin Gide prend surtout connaissance des découvertes de Hugo de Vries, qui avait démontré, par suite de sa redécouverte des recherches de Mendel vers 1900, la possibilité des mutations brusques dans l’évolution des organismes. Là encore, c’est Bergson qui signale l’importance de ces travaux en consacrant une partie de *L’Évolution créatrice* à la controverse qui opposait les tenants des “*variations insensibles*” aux partisans des “*variations brusques*”⁴². Or, malgré la portée révolutionnaire de ses propres théories, Darwin avait nié la possibilité de sauts brusques dans le développement des espèces, ce qui semblait

rattacher sa pensée à l'idéologie positiviste selon laquelle les phénomènes s'expliquaient en fin de compte par de simples liens mécaniques de cause à effet⁴³. Pour Gide, qui prisait par-dessus tout, comme on le sait, l'imprévu et les inconséquences, cet aspect de la pensée darwinienne constituait une impasse pareille à "*l'impasse Claude Bernard*" où Lafcadio est logé au début de son histoire [708]. C'est ce qui explique l'avidité avec laquelle il lut de Vries⁴⁴ et l'insistance qu'il met à souligner, dans *Corydon* : "*Il peut nous paraître aujourd'hui que, sur sa base même, toute la théorie de Darwin chancelle [...] Disons-nous que De Vries a raison contre Darwin ?*"⁴⁵ L'enjeu de ce différend, c'est une déclaration faite par Darwin dans *L'Origine des espèces*, au cours d'un passage où il invoque "*that old canon in natural history of "Natura non facit saltum" [...] Natural selection can act only by taking advantage of slight successive variations ; she can never take a leap, but must advance by the shortest and slowest steps*"⁴⁶. C'est tout le contraire qui est le cas selon Gide, s'appuyant sur De Vries. Il reviendra plus d'une fois sur cette pierre d'achoppement, notamment dans *Les Faux-Monnayeurs*, où il fait exposer à Armand Vedel une théorie des points- limites, ces moments où un phénomène surgit brusquement et au-delà desquels un état change radicalement de nature : "*Gradation ; gradation ; puis, saut brusque [...] Natura non fecit saltus, la bonne blague!*" [1163]. On pourrait dire que la logique fondamentale de ce roman, selon laquelle "*Il suffit, bien souvent, de l'addition d'une quantité de petits faits très simples et très naturels chacun pris à part, pour obtenir un total monstrueux*" [960], va précisément, et de propos délibéré, à l'encontre de la vision darwinienne des choses. Ce sont justement les phénomènes tératologiques, les apparitions subites d'une modification monstrueuse dans le cours d'une évolution, qui passionneront Gide pendant toute sa vie. Certes, il continuera aussi à s'intéresser à la dimension proprement scientifique de la question : il lira en 1931, "*avec un intérêt très vif*", *L'État présent du transformisme*, du biologiste Jean Rostand⁴⁷. Peu de temps après, dans une lettre de 1932, il ne manquera pas l'occasion de manifester encore une fois son désaccord fondamental d'avec le grand naturaliste anglais : lors d'une discussion sur l'évolution politique de l'URSS, il déclarera : "*Il n'est pas aujourd'hui d'adage plus combattu par les naturalistes eux-mêmes*

que celui qu'on tenait hier pour intangible vérité : "La nature ne procède pas par bonds" — *natura non fecit saltus* [...] *c'est même sur ce point [...] que les théories de Darwin, à l'usage, se sont montrées le plus vulnérable*"⁴⁸. Et dans *Geneviève* encore, récit auquel Gide travaillait à la même époque, le docteur Marchant expose à la jeune héroïne les théories de Mendel sur l'hérédité et profite de la conversation pour évoquer les "*mutations brusques*" [1401].

C'est évidemment une notion de mutations brusques qui informe la création des personnages dans les livres de Gide. Lafcadio, cet "*être d'inconséquence*" [744], ne représente-t-il pas "*la cessation d'une continuité [...] un crochet dans la droite ligne*" [854] ? Sûrement les gènes de Juste-Agénor de Baraglioul manifestent en lui un degré d'altération par rapport aux caractéristiques héréditaires que l'on voit chez Julius... Ses propres ambitions font ressortir aussi ce qu'il doit aux théories de l'évolution : "*S'il est encore à Bornéo, au profond des forêts, quelque anthropopithèque attardé, là-bas, nous irons supputer les ressources d'une possible humanité!*" [823]. D'autre part, Anthime Armand-Dubois, qui tient par-dessus tout à "*l'ordre établi, l'ordre naturel des effets et des causes*" [696], et Julius de Baraglioul, pour qui "*il n'y a pas d'inconséquence, non plus en psychologie qu'en physique*" [744], sont manifestement en retard sur les découvertes expérimentales de leur époque. Ce qui ne les empêche pas, bien sûr, de subir des changements imprévus de tempérament qui démontrent ironiquement dans quelle mesure Gide lui-même penche pour les "*variations brusques*". De la même source dérivent aussi ces "*inconséquences des caractères*" qui, selon Édouard dans *Les Faux-Monnayeurs*, sont le signe d'une certaine authenticité humaine [1201-1202]. Au demeurant, il convient de noter que le goût de l'étrange et de la déviation des formes réputées typiques aura été renforcé chez Gide par certaine remarque de son oncle Charles Gide, qui avait lui-même subi l'influence de Darwin : il avait écrit dans son livre *L'Idée de solidarité en tant que programme économique* [1893] que les théories darwiniennes invitent "*à accroître les variations des individus, non à les restreindre*"⁴⁹.

Un autre aspect du débat avec le darwinisme se voit à l'œuvre dans une lettre que Gide écrit à Drouin le 24 octobre 1900. Gide y annonce qu'il essaie de "*réconcilier Darwinisme et créationnisme*" — entreprise

on ne peut plus hasardeuse, si on se rappelle avec quelle fureur se sont attaqués aux théories de Darwin ceux qui préconisent la vérité littérale de l'histoire de la création du monde telle qu'elle est présentée dans le Livre de Genèse⁵⁰. "*Ne ris pas,*" dit Gide anticipant l'incrédulité de son ami, "*voilà déjà quelque temps qu'une lueur de cela [...] mais cela se précise et me satisfait ; c'est si simple, d'ailleurs, que je m'étonne de n'avoir déjà vu le plaidoyer nulle part*"⁵¹. "*Cette austère méditation ne semble pas avoir abouti à des résultats concrets.*" dit Claude Martin, grâce à qui nous pouvons lire ce texte. Pourtant, Gide n'a pas perdu de vue le problème qu'il s'était posé : en effet, il semble probable que l'auteur se soit rappelé cette méditation lorsqu'il fait dire à Lafcadio : "*«Que tout ce qui peut être soit!» c'est comme ça que je m'explique la création*" [823]. Justement, cette remarque permet de résoudre l'opposition entre les créationnistes, selon lesquels le monde fut créé une fois pour toutes à l'aube des temps, et les darwinistes, selon lesquels la nature explore sans cesse, à travers les mécanismes de l'évolution, toutes les possibilités qu'elle contient à l'état virtuel. On peut rapprocher ces remarques du discours sur l'histoire naturelle présenté par Vincent Molinier dans *Les Faux-Monnayeurs*. Le prétexte de cette intervention, c'est une critique des frères Goncourt, qui "*déplorent le peu d'imagination de la Nature, ou du Bon Dieu*" (déjà la juxtaposition de ces deux termes indique la possibilité d'une synthèse). Vincent prend le contre-pied de cette attitude, faisant ressortir la richesse de la nature : "*Quelle diversité, tout au contraire! Il semble que la nature ait essayé tour à tour toutes les façons d'être vivante, de se mouvoir, usé de toutes les permissions de la matière et de ses lois. Quelle leçon dans l'abandon progressif de certaines entreprises paléontologiques, irraisonnables et inélégantes! Quelle économie a permis la subsistance de certaines formes!*" [1051]. Il est évident que selon Vincent la nature est un système autonome, clos, donc susceptible d'avoir été créé d'un seul coup ; mais qu'elle possède une dynamique interne lui permettant de "*bricoler*", pour ainsi dire, de combiner et recombinaison les éléments dont elle se compose pour créer sans fin des possibilités nouvelles. Ce jeu combinatoire, tel qu'il est esquissé par Vincent, c'est le principe de l'évolution : et c'est aussi ce qui motive Gide lui-même, se construisant et se défaisant sans cesse, toujours cherchant à réaliser d'autres

“possibilités oisives de nos êtres, en souffrance, attendant” (*Les Nourritures terrestres*, p. 214). Il semble donc que, loin d’avoir abandonné son projet de réconcilier le créationnisme avec le Darwinisme, Gide en soit venu à esquisser une synthèse qui correspond aux exigences les plus intimes de son instinct créateur.

En fait, un tel aboutissement de ses méditations sur les théories de Darwin se trouve déjà en filigrane dans *Le Prométhée Mal Enchaîné*, texte écrit sous le premier effet des lectures darwiniennes et qui implique une analogie entre le Dieu de la Création et ce créateur pour qui “le génie du roman fait vivre le possible ; il ne fait pas revivre le réel”⁵². Ici Zeus joue le rôle du principe de la création ; il met les choses en marche en distribuant les données initiales : les gifles, les billets de 500 francs, les aigles. “*Mon action [...] est cachée, mais n’est pas moins considérable. Elle est cachée parce que je ne la poursuis pas. Oui, j’ai surtout l’esprit d’initiative. Je lance. Puis, une fois une affaire lancée, je la laisse ; je n’y touche plus*” [329]. Ce Dieu (il ne refuse pas précisément l’appellation) crée le monde, mais il s’abstient d’intervenir par la suite, laissant sa création évoluer selon les impulsions du hasard. Voilà donc réconciliés, semble-t-il, les points de vue créationniste et darwiniste. En dernière analyse, pourtant, cette création elle-même est tributaire du hasard, puisque, selon la première version de la rencontre de Coclès et du Miglionnaire, “*ce dernier allait continuer sa route quand, se ravisant, il se pencha vers le maigre et dut lui demander un renseignement*” [303]. Là encore, il est hors de doute que les événements auraient pu se passer autrement, ou pas du tout. “*L’essentiel, c’est la contingence*”, dira Roquentin dans *La Nausée* — ce qui nous ramène à notre point de départ. En fin de compte c’est peut-être là l’héritage le plus significatif que Gide transmettra après l’avoir lui-même hérité de Darwin.

NOTES

1. Voir *Le Journal de Gide et les problèmes du Moi (1889-1925)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, p.210-211.
2. "André Gide", *Mercure de France*, XXII, mai 1897, pp.237-262; reproduit dans *BAAG*, n°27, juillet 1975, p.53.
3. *Les Cahiers et les poésies d'André Walter*, éd. Claude Martin, Paris, Gallimard/Poésie, 1986, p.100.
4. Jacques Connam, "Le Subjectif, ou les lectures d'André Walter", *Cahiers André Gide 1*, p.63.
5. André Gide-Paul Valéry, *Correspondance 1890-1942*, Paris, Gallimard, 1955, p.193.
6. Lettres à sa mère, 4 décembre 1893, 5 janvier 1894, *Correspondance avec sa mère*, Édition présentée et annotée par Claude Martin, Paris, Gallimard, 1988, pp.265, 298; lettre à Jeanne Rondeaux, février 1894, citée dans Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, vol. 2, Paris, Gallimard, 1957, p.307, n.3.
7. *Ibid.*, p.364.
8. *Romans, récits et soies, oeuvres lyriques*, Paris, Pléiade, 1958, p.107. Les chiffres dans le texte renvoient à cette édition des oeuvres de Gide.
9. *Journal 1889-1939*, Paris, Pléiade, 1951, p. 717.
10. London, Routledge and Kegan Paul, 1983.
11. *L'Évolution créatrice*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948, p.255-6; 262.
12. Voir Roger Bastide, *Anatomie d'André Gide*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972, p.86-88; Eric Marty, "Mythologie d'André Gide", dans *André Gide qui êtes-vous ?*, Lyon, La Manufacture, 1987, p.81-89.
13. Voir David H. Walker, *André Gide*, London, Macmillan, 1990, p.123-131.
14. Voir David H. Walker, "Continuity and discontinuity in *Les Faux-Monnayeurs*", *French Studies*, XL, 4, 1986, pp. 418-423.
15. *Journal 1889-1939*, p. 89, "Littérature et Morale".
16. *La Terre et l'Évolution humaine*, Paris, Albin Michel, 1949, p.17.
17. *Ibid.*, p.13-14.
18. *Ibid.*, p.20-21.
19. *Ibid.*, p. 96. Gide a légèrement modifié le texte de Febvre, où on lit "[...]leurs données sur l'habitation" et, détail combien plus significatif, "[...] faire un pas nouveau et décisif — aboutir"[...].
20. Voir "Autour de M. Barrès", et "Nationalisme et littérature", dans *Prétextes*, Paris, Mercure de France, 1963, p. 29-42, 177-187.
21. *Op.cit.*, p.425.
22. *Ibid.*, p.284.
23. *Ibid.*, p.216.
24. *Ibid.*, p.291.
25. *Ibid.*, p.447.
26. Pour ce qui est de la signification particulière que revêt ce passage dans le contexte spécifique des *Faux-Monnayeurs*, j'ai essayé de rattacher la citation à la théorie des "points-limites" exposée par Armand: voir "Continuity and continuity in *Les Faux-Monnayeurs*", *art. cit.*, p. 420. En outre, on pense à la remarque de Gide disant que sans l'intervention de Roger Martin du Gard il en serait resté au stade des "monographies", des "récits séparés", au lieu de faire ce pas décisif que représente pour lui l'oeuvre large et panoramique, oeuvre de synthèse, qu'est son unique roman: voir *Journal 1889-1939*, p. 879, 17 avril 1928. Au demeurant, bien sûr, le début de la troisième partie du roman marque le moment où, l'exposition des histoires individuelles terminée, le roman bascule vers la tragédie collective avec la narration des événements qui aboutiront au suicide de Boris.
27. *Si le grain ne meurt*, dans *Journal 1939-1949, Souvenirs*, Paris, Pléiade, 1954, pp. 553-54.
28. *Op.cit.*, p.370.
29. *Ibid.*, p. 370-71.
30. *Ibid.*, p.408-09.
31. *Ibid.*, p.445. Cf. les remarques de Berr lui-même, dans l'Avant-Propos qu'il écrit pour *La Terre et l'Évolution humaine*, *ibid.*, p.XVII.
32. *Journal 1889-1939*, p. 1051, 16 juin 1931.

33. *André Gide, l'insaisissable Protée*, Paris, Les Belles Lettres, 1953, 302-303. Je me suis attaché à poursuivre quelques-unes des conséquences pour une lecture du roman qu'entraîne cette façon de voir, dans "Continuity and discontinuity in *Les Faux-Monnayeurs*", *art. cit.* 34.
34. *Journal 1889-1939*, p.898-899, "Feuilles", 1928; p. 1049, 9 juin 1931.
35. Voir par exemple le commentaire sur *La Partie de Tric-Trac*, de Mérimée, *ibid.*, p.277, 3 novembre 1909. Gide avait recouru au même procédé pour discréditer les thèses des *Déracinés*: voir *Prétextes*, p. 30-31, 33.
36. R. Barthes, "Introduction à l'analyse structurale des récits", dans *Communications*, 8, Paris, Seuil, coll. Points, 1981, pp. 16, 18. 37.
37. *Op. cit.*, p.80.
38. *S/Z*, Paris, Seuil, coll. Points, 1970, pp.183-4. Voir David H. Walker, *André Gide, op.cit.*, p. 160, 180-181.
39. George D. Painter, *André Gide. A Critical Biography*, London, Weidenfeld and Nicholson, 1968, p.86.
40. *Op.cit.*, p. 35. Nous savons que cette page en particulier a retenu l'attention de Gide puisqu'il en cite quelques passages et parle longuement des concepts de "catagénèse" et d'"anagénèse" qui y sont présentés, dans une section importante du deuxième chapitre de *Corydon, op.cit.*, p. 71-7.
41. Dans les manuscrits des *Caves* ces scientifiques figurent parmi les collaborateurs d'Anthime: voir Alain Goulet, *Fiction et vie sociale dans l'oeuvre d'André Gide*, Paris, Minard, Publications de l'AAAG, 1986, p.127.
42. *Op.cit.*, p.63-4, 2A. 43.
43. En réalité on constate une certaine équivoque chez Darwin en ce qui concerne sa conceptualisation du transformisme: voir Y. Conry, *L'Introduction du darwinisme en France au XIXe siècle*, Paris, Vrin, 1974, p.211-2; ce qui n'empêcha pas les positivistes d'accueillir sa pensée avec l'hostilité que l'on sait: *ibid.*, p.415-420. Lucien Febvre, pour sa part, prête à Darwin une conception de l'adaptation qu'il récuse comme empreinte de finalisme: *op.cit.*, p. 124-5, 444-446.
44. *Journal 1889-1939*, p. 303, 19 juin 1910.
45. *Op.cit.*, p. 116.
46. *The Origin of Species*, Harmondsworth, Penguin Books, 1968, p.223-4: "ce vieux canon d'histoire naturelle selon lequel "Natura non facit saltum" ... La sélection naturelle ne peut fonctionner qu'en profitant de variations successives infimes; elle ne peut jamais faire de sauts, mais doit avancer par les pas les plus petits et les plus lents".
47. *Journal 1889-1939*, p. 1097.
48. *BAAG*, n° 72, Octobre 1986, p. 50-1. On notera qu'à deux reprises Gide reproduit le texte latin sous la forme "Natura non fecit saltus" qui ne correspond ni à la version utilisée par Darwin, ni à celle qui est courante en français, par exemple dans les pages roses du Petit Larousse. Faute d'avoir pu consulter les traductions françaises que Gide a utilisées dans les années 1890 nous ne savons pas la source exacte de sa citation.
49. P.12; cité par Conry, *op.cit.*, p.404-5.
50. Brunetière avait écrit: "Pour descendre peut-être d'un singe en sommes-nous plus avancés, et que savons-nous de la vraie question de nos origines ? L'hypothèse mosaïque de la création nous donne une réponse à la question de savoir d'où nous venons, et la théorie de l'évolution ne nous en donnera jamais". *La Science et la religion* (1895), cité par Conry, *op.cit.*, p.409.
51. Lettre citée dans Claude Martin, *La Maturité d'André Gide*, Paris, Klincksieck, 1977, p.479.
52. Il s'agit en fait d'une citation de Thibaudet que Gide fait sienne dans le *Journal des Faux-Monnayeurs*, Paris, Gallimard, 1927, p.87.

**DE TYPHOON À TYPHON:
GIDE ET SA TRADUCTION DE CONRAD**

par

Walter C. Putnam

Nous avons eu l'occasion de retracer pour les lecteurs du *BAAG* les étapes importantes de l'amitié littéraire qui lia Gide et Conrad de 1911 jusqu'à la mort de ce dernier en 1924¹. Outre l'intérêt proprement littéraire d'une étude parallèle de leurs deux carrières, il faut se rappeler le rôle important que joua Gide dans la diffusion de l'œuvre conradienne en France. Il dirigea à partir de 1915 la traduction des œuvres complètes de Conrad en français, projet qui ne fut achevé que par les soins de G. Jean-Aubry dans les années 1940. Souvenons-nous aussi que Gide avait manifesté dès 1913-1914 son désir de se charger de la traduction de *Coeur des ténèbres*, ce roman de Conrad qui inspirerait en partie le voyage qu'il effectuerait au Congo en 1925-1926. N'avait-il pas promis à Conrad en mai 1916 de traduire *Jeunesse* et *Coeur des ténèbres* "tout à fait à [sa] façon"², indiquant par là son attachement à la réussite de ce projet ? Mais Gide confiera peu de temps après la traduction de *Coeur des ténèbres* à son ami, André Ruyters, qui ne s'en acquittera qu'en 1924 (la première livraison n'en paraîtra que dans le numéro spécial de la *Nouvelle Revue Française*, "Hommage à Joseph Conrad", publié en décembre 1924).

Afin de réaliser son projet de publier deux volumes de Conrad par an, Gide avait chargé dès 1915 deux femmes, Isabelle Rivière et Marie-Thérèse Müller, de traduire respectivement *Une victoire* et *Typhon*. À la suite de différends tant esthétiques que religieux, il retira à Isabelle Rivière la traduction d'*Une victoire*³; dans des circonstances encore mal éclairées, Gide annonça aussi à Mlle Müller au printemps de 1916 qu'il allait reprendre lui-même la traduction de *Typhon*. Il s'explique sur les

problèmes que lui posent ces deux traductions dans une lettre qu'il adresse à Conrad le 8 juin 1916 :

Pour moi je n'ai quitté (momentanément) Victory que pour me plonger dans Typhoon. Mais n'étant tenu à aucun égard vis-à-vis de la traductrice de celui-ci, je ne me contente pas de revoir le texte minutieusement; je le récris presque complètement. Je n'ai pas à cacher que c'est un énorme travail; mais qui ne m'impatiente pas un instant, et où mon affection et mon admiration pour l'auteur s'approfondit et se fortifie. Je marque au passage divers petits points qui m'embarrassent et au sujet desquels je vous consulterai. Et du reste tout le travail, je serai heureux de vous le soumettre lorsqu'il sera mis au point⁴.

Gide y travaille assidûment, achevant la première moitié de sa traduction en octobre 1916. Il remarque au sujet de son travail :

Traduction. Si éreintant qu'il soit, ce travail m'amuse Mais que de temps il y faut. Je compte, en moyenne, et quand tout va bien, une heure par demi-page (de l'édition Heinemann — c'est du Typhon qu'il s'agit). Je crois que le résultat sera très bon; mais qui s'en apercevra ?... Peu importe⁵.

Gide qualifiera plus tard cette traduction de *Typhoon* "d'une passionnante difficulté"⁶, et cette difficulté constituait peut-être un des attraits de ce texte qui n'est généralement pas considéré comme du meilleur Conrad. D'autre part, il faut se souvenir que Conrad avait mis en garde Joseph de Smet, alors que celui-ci préparait une traduction de *Typhon* en 1911, que ce court roman était, avec *Le Nègre du "Narcisse"*, son œuvre la plus difficile à rendre en français⁷.

Typhon comporte, en effet, une prépondérance de vocabulaire maritime qui aurait pu effrayer un traducteur non-spécialisé, comme ce fut le cas de Gide. Son travail sur *Typhon* devenait plus urgent à mesure que les problèmes posés par *Une victoire* lui semblaient insurmontables. Par contraste avec la révision du travail effectué par Isabelle Rivière, Gide écrit dans son *Journal* le 18 janvier 1917 : "*La peine et le temps que je donne à Typhon sont plus grands encore, mais là du moins c'est œuvre mienne, à mon gré, et que je signerai joyeusement*"⁸. Gide achèvera (ou presque) sa traduction de *Typhon* en février 1917, et

annoncera à Isabelle Rivière au mois de mai son intention de le faire publier à la place d'*Une victoire*. Cette traduction de *Typhon* serait donc le premier volume de Conrad à paraître dans la collection de ses œuvres complètes en France (souvenons-nous que H. Davray avait traduit "Karain" en 1906 et *L'Agent secret* en 1910 et que Robert d'Humières avait traduit *Le Nègre du "Narcisse"* en 1910). Gide fit donc paraître sa propre traduction de *Typhon* dans la *Revue de Paris* (numéros du 1^{er} et du 15 mars 1918) et en volume au mois de juin de la même année. Pour apprécier le retentissement qu'eut (et qu'a encore de nos jours) l'association du nom de Gide à celui de Conrad, il suffit de parcourir la correspondance de Gide de cette époque ainsi que le numéro spécial de la *Nouvelle Revue Française* de décembre 1924, "Hommage à Joseph Conrad". Sur la décision de réviser les traductions existantes des œuvres de Conrad pour la "Bibliothèque de la Pléiade", M. Sylèvre Monod remarque :

Le cas du Typhon d'André Gide (qui figurera dans le tome II) a été d'emblée considéré comme exceptionnel. Il s'agit là d'une œuvre littéraire de haut rang, à laquelle on devait s'interdire de porter atteinte⁹.

Conrad lui-même reconnut ainsi sa dette envers Gide lorsque parut la traduction française de *Typhon* en 1918.

Je ne puis vraiment vous exprimer ma reconnaissance pour l'intérêt fraternel que vous prenez dans mon oeuvre. J'en suis fier — cela va sans dire — mais surtout j'en suis profondément touché. C'est un grand bonheur qui m'arrive vers la fin de la vie — car me voilà sexagénaire — un homme inutile !¹⁰

La réputation de Conrad en France demeure encore redevable à Gide et nous fournit un cas exemplaire d'amitié littéraire entre ces deux écrivains majeurs de notre siècle.

Avant de poursuivre notre discussion de *Typhon*, il faut examiner les idées de Gide sur l'art de traduire. Dans sa "lettre sur la traduction"¹¹ de 1928, Gide déclare : "*L'épineuse question des traductions est une de celles sur lesquelles j'ai le plus, et depuis longtemps, réfléchi*" (p.541). En abordant sa tâche de traducteur, Gide s'appropriait en quelque sorte un texte qu'il aurait pu ou aurait voulu écrire lui-même; la traduction

constituait en cela le pendant de son activité d'écrivain. Et comme ce fut le cas avec *Typhon*, il y eut le plus souvent recours dans les périodes de sa carrière où il ne parvenait pas à mener à bien sa propre œuvre. Selon Gide, les meilleurs traducteurs seraient les écrivains eux-mêmes. Dans sa "lettre sur la traduction", Gide préconise l'obligation pour tout écrivain de se voir "*imposer cette tâche d'enrichir la littérature française du reflet de quelque œuvre avec laquelle son talent et son génie présenteraient quelque affinité*" (p. 541). La traduction serait donc plus qu'un pis-aller pour rendre le seul sens d'un texte compréhensible dans une langue étrangère. Gide la concevait plutôt comme une sorte d'hommage qu'un écrivain rendrait à un auteur étranger qu'il admirerait. Pour réussir sa tâche, le traducteur doit être "*capable de pénétrer l'esprit et la sensibilité de l'auteur qu'il entreprend de traduire, jusqu'à s'identifier à lui*" (p.546). Par le choix des textes, par l'engagement personnel en temps et en moyens, il témoignait lui-même de son désir de faire connaître l'œuvre des écrivains avec lesquels il se sentait quelque affinité. Et nous devons remarquer que Conrad fut le seul romancier anglo-saxon qu'il traduisit.

Pour Gide, le traducteur s'engage dans un véritable travail d'écriture qui rejoint le domaine de l'esthétique et du style. Le problème que pose toute traduction est celui de la littéralité par rapport à la part d'interprétation que permet le texte. Le but d'une traduction, explique Gide, serait plutôt de donner au lecteur l'esprit et l'intention du texte original, et non seulement d'en rendre le sens.

Le souci de littéralité, excellent en soi, qui, de nos jours, tend à prendre le pas sur le reste, devient parfois néfaste. Ayant eu beaucoup à m'occuper, il y a quelques années, de la traduction des œuvres de Conrad, j'eus affaire parfois à certaines traductions si consciencieuses et si exactes qu'elles étaient à récrire complètement; en raison de cette littéralité même, le français devenait incompréhensible, ou tout au moins perdait ses qualités propres. Je crois absurde de se cramponner au texte de trop près; je le répète : ce n'est pas seulement le sens qu'il s'agit de rendre; il importe de ne pas traduire des mots, mais des phrases, et d'exprimer, sans en rien perdre, pensée et émotion, comme l'auteur

les eût exprimées s'il eût écrit directement en français, ce qui ne se peut que par une tricherie perpétuelle, par d'incessants détours et souvent en s'éloignant beaucoup de la simple littéralité (p. 545).

Selon cette orientation, Gide prime le texte d'arrivée et l'effet que celui-ci doit produire sur le lecteur, même au détriment de la fidélité aux mots de l'original. Ce fut justement la question de la littéralité qui opposa Gide à d'autres traducteurs de Conrad, notamment Isabelle Rivière et André Ruyters. Nous verrons dans quelle mesure Gide mit en application ces principes dans sa version de *Typhon*.

Une comparaison systématique de l'œuvre de Conrad et de la traduction de Gide fait ressortir bien des raisons d'admirer le travail de celui-ci dans sa tentative de rendre "l'esprit" du texte. Nous savons que Conrad se considérait comme difficile, voire impossible, à traduire à cause du caractère "idiomatique" de sa langue. Cet état des choses est doublement compliqué par le fait que l'anglais n'était pas la langue maternelle de Conrad, et son style n'est pas toujours "naturel". Bien que Conrad se déclare idiomatique, ses phrases sont souvent très longues avec une surabondance d'adjectifs et d'expressions métaphoriques. En somme, Gide se trouvait devant la tâche peu enviable de traduire dans une langue étrangère le texte d'un écrivain lui-même étranger. Par exemple, Conrad emploie au début de *Typhon* une expression impersonnelle : "*It did not suggest itself to him...*" qui, quoique correcte, est moins idiomatique que "*It never dawned on him*" ou "*He never thought to mention*" ou "*It never crossed his mind*"; Gide choisira ici de restaurer la qualité idiomatique de l'expression en français qu'il traduit par : "*Il ne lui venait pas à l'idée*". Gide semble ne pas avoir tenu compte de telles anomalies dans le style de Conrad en anglais, si tant est qu'il les ait reconnues comme telles.

Le reproche que l'on fait le plus souvent et le plus aisément à la traduction de Gide concerne les libertés prises avec le texte de Conrad et les erreurs que l'on y trouve. Les maladroites de Gide seront à l'origine d'un désaccord entre lui et André Ruyters (à qui Gide dédia son *Typhon*). Ruyters avait rencontré Conrad en 1918 par l'entremise de Gide, et à une époque où il travaillait lui-même à la traduction française de *Coeur des ténèbres*. Il reproche notamment à Gide d'avoir mélangé

les styles écrit et parlé et de ne pas avoir su rendre en français le langage technique et argotique des marins. Ruyters écrit à la fin d'une longue lettre (six pages) en date du 21 août 1918 : "[...] *c'est Conrad qu'on va traiter d'auteur maladroit et d'écrivain médiocre*"¹². Dans sa réponse, Gide reconnaît avoir pris des libertés à l'égard du texte de Conrad, mais il dit aussi que deux officiers de marine l'ont aidé à traduire la terminologie maritime de *Typhon*. Ruyters continua à critiquer cette traduction de Gide où il trouvait des approximations, des additions, des omissions et des contresens. Il propose même de demander à Conrad d'arbitrer la dispute, ce qui ne se fera pas, sans doute parce que Gide avait peur d'effrayer l'écrivain anglais quant à la qualité de cette première traduction de son œuvre en français.

Quelque dix ans plus tard, Gide révisera sa traduction de *Typhon* en vue de la publication d'une nouvelle édition. Il recevra alors des suggestions de la part de René Rapin qui lui signale des fautes qui s'étaient glissées dans l'édition de 1918¹³. Rapin montre comment, à côté de véritables réussites, le texte de Gide contenait de nombreuses imperfections : de simples coquilles, des omissions, des libertés prises par le traducteur, des contresens. Il y avait en effet un certain nombre de fautes dans la première version de Gide. Par exemple, en réponse aux soucis que le navire ne sorte pas indemne de la tempête, le capitaine MacWhirr dit avec un calme imperturbable : "*She may*", ce qui passe dans la première version de Gide par : "*Il pleut*" (!) et non "*Il peut*" (changé plus tard en "*Peut-être*"). Il s'agit là d'une simple coquille qui n'a pas été corrigée par Gide sur les épreuves. Une modification plus gênante, et qui semble due au choix du traducteur, était la suppression dans la première phrase du texte du nom du bateau, le *Nan-Shan*, qui n'apparaîtra que quelques pages plus loin. René Rapin fait remarquer à juste titre que cette suppression ne permet pas au lecteur dès le début du livre d'associer le capitaine MacWhirr avec un navire ayant un nom oriental¹⁴. Malgré ces reproches, il faut admirer l'audace de Gide essayant de traduire une œuvre aussi pleine d'embûches que le *Typhon* de Conrad.

Nous pourrions aussi relever dans le texte de Gide des cas de sur-ou de sous-traduction, mais qui ne frapperaient le lecteur français que

par rapport à l'original de Conrad¹⁵. Quand le baromètre descend, annonçant la menace d'une tempête, Conrad considère ce phénomène comme étant "*of a nature ominously prophetic*" (p.6), ce qui signifie "comme un présage lourd de menaces", alors que Gide le qualifie simplement comme étant "*de mauvais augure*" (p.316). Ou bien, pour décrire un des rares séjours à terre du capitaine, Conrad décrit ainsi l'attitude de ses deux enfants à l'égard de cet étranger : "*The lanky girl, upon the whole, was rather ashamed of him; the boy was frankly and utterly indifferent in a straightforward, delightful, unaffected way manly boys have*" (p.14-15). Dans le texte de Gide, nous apprenons que la fille était "*choquée par ses façons*" (ses façons de rester longtemps éloigné de sa famille ?), alors que son fils, Tom, "*à la manière des jeunes garçons, [...] manifestait une complète indifférence, franche, naturelle et charmante*" (p.323). Conrad eût pu préciser "*young boys*" si telle avait été son intention; plus grave, et peut-être plus révélateur, est la suppression chez Gide du mot "*manly*" pour qualifier le comportement du fils de MacWhirr. Et que penser de ce portrait de la grand-mère qui, chez Conrad, est qualifiée de "*toothless and venerable*" (p. 15), alors que pour Gide elle est transformée en "*vénérable et décrépite*" (p.324), sacrifiant ainsi un détail pittoresque de sa physionomie ? Si Gide avait traduit "*toothless*" par "édentée", il aurait certes donné l'image d'une vieille dame sans dents, mais cet adjectif n'aurait pas montré son état général. On pourrait multiplier des exemples de ce type où Gide s'écarte légèrement du texte de Conrad, le plus souvent parce qu'il n'y a pas d'équivalence exacte entre l'anglais et le français. Il faut insister sur le fait que ces petites déformations n'empêchent pas que la traduction soit lisible; en général, elles témoignent du souci de Gide de s'éloigner quelque peu du texte de Conrad plutôt que d'en subir une influence néfaste.

Les champs sémantiques qui posent le plus grand nombre de problèmes dans la traduction de *Typhon* sont la prépondérance de termes maritimes et le parler des marins à bord du *Nan-Shan*. Gide, qui avait abordé l'anglais à un âge avancé et qui, de surcroît, n'avait aucune expérience personnelle des bateaux, a dû s'astreindre à un apprentissage de ces domaines spécialisés de la langue anglaise. Sa situation ressemble

en cela à celle de Conrad qui, aux alentours de sa vingtième année, avait appris le langage maritime à bord de bateaux anglais; mais, pour Conrad, ce fut un apprentissage “sur le tas” qui reflétait une réelle connaissance de la mer, alors que les connaissances de Gide demeurèrent tout théoriques. Nous savons aussi que Gide fit appel à deux officiers de marine qui l’ont aidé à corriger quelques inexactitudes dans la terminologie des navires.

Pour n’en donner que quelques exemples qu’a relevés René Rapin, le “*steering gear*”, que Gide avait traduit par “*l’appareil à gouverner*”, fut changé en “*servo-moteur*”, la “*chart-room*” passa de la “*salle aux cartes*” à la “*chambre de veille*”; ou le “*rouf*”, et les matelots “*on duty*” ne furent plus “*de service*” mais “*de quart*”¹⁶. L’on peut remarquer en lisant côte à côte les versions anglaise et française que le vocabulaire maritime en anglais est plus familier au lecteur moyen, peut-être à cause de la longue tradition maritime de l’Angleterre, et que les termes techniques sont plus faciles à comprendre en anglais qu’en français. En effet, il n’y a pas besoin d’être un marin chevronné pour comprendre des termes tels que “*steering gear*”, “*cross-beams*” ou “*coil of line*”, alors que le lecteur français serait en droit de se demander à quoi se réfèrent les termes équivalents en français : “*servo-moteur*”, “*entretoises*” ou “*glène*”. N’est-il pas significatif de constater que, là où un lecteur anglais doit se familiariser avec une douzaine de termes spécialisés, la nouvelle édition de *Typhon* dans la Bibliothèque de la Pléiade contient un nombre impressionnant de notes sans lesquelles le lecteur français serait perdu ? Signalons aussi que les notes de la Pléiade font plusieurs remarques sur la traduction de Gide. Loin de critiquer Gide d’avoir laissé s’infiltrer dans son texte un certain nombre d’inexactitudes, il faut plutôt l’admirer d’avoir évité bien des pièges que pose le texte au traducteur.

L’autre champ de difficulté pour le traducteur de *Typhon* se situe au niveau du langage coloré et argotique des marins. Conrad montre dans son livre une connaissance intime de l’authentique parler des gens de la mer qu’il avait entendus pendant ses années passées à bord de navires anglais. Il n’est pas étonnant de constater que Gide, qui n’avait jamais eu une expérience semblable, eut le plus grand mal à rendre en français le

style parlé des marins anglais. L'on a parfois l'impression d'entendre des Parisiens cultivés plutôt que de simples et rudes matelots. Par exemple, il est difficile d'imaginer le second, Jukes, utilisant une tournure aussi élégante que "*tout ce que je puis dire*" (p.320); ou bien, une phrase de MacWhirr telle que : "*Damme! I'll fire him out of the ship if he don't look out*" (p.25), est rendue en français par : "*Dieu me damne ! je le chasserai du navire s'il ne prend pas garde*" (p.332); enfin, au plus fort de la tempête, le maître d'équipage, qui essaye d'atteindre la lampisterie, trouve un autre matelot qui lui barre le chemin et injurie celui-ci : "*Why, I only want to get you that blamed light you are crying for*" (p.55), ce qui devient dans la traduction de Gide : "*Mais puisque c'est pour vous ! C'est pour vous quérir cette sacrée lampe !*" (p.357). De telles traductions sont trop littéraires et ne respectent ni le langage des marins, ni les circonstances dans lesquelles ceux-ci se trouvent.

En revanche, il existe de véritables réussites dans la traduction de Gide dans les passages où il parvient à retrouver le ton de Conrad. Citons, par exemple, cette déclaration curieuse du capitaine qui annonce la tempête : "*There must be some uncommonly dirty weather knocking about*" (p.6) qui devient sous la plume de Gide : "*Il doit faire là-bas un sale temps peu ordinaire*" (p.316)¹⁷; ou ce moment d'intensité lorsque Jukes se rend dans la cale pour découvrir pourquoi les Chinois sont en train de se battre : "*Dollars! Dollars, sir. All their rotten chests got burst open. Blamed money skipping all over the place, and they are tumbling after it head over heels — tearing and biting like anything. A regular little hell in there*" (p.62). Gide traduira ainsi ce passage : "*Pour des dollars! Dollars, monsieur. Tous leurs sales coffres ont crevé, leur sacrée monnaie se balade de tous les côtés et ils culbutent à sa poursuite, déchirant, mordant, faut voir ! Un vrai petit enfer, là-dedans*" (p.363). Cette traduction de Gide, nous semble-t-il, s'approche de l'esprit et de la lettre du texte de Conrad.

Le *Typhon* de Gide donna lieu à bien des commentaires, à commencer par ce jugement de Conrad lui-même adressée à J.B. Pinker :

André Gide m'envoie les pages dactylographiées de Typhon. C'est merveilleusement réussi — par endroits. Par ailleurs, c'est totalement faux. Et ce qui me désole, c'est de constater que tout en connaissant les deux langues, je ne puisse suggérer rien d'autre. Je ne me rendais pas compte à quel point le Typhon est profondément anglais. J'en suis très fier, bien sûr. Il est des passages qu'on ne peut rendre en français — tant ils prennent leur sens dans le génie de la langue¹⁸.

Nous avons déjà vu à quel point Conrad insistait sur le caractère “anglais” de ses écrits et combien il considérait son œuvre difficile, voire impossible, à traduire. Mais nous avons vu aussi les idées de Gide sur l'art de traduire, et surtout comment il privilégiait le texte d'arrivée qui doit traduire “*la pensée*” et “*l'émotion*” d'un auteur.

Gide avait affirmé aussi que, pour réussir sa tâche, le traducteur doit être “*capable de pénétrer l'esprit et la sensibilité de l'auteur qu'il entreprend de traduire, jusqu'à s'identifier à lui*”. Pourtant, à première vue, ce court roman de Conrad ne semble correspondre ni à la sensibilité, ni aux préoccupations de Gide. En dehors des raisons commerciales, il faut donc essayer d'expliquer le choix que fit Gide de *Typhon* en examinant de plus près l'œuvre elle-même.

Lors de sa publication en volume en 1903, *Typhon* fut considéré comme un des plus beaux morceaux de la littérature maritime. Avec *Le Nègre du "Narcisse"*, cette œuvre contribua à faire décerner à Conrad l'étiquette de “romancier de la mer”, étiquette qu'il récusera durant toute sa carrière. Dans sa “Préface” de 1919, Conrad soulignera l'importance qu'il voulait accorder à l'effet de la tempête sur les hommes, et non l'importance de la tempête elle-même (p. v). Les descriptions de la tempête servent donc de toile de fond aux agissements des hommes à bord du *Nan-Shan*. Comme dans *Le Nègre du "Narcisse"*, elles ne sont données que pour mieux aider le lecteur à comprendre les réactions de l'équipage en face de la nature déchaînée. La grandeur de la tempête pousse le navire et ses hommes au bord du précipice, mais le récit est présenté de l'intérieur, du point de vue du drame qui éclate à bord du navire, et non de l'extérieur, où sévit la tempête. Le narrateur omniscient nous fournit donc la vision d'un spectacle humain et non naturel. La

tempête sert de révélateur dans cette épreuve où les hommes à bord du navire l'affrontent et s'affrontent.

Au sommet se trouve le capitaine MacWhirr, homme de peu d'imagination et en parfait accord avec son rôle de commandant de bord. Il navigue comme il vit, c'est-à-dire avec une parfaite simplicité, avec une confiance absolue en lui-même. Il va droit au but. Cette certitude fait qu'il ne s'embarrasse pas de scrupules ou de dilemmes moraux. Face à la crise personnelle et spirituelle qu'il traversait alors, Gide ne pouvait qu'envier la sérénité et la force quelque peu naïve du héros de *Typhon*.

Le capitaine MacWhirr avait parcouru la surface des océans, comme certaines gens glissent toute leur vie durant à la surface de l'existence, qui se coucheront enfin tranquillement et décemment dans la tombe, — qui n'auront rien connu de la vie, qui n'auront jamais eu l'occasion de rien connaître de ses perfidies, de ses violences, de ses terreurs (p.327).

MacWhirr ne cherche pas à justifier son existence, ni à contourner les obstacles qui se dressent sur son chemin car, sûr de sa valeur et de sa place dans le monde, il reste fidèle à son jugement et à ses principes simples. Pour lui, les choses sont telles qu'elles paraissent. L'exercice de ses fonctions ne l'entraînera pas à douter des apparences. Au lieu d'essayer de passer outre les écueils de la vie, MacWhirr poursuit son parcours en dépit des pires dangers qui se présentent à lui. À la différence de Conrad et de Gide, ce capitaine ne connaît pas (ou refuse de reconnaître) sa propre vulnérabilité et la possibilité d'un échec.

C'est ainsi que, lorsque survient la tempête, il consulte son manuel de navigation sur la stratégie à mettre en application. Comme dans *Le Nègre du "Narcisse"*, dans *Lord Jim* ou dans *Coeur des ténèbres*, naviguer devient une métaphore pour la conduite des affaires du monde. La dernière phrase du récit exprime à quel point l'écart est grand entre l'écriture et la vie.

— Il y a des choses, voyez-vous, qu'on ne trouve pas dans les livres.

Pour un homme si court, je trouve qu'il ne s'en est pas mal tiré (p.398).

MacWhirr possède donc un sens des réalités, il connaît le langage de la mer mieux que les indications écrites dans le manuel de navigation. Plutôt que d'essayer de contourner la tempête, il décide de mettre le cap vers son centre, là où aura lieu l'épreuve de ses valeurs simples mais éternelles. En dirigeant son navire à travers la tempête, MacWhirr donne des ordres à son second, Jukes, qui *"demeurait indifférent, insensibilisé, l'on eût dit, par la force du cyclone, conscient uniquement de l'inanité de tout effort, de tout geste"* (p.353). Néanmoins, il parviendra à mener le *Nan-Shan* et sa cargaison de coolies à bon port. MacWhirr incarne donc la fidélité à son propre jugement car il n'écoute que lui-même. Il vit en parfaite harmonie avec son rôle, ne reculant pas devant ses responsabilités. Au niveau du récit, c'est MacWhirr qui sert de lien entre l'univers naturel qui semble dépasser l'homme et la situation périlleuse qui exige de lui qu'il se dépasse. Gide ne pouvait être insensible à cet aspect de *Typhon* qui, il est vrai, diffère de la plupart des autres œuvres de Conrad. Au contraire, les personnages de Conrad sont généralement inadaptés à la situation, et c'est ce déséquilibre qui entraîne le drame et l'échec. MacWhirr représente donc une exception au schéma habituel car, au moment d'affronter une épreuve absolue, il montre des qualités d'héroïsme et des ressources personnelles qui lui donnent une valeur que possèdent peu de personnages chez Conrad. En se montrant capable de surmonter une nature hostile et destructrice, MacWhirr affirme sa capacité de vivre avec l'arbitraire de l'univers.

Sa victoire est soulignée par l'abrupte transition entre les chapitre V et VI où l'on passe de l'accalmie, au milieu de la tempête, directement à l'arrivée du *Nan-Shan* dans le port de Londres. Dans son seul commentaire sur ce récit de Conrad, Gide remarquera lors de son voyage au Congo :

On a blâmé Conrad, dans le Typhon, d'avoir escamoté le plus fort de la tempête. Je l'admire au contraire d'arrêter son récit précisément au seuil de l'affreux, et de laisser à l'imagination du lecteur libre jeu, après l'avoir mené, dans l'horrible, jusqu'à tel point qui ne paraît pas dépassable. Mais c'est une commune erreur, de croire que la sublimité de la peinture tient à l'énormité du sujet¹⁹.

L'épreuve du navire et de son équipage reste donc plus importante que la grandeur de la nature dépeinte. En se soumettant à cette épreuve, MacWhirr donne un exemple, rare chez Conrad, d'un homme qui, sans avoir l'étoffe d'un héros, en devient un, à un moment crucial de son existence. Tout ceci correspondait dans l'ensemble à l'image que se faisait Gide de la vie et de l'œuvre du romancier britannique. Il admirait Conrad en grande partie pour les aventures que celui-ci avait vécues avant de commencer sa carrière d'écrivain. À tort ou à raison, Gide semble avoir apprécié chez lui cette interrogation sur les rapports entre la vie et l'art, entre l'action et la contemplation, qui caractérisait aussi sa propre recherche.

Je crois que celle [la leçon] de Conrad est on ne peut plus profitable en un temps où d'une part l'étude de l'homme tend à détourner les romanciers de la vie, où d'autre part l'amour de la vie tend à discréditer la littérature. Nul n'avait plus sauvagement vécu, que Conrad; nul ensuite, n'avait soumis la vie à une aussi patiente, consciente et savante transmutation d'art²⁰.

Typhon participait de cette perception qu'avait Gide de Conrad et de son œuvre, perception que partagent avec lui bon nombre de lecteurs français depuis plus d'un demi-siècle.

NOTES

1. Voir "L'Aventure littéraire de Joseph Conrad et d'André Gide", *BAAG*, n° 70, juillet 1986, p.59-74 et "Conrad, Gide et le Congo", *BAAG*, n° 80, octobre 1988, p.63-80. Le présent article fit en partie l'objet d'une communication intitulée : "André Gide's Translation of Conrad's *Typhoon*" et recueillie dans *Proceedings of the 1987 Conference of the American Translators Association*, Medford, New Jersey, Learned Information, Inc., 1987, p.243-249.
2. Conrad à Gide, 19 mai 1916, G. Jean-Aubry, éd., *Lettres françaises*, Gallimard, 1929, p. 134.
3. Voir à ce sujet notre article dans le *BAAG*, n° 70, p. 68, ainsi que l'article très utile de Stuart Barr, "Gide, Conrad, Isabelle Rivière et la traduction de *Victory*", *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier*, "Hommage à Isabelle Rivière", n° 12, 1er et 2ème trimestres, 1981, p.172-186.
4. Ivo Vidan, éd., "Thirteen Letters of André Gide to Joseph Conrad", in *Studia Romanica et Anglicana Zagradiensia*, n° 24,1967, p.153-154.
5. *Journal 1889-1939*, "Bibliothèque de la Ptiéade", p.611.
6. Lettre inédite à André Ruyters, 12 février 1917, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. La *Correspondance A. Gide-A. Ruyters*, publiée par les soins de Claude Martin et Victor Martin-Schmets (Presses Universitaires de Lyon, 1990) nous est parvenue après la rédaction de cet article. Le deuxième volume de cette correspondance, couvrant la période 1907-1950, éclaire bien des aspects de l'histoire de la traduction de *Typhon* ainsi que des rapports entre Conrad, Gide et Ruyters.
7. G. Jean-Aubry, *Joseph Conrad: Life and Letters*, vol. 2, Doubleday, Page & Co., 1927, p.136-137.

8. *Journal 1889-1939*, p. 612.
9. *Œuvres de Conrad*, éd. Sylvère Monod, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1982, p. lvii.
10. *Lettres françaises*, 28 avril 1918, p.140.
11. La pagination donnée entre parenthèses renvoie à la lettre (non-envoyée) de Gide à André Thérive, 14 mai 1928, *Œuvres complètes*, éd. L. Martin-Chauffier, N.R.F., 1939, t. XV.
12. Lettre inédite, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.
13. René Rapin. "André Gide et sa traduction du *Typhon* de Joseph Conrad (avec trois lettres inédites)", *Revue des lettres modernes "Séne André Gide"* n°4, 1973, p.187-201.
14. *Ibid.*, p.189.
15. La pagination donnée entre parenthèses renvoie aux éditions suivantes : pour la version anglaise de Conrad, *Typhoon and Other Stories*, The Gresham Publishing Co., Londres, 1925; pour la traduction française de Gide, *Typhon*, *Œuvres de Conrad*, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", tome II, 1985.
16. Rapin, *art. cité*, p. 200.
17. Cependant Daniel Durosay nous fait amicalement remarquer que la traduction de Gide peut ne pas être considérée comme une "réussite". En effet, Gide laisse échapper l'image frappante de "knocking about" et mélange curieusement les registres de langue ("sale temps", tournure familière, avec "peu ordinaire", du style élevé). Il se peut que "sale temps" soit un gallicisme de la part de Conrad; "dirty weather", bien que possible, se dit plus couramment "foul" ou "nasty weather". En tout cas, "knocking about", qui signifie "se promener lourdement, en cognant", nous semble intraduisible. Pour avoir un jugement beaucoup plus sévère sur la traduction de Gide, nous renvoyons le lecteur à l'article de Jean MAILLOT, "André Gide traducteur de Conrad", paru dans *Babel*, n°20, p.63-71.
18. Lettre sans date, mais probablement écrite en mai-juin 1917, citée dans Frederick Karl, "Conrad and Gide: A Relationship and a Correspondence", *Comparative Literature*, n° 29, 1977, p.160 (nous traduisons).
19. *Voyage au Congo*, in *Journal 1939-1949 — Souvenirs*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p.692.
20. André Gide, "Joseph Conrad", in "Hommage à Joseph Conrad", numéro spécial de la *Nouvelle Revue Française*, CXXXV, 1^{er} décembre 1924, p.662.

LE RETOUR DE L'U.R.S.S. D'ANDRÉ GIDE : UN ÉPISODE ZURICHOIS

par

Claude FOU CART

Le Retour de l'U.R.S.S. est «lancé» le 13 novembre 1936¹ et les *Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.* en juin 1937², tandis que Ferdinand Hardekopf réalise la traduction de l'œuvre gidienne pour l'Europa-Verlag de Zurich³. Les réactions en Suisse furent d'autant plus vives qu'à Zurich s'étaient réfugiés de nombreux émigrants allemands et que beaucoup de ceux-ci avaient entendu les paroles de Romain Rolland que Rudolf Jakob Humm, écrivain zurichois, nous rapporte : Romain Rolland aurait «assuré solennellement que Gide était revenu enthousiaste d'Union Soviétique». Rudolf Jakob Hume ajoute qu'il possède à ce sujet la copie d'une lettre de Romain Rolland⁴. En fait, ce dernier réagira assez vite à la publication du *Retour*. Dans une lettre adressée, le 5 janvier 1937, à des travailleurs de Magnitogorsk, il parle du «double jeu» de Gide⁵. Mais ces attaques, commencées en privé dès le mois de décembre 1936⁶, furent largement reprises en France un peu plus tard dans *L'Humanité* qui publia la lettre du 5 janvier 1937 dans son numéro du 10 janvier⁷. Gide réplique, au début des *Retouches*, en parlant d'un «Rolland vieilli»⁸ et l'écrivain, retiré à Villeneuve, semble, comme le remarque Rudolf Maurer⁹, regretter ces incidents et espère bien voir Gide rejoindre le camp de ses vrais amis. Toujours est-il que, pour bien des intellectuels suisses et des émigrés, les remarques de Romain Rolland ne purent qu'introduire des doutes sur les motifs véritables de la conduite gidienne. Rudolf Jakob Humm explique que, dans un premier temps, en novembre 1936, les staliniens «écumèrent de colère»¹⁰, mais qu'à partir du moment où Gide laissa entendre qu'il allait procéder à des

retouches les esprits se calmèrent pour un temps, celui de justement voir paraître ces *Retouches* ! Entre la publication du *Retour* et celle des *Retouches*, était paru un article de Bernard von Brentano, émigré allemand, qu'il faut considérer comme une première réaction de cet écrivain face à la vague de critiques qui déferlent en novembre 1936¹¹. Dans ses *Mémoires*, Bernard von Brentano précise qu'il entendit prendre la défense de Gide en cette difficile période. Car il apprécie l'écrivain¹². Lui qui avait connu l'U.R.S.S., vient au secours de Gide en tirant officiellement des conclusions sur ses propres voyages en U.R.S.S., ceux de 1927 et de 1930, conclusions qui expliquent en grande partie la sympathie que le livre de Gide put éveiller en lui. Comme l'auteur du *Retour*, Bernard von Brentano dénonce, en 1936, le régime soviétique qui est, à son avis, une «dictature». Il reprend la formule de l'historien et diplomate suisse Jakob Burckhardt selon laquelle «la puissance est mauvaise». Il cite certains membres qui se retrouveront dans son livre de souvenirs¹³. Mais, en même temps, il fournit une explication à ce qui peut sembler contradictoire dans l'attitude qu'il adopte à cette époque. D'une part, ses deux voyages en U.R.S.S. l'ont amené à la même vision des choses que Gide. D'autre part, il avoue avoir «quitté la Russie comme partisan de son système», ce qu'il reste «encore de nombreuses années»¹⁴. En effet, dit-il, «j'éloignais de mon esprit les impressions que mes yeux avaient perçues et je ne voyais pas la situation telle qu'elle était, mais on affirmait qu'elle allait devenir.»¹⁵ Les raisons de cette attitude sont celles que Bernard von Brentano avaient largement développées dans son livre sur *Der Beginn der Barbarei in Deutschland (Le Début de la Barbarie en Allemagne)*. Il s'agit avant tout pour lui d'encourager des changements dans une République de Weimar où le parti social-démocrate «était incapable de s'élever contre ces puissances» qu'étaient les grands industriels et les propriétaires fonciers¹⁶. Avec les prises de position gidiennes est mis fin à une illusion, celle de pouvoir trouver dans le communisme la solution à des maux qui accablaient l'Allemagne depuis la fin de la Grande Guerre. Gide «ne se laissa pas arrêter dans son désir de dire la vérité par une entente dont l'excuse douteuse était celle du moindre mal». «Dire la vérité», est le «devoir d'un écrivain»¹⁷. Avec le *Retour*, Bernard von

Brentano découvre ainsi un écrivain qui redonne un sens à la vocation de l'homme de lettres. Certes Gide succombe, aux yeux de Bernard von Brentano, à une légère erreur, celle de croire qu'il existe plusieurs formes de dictature et que le régime soviétique aurait pu éviter certaines erreurs «[...] *si Burckhardt a raison et il l'a, il reste que toutes les dictatures se ressemblent et ne se distinguent pas à la couleur des casquettes, mais tout au plus à leur âge et que plus elles vieillissent, plus elles deviennent arbitraires*¹⁸.»

Cette défense d'André Gide n'était qu'à ses débuts. En effet, après la parution des *Retouches*, les critiques allaient redoubler. C'est encore Rudolf Jakob Humm qui résume la situation ;

*[...] quand ses Retouches parurent, elles étaient encore pires que le Retour et alors les staliniens ne savaient plus où ils en étaient. Ce Gide est plus perfide qu'eux-mêmes !*¹⁹

Déçu par le fait que Gide ne modifie pas son analyse dans un sens plus favorable à l'U.R.S.S. (c'est l'interprétation proposée par Rudolf Jakob Humm), les «staliniens» se lancent dans une campagne que l'écrivain suisse définit comme «*un flot d'injures*» qui se déverse sur celui qu'il qualifie d'homme «*difficile, rusé et incorruptible*»²⁰.

Et il est alors normal qu'un quotidien communiste, *Die Freiheit*, se lance dans le combat. Cette intervention va déclencher une polémique caractéristique de l'état d'esprit dans lequel se trouvait la gauche européenne et plus spécialement l'émigration allemande ainsi que l'intelligenza zurichoise. «*La série d'articles virulents*» publiés par *Die Freiheit* amène la parution d'un manifeste signé par plusieurs écrivains de nationalités différentes. Il s'agit de la déclaration qui paraît dans plusieurs journaux, dont le *Volksrecht*, le lundi 6 septembre 1937. Les signataires en sont Bernard von Brentano, Fritz Brupbacher dont Bernard von Brentano dira, dans *Du Land der Liebe*²¹, que le médecin et l'homme politique, de trente ans plus âgé que lui, ressemblait, lorsqu'il recevait ses amis, à Socrate écoutant Platon, et enfin Rudolf Jakob Humm²², qui fréquenta la famille de Thomas Mann réfugiée à Zurich²³. Au nom de ces trois écrivains s'ajoutent ceux de J.-P. Samson et de l'Italien Ignazio Silone qui résidait à Zurich. Bien qu'ancien militant du P.C.I., Silone avait d'ailleurs exprimé, le 14 juillet 1937, son

admiration pour Gide qui, selon lui, avait adopté une attitude «*vraie et révolutionnaire*». Gide lui répondit plus tard, après avoir pris connaissance de la déclaration publiée par le *Volksrecht* et il le remercia de son intervention et de celle des «*camarades intransigeants et purs que vous pouvez connaître à Zurich*»²⁴.

Le titre même de cette déclaration correspondait évidemment à une attaque en règle des positions défendues par les communistes : «*Contre les méthodes des stalino-trozkistes*». Pour les signataires de ce texte, il est clair que *Die Freiheit* et les communistes ne pardonnent pas à Gide d'«*avoir dit dans deux livres sur l'Union Soviétique ce qu'il pense*»²⁵. Mais l'essentiel est ailleurs. Il se trouve dans «*une menace contre la vraie culture et la vraie défense de la liberté*»²⁶. *Die Freiheit* s'était attaqué au passage des *Retouches* dans lequel Gide cite la lettre d'un certain Rudolf, c'est-à-dire de Raoul Laszlo, lettre que Gide s'était vu communiquer par Ferdinand Hardokpf²⁷. Raoul Laszlo avait, comme l'indique Gide à Dorothy Bussy²⁸, non seulement écrit cette «*très remarquable lettre*», mais aussi «*un livre très intéressant, paru en allemand à Zurich, sur la Russie, qui l'a exposé à toutes les fureurs des communistes orthodoxes*». *Abschied von Sowjetrußland* parut en effet, en 1936, au Schweizer Spiegel de Zurich. Les communistes zurichoïses se devaient de réagir à la publication de la lettre de Rudolf dans les *Retouches*, ce qu'ils firent dans *Die Freiheit* en traitant Raoul de fasciste et en essayant de démontrer que «*Gide est un agent fasciste*» et qu'il est «*au service de la Gestapo*»²⁹ !

Mais la raison première de la vive réaction de ces hommes de lettres contre la campagne lancée par *Die Freiheit* est de condamner l'emploi de méthodes qualifiées d'infâmes vis-à-vis de l'écrivain français et d'apporter un soutien moral à Gide, de se déclarer «*solidaires*» dans «*la défense sans compromis de la vérité*»³⁰.

Cette prise de position qui se justifie par l'âpreté de la discussion politique et des réactions des différentes tendances, des courants de la gauche, n'aurait pourtant pas pris une telle ampleur si non seulement Bernard von Brentano, après son expérience soviétique, mais aussi Rudolf Jakob Humm n'avaient ressenti pour André Gide et son œuvre une sympathie particulière. Dans cette lutte idéologique, l'engagement

d'un écrivain comme Humm n'est pas chose purement abstraite. Bien au contraire ! Humm connaît Gide ainsi qu'en témoigne les quelques lettres qui sont parvenues jusqu'à nous. André Gide partage les opinions de Humm sur l'avenir de l'Europe :

Cuerville
11 mars 34

Monsieur

Je suis extrêmement sensible à la sympathie que marque votre très aimable lettre.

Oui, le danger, le péril est grand, qui menace aujourd'hui, l'un après l'autre, tous les peuples de l'Europe. Il est bon que la Suisse à son tour le sente et que certains esprits clairvoyants s'y maintiennent en état d'alarme. Il m'aurait été précieux d'y aider, si peu que ce soit, par ma parole. Mais je suis trop incertain de mon emploi du temps, pour les mois prochains, pour oser prendre quelque engagement. Il est possible qu'un peu plus tard je me décide à faire quelques conférences et soyez certain qu'alors je n'oublierai pas Zürich. Mais le temps n'est pas encore venu. J'ai d'autre part gardé un si bon souvenir d'un séjour que j'ai fait à Zürich, il y a 3 ans, pour ne pas être heureux d'une occasion d'y retourner. Mais plus tard.

Veillez croire à mes regrets bien cordiaux et à mes sentiments les meilleurs.

*André Gide*³¹

C'est en avril et mai 1927 que Gide avait fait un long séjour à Zürich, chez son ami Strohl. Il y rencontre d'ailleurs le critique littéraire Max Rychner³². En mars 1934, Gide est certes conscient de la crise que traverse l'Europe. En janvier 1934, il envoya un message au meeting organisé salle Wagram en faveur de Dimitrov³³. Mais il tient aussi à ne pas intervenir à tout propos³⁴. C'est pourquoi, semble-t-il, il demande à Humm d'avoir un peu de patience : *«le temps n'est pas encore venu»*. L'écrivain suisse va saisir l'occasion de la parution du *Retour* de l'UR.S.S. pour mettre en valeur les positions adoptées par Gide. Et, bien avant la parution de la lettre de protestation dans l'*Arbeiter-Zeitung*

de Bâle, le *Nationalzeitung* de Bâle, l'*Oeffentlicher Dienst* de Zurich, le *Tagwacht* de Berne et le *Volksrecht* de Zurich³⁵, Rudolf Jakob Humm s'adresse directement à Gide dans une très longue lettre de cinq pages, lettre datée du 31 juillet 1937. Humm déclare à Gide qu'il a lu les Retouches «*la semaine dernière*». Il rappelle alors le long chemin qu'il a parcouru depuis le moment où il fut «*secrétaire du cercle de la Russie Neuve de Zurich*». Lorsque le 14 août 1936, l'agence Tass annonce que notamment Zinoviev paraîtra devant le collège militaire du Tribunal Suprême, Humm réagit tout comme Gide dans sa lettre à Jean Guéhenno du 17 février 1937³⁶ :

Je me rappelle le coup que j'ai ressenti rien que de lire dans un petit article de cinq lignes le nom des accusés. On ne savait pas ce qui se passait, on n'y comprenait rien.

Et d'ajouter :

On était de plein cœur dans les choses d'Espagne et on se demandait ce qui les prenait en U.R.S.S.

Après une lutte solitaire qui l'opposa à nombre de ses amis, Humm est enfin satisfait de voir que Gide partage ses opinions :

Ensuite votre livre parut. Ce fut un grand soulagement. Mais un soulagement objectif, pas subjectif.

Humm ne manque d'ailleurs pas de porter un jugement sur le communisme de Gide :

Il était trop de sentiment, trop candide ; il était tel qu'avec leur assurance habituelle peu après ces Messieurs vous faisiez taire en répandant le bruit que vous vous étiez repenti et que vous en écriviez un second qui démentirait le premier.

L'écrivain suisse, après avoir lu les *Retouches*, ne voit qu'une solution au drame : «*Parfois je me demande, et sérieusement, s'il ne fallait pas lancer un appel aux deux partis pour qu'ils s'entendent sur la constitution où il y aurait la synthèse des exigences surannées des uns et des vœux prématurés des autres*»³⁷.

Gide répond rapidement à Humm :

*R.J. Humm
Hechtplatz 1
Zürich*

*Sorrento
13 août 37 –*

Mon cher H.J. Humm

Je reçois de vous une lettre bien émouvante et vous sais gré de m'écrire ici. Que vous avez senti, compris, que vous pouvez me parler comme vous faites, rien ne peut me reconforter davantage — à travers les insultes et les dénigrements que je reçois. Aujourd'hui je ne peux rien vous dire ; mais au moins je veux que vous sachiez ma sympathie très attentive — et je vous serre la main.

Bien cordialement

André Gide³⁸

Le *Volksrecht* va publier un long article sur «*l'expérience tragique*» : «*André Gide révèle la situation réelle en Russie*»³⁹. Le thème essentiel de cet article du 26 août 1937 est simple :

[...] justement le parti et le mouvement socialiste a pour devoir en tout premier lieu d'assurer la plus large publicité à un tel document de vérité.⁴⁰

Et, le 4 septembre, c'est-à-dire deux jours avant la parution de la fameuse lettre commune aux écrivains amis de Humm, ce dernier publie dans le *Volkrecht* un article intitulé "le philosophe et les stalino-trotzkistes" dans lequel il laisse parler son ami Weizsäcker désabusé par les querelles entre les deux tendances du communisme. Ainsi, le 6 septembre, une première étape est franchie dans les discussions idéologiques du temps. Rudolf Jakob Humm a pris définitivement ses distances vis-à-vis des staliniens. Il se retrouve aux côtés d'André Gide. Mais la réflexion n'a point atteint son terme. En effet la réplique ne se fit pas attendre dans ce qu'Ignazio Silone, l'ami de Humm, appellera, dans sa lettre à Gide le 5 septembre 1937, «*une campagne inqualifiable de la presse communiste de langue allemande contre votre personne*»⁴¹. Après la publication de la déclaration faite par les cinq écrivains, *Die*

Freiheit n'hésite pas à répliquer le 7 septembre et se moque des signataires de ce texte⁴². Le titre de l'article : «une défense ratée». Le ton n'est guère plus aimable que celui des premières attaques contre Gide. *Die Freiheit* maintient son jugement sur Rudolf et prétend avoir parfaitement montré «quel genre de type» était ce représentant des opposants au régime soviétique. Le journaliste affirme qu'il a prouvé «de quelle manière écœurante et dégoûtante André Gide s'appuie sur ce mercenaire au service des réactionnaires et industriels suisses»⁴³. Il s'agit d'enfoncer le clou ! Mais l'intention politique, la manœuvre qui accompagne cette attaque en règle dirigée contre l'ouvrage de Gide comme une tentative pour séparer ceux que *Die Freiheit* appelle «les ouvriers du parti social-démocrate» des chefs de ce parti qui ne pourra pas empêcher, toujours selon *Die Freiheit*, que les travailleurs expriment leur sympathie pour l'Union Soviétique. Nous sommes en pleine lutte entre les communistes et les socialistes. Pour *Die Freiheit*, la critique du livre de Gide passe en réalité au second plan. Elle n'est qu'un argument dans la lutte contre la Sozial-Demokratie allemande. Un bon tiers de l'article paru dans *Die Freiheit* est en fait consacré à ce parti socialiste. Rudolf reste un Trotzliste qui «fournit des matériaux à la Sozial-Demokratie»⁴⁴. On insiste sur l'idée que «la plupart des journalistes sociaux-démocrates» travaillent contre l'U.R.S.S. Et d'ajouter que des journaux comme le *Berner Tagwacht*, qui a publié la déclaration des cinq écrivains, se nourrissent aux sources du national-socialisme et que le texte de Rudolf sort tout droit du «bureau des mensonges de Monsieur Goebbels». Par ailleurs, *Die Freiheit* soutient la thèse que le livre de Gide n'est l'objet de louanges que dans les journaux de la Sozial-Demokratie suisse, dans *Die Rote Revue*. Mais il s'agit avant tout de démontrer l'existence d'une connivence entre les sociaux-démocrates, Rudolf, Gide et les Trotzlistes : un amalgame vraiment très vaste ! Et ne peut aussi manquer la critique de ce «renégat» dont *Die Freiheit* place «les intrigues sur le même plan que celles de Rudolf»⁴⁵, c'est-à-dire de Willi Schlamm qui félicite Gide et «le plaint d'avoir été assailli comme un voleur par des gamins de journalistes»⁴⁶. À l'attaque contre Gide s'ajoute donc un règlement de compte général.

Pourtant l'événement qui trouble le plus la gauche suisse ne fut pas cet article de *Die Freiheit* qui ne brillait point par son originalité à l'époque où il paraît, mais bien celui publié le jeudi 9 septembre 1937 dans *ABC* et signé F. Glauser. Rudolf Jakob Humm remarque que Friedrich Glauser, dans cet article intitulé «*Gide retoucheiert seine Rückkehr*», reprenait «*les arguments des staliniens d'une manière plus subtile*»⁴⁷. Et de se demander alors «*comment il [Glauser] en arrive là* ? Humm le considère comme «*nuancé*», privé d'esprit dogmatique. Il «*était très lié*» à l'auteur de *Gourrama*.

Toujours est-il que, par la publication de son article, Friedrich Glauser fait atteindre à la polémique suisse l'un des sommets ! En effet cet article échappe aux schémas devenus habituels, aux attaques stéréotypées de la presse communiste. Friedrich Glauser, dès les premières lignes de son article, ne ménage pas ses critiques : «*le fruit du voyage de Gide à travers la Russie était étonnamment privé de jus, sans jus et maigre*»⁴⁸. Résumant la situation, Glauser affirme que «*tout le premier petit livre [...] traite de la déception d'un écrivain qui était parti pour découvrir le paradis et qui, au lieu de cela, a découvert un état fait pour des hommes*»⁴⁹. Et le point important de la critique exercée par Glauser est bien celui qui porte sur l'accusation de «*conformisme*» adressée par Gide aux communistes. Pour Glauser, Gide est parti en U.R.S.S. pour «*trouver une foi*»⁵⁰. Ce qui dérange Gide, c'est le fait qu'on «*appelle les révolutionnaires dans la phase actuelle des contre-révolutionnaires*». Or ajoute Glauser :

*Gide n'a-t-il pas, sa vie durant, donné l'exemple et jonglé avec des mots et leur sens ? N'a-t-il pas joué avec des notions comme avec des ballons de couleur ?*⁵¹.

Une chose amène Glauser à intervenir dans cette querelle qui se modifie quelque peu : ce que Gide dit «*encore dans Retour avec prudence, mesure et hésitation, avec certains doutes, devient dans les Retouches réalités indiscutables*»⁵². Et la lettre de Rudolf se heurte à nouveau à une violente critique. C'est «*une perle*». Car le style est l'homme, celui de Rudolf est, pour Glauser, «*baclé, journalistique*». Avoir affirmé que Zenzi Mõhsem, la femme de l'écrivain Erich Mühsam, est enfermé en U.R.S.S.⁵³, affirmation que Lion Feuchtwanger

démentit, et laisser paraître cette lettre dans *Retouches*, tout cela irrite Glauser. Mais, en fin de compte, c'est à son avis la réalité elle-même qui condamne ce livre. Alors que la Russie est «le seul état qui apporte effectivement un aide à la République espagnole menacée, on ne trouve pas un mot sur l'Espagne dans les *Retouches* de Gide»⁵⁴.

Comment en est-on arrivé à cette condamnation qui étonne et mécontente à la fois Rudolf Jakob Humm. Cette intervention de Glauser est en fait la seule qu'il fit, de toute sa vie, sur le plan politique⁵⁵. Et son biographe Gerhard Saner n'hésite pas à parler d'«un sujet peu agréable»⁵⁶. Friedrich Glauser fut, si l'on examine de près les faits, amené à prendre cette position à la suite de pressions qu'exerça sur lui son ami Halperin qui est à la tête de l'hebdomadaire de gauche *ABC* et qui désire avoir un article sur l'original en Français des *Retouches* avant que le livre paraisse en allemand⁵⁷. Glauser lit les *Retouches* au début du mois d'août 1937 en même temps que le livre de Roland Dorgelès *Vive la liberté*. Il s'inquiète de voir que les deux écrivains disent pratiquement la même chose sur l'U.R.S.S. et cela après l'intervention de Céline qui publie, en cette même année 1937, *Mea Culpa*⁵⁸ :

*Tout d'abord Céline, puis Gide et maintenant Dorgelès.*⁵⁹

Ce rapprochement n'aurait d'ailleurs pas trouvé l'accord de Gide qui s'efforçait de garder ses distances par rapport à Roland Dorgelès dont le livre était paru le 21 juin 1937⁶⁰.

Comme le signale Gerhard Saner, cette lettre adressée à Halperin est pleine de questions. Mais la deuxième lettre de Glauser à son ami précise déjà la position prise par l'écrivain à propos des *Retouches* qu'il considère comme, dit-il en français, du «mouchardage». Car :

*Je veux bien te concéder que le livre de Gide est écœurant. On a l'impression d'avoir devant soi un témoin qui a fait devant le juge d'instruction une déposition hésitante et qui a été à ce point manipulé par l'Accusation qu'il déclare soudain lors du procès, six mois après, que toutes les déclarations qu'il a faites au juge d'instruction, avec beaucoup de réserves, sont maintenant des faits tout à fait sûrs.*⁶¹.

Certes Friedrich Glauser se rend compte que toute participation à cette difficile querelle a quelques chose de factice. Il avoue à Halperin :

*Tu sais que je ne parle que peu volontiers de choses que je n'ai pas vu de mes propres yeux.*⁶²

Là est évidemment la question. Glauser va-t-il écrire un article de fond ? Il s'en sent peu capable. Ou va-t-il entrer dans la discussion partisane qui bat son plein. C'est avec beaucoup de prudence qu'il choisit finalement la seconde solution. Il a un avantage certain sur beaucoup de gens : il a lu le livre de Rudolf, *Abschied aus Sowjetrussland*. Mais cette lecture, si elle l'a renseigné quelque peu sur les sujets qu'aborde Gide, lui inspire une méfiance profonde vis à vis de Rudolf et donc aussi de Gide. Car Glauser croit en une chose : "*le style, c'est l'homme*" et celui de Rudolf est "une honte, une telle honte qu'on remarque sans difficulté que cet homme est un menteur"⁶³. De prime abord, Glauser est donc prévenu contre l'utilisation que Gide a pu faire de la lettre écrite par Rudolf :

*Si Gide choisit de tels gens pour appuyer son accusation, cela ne contribue pas à rendre son livre plausible.*⁶⁴

Il s'agit pour Glauser de peser le pour et le contre, de s'informer. Et l'intéressant de ses réflexions, c'est qu'elles montrent les difficultés auxquelles se heurtent les gens non avertis des multiples intrigues politiques. Les lectures de Glauser doivent l'aider à comprendre la situation. Certes il est pris de méfiance vis à vis de Dorgelès qui ne s'attaque, selon lui, au fascisme allemand et italien qu' "avec beaucoup de prudence"⁶⁵. Mais une chose lui paraît certaine :

*Je suis à la vérité persuadé que tous les trois (Gide, Céline et Dorgelès) sont sincères, pour autant qu'ils le peuvent et que cela leur est possible, qu'ils disent ce qu'ils considèrent comme la vérité.*⁶⁶

Ceci acquis, Gide n'en trouve que plus d'intérêt aux yeux de Glauser. Car il a écrit "*son voyage au Congo*". Glauser ne peut donc le considérer, ni le classer parmi les "*vendus*" ou les "*achetés par la réaction*". Dans sa lettre à Halperin du 9 Août 1937, Glauser en arrive rapidement, après ces mises au point sur la "*moralité de l'écrivain*", à ce qu'il considère comme l'essentiel de son analyse des *Retouches*, ce qu'il développera dans son article : le fait qu'"*on demande*" et qu'on attende "*trop de la Russie*"⁶⁷. Cette idée est essentielle aux yeux de Glauser. Il

ne connaît pas le russe et cela le gêne lorsqu'il s'agit d'écrire cet article. Il en parle franchement à Halperin et regrette qu'il ne lui soit pas possible d'écrire en toute justice sur l'U.R.S.S., d'être opposé au régime en place, "*sans passer dans l'autre camp*". Glauser avoue d'ailleurs qu'il n'est point sûr que "*la forme de gouvernement russe puisse nous être de quelque façon utile*". Il insiste et ne veut parler ici que de la forme de gouvernement et non de l'idéologie. La question est alors simple. Certes on peut discuter sur la valeur du communisme, mais la "*forme de gouvernement*" qui s'est installée en U.R.S.S. ne semble à Glauser pas applicable en Europe. L'argument qu'il présente à Halperin va dans ce sens :

*Je crois que tu ne serais pas ici si l'on interdisait la libre expression des opinions, qu'elles viennent de droite ou de gauche.*⁶⁸

La réponse faite par Halperin éclaire la discussion qui s'est embrasée depuis la parution du livre de Gide. Ce que Glauser tente de formuler, c'est un jugement sur l'œuvre de Gide qui tient compte de la sincérité de l'écrivain qu'il ne met finalement pas en doute, mais aussi des réalités soviétiques que Glauser connaît mal. L'élaboration par Staline d'une nouvelle constitution libérale et décentralisatrice laisse entrevoir une évolution qui contredit l'analyse gidienne. Peut-on mettre en doute la bonne volonté des gouvernants ?

*La nouvelle constitution soviétique démocratique serait sans cela inexplicable*⁶⁹.

Mais Halperin fait remarquer à Glauser que "*si la réclame est mauvaise, cela ne veut toujours pas dire que le produit est mauvais*"⁷⁰. Étant persuadé que le régime stalinien n'est pas une "*dictature personnelle de Staline*"⁷¹, Halperin s'efforce de convaincre Glauser que l'analyse faite par Gide contient un certain nombre d'imprécisions, d'inexactitudes même qui, en fait, condamnent l'œuvre. Car comment croire un homme qui, par exemple, se trompe au sujet de l'affaire des 150 roubles ? Dans ses *Retouches*, Gide avait, prenant appui sur des indications que lui fournissait la *Pravda*⁷², affirmé que "*le salaire mensuel*" n'est que de "*100 à 150 roubles*". Or Halperin envoie à Glauser la traduction d'un article paru dans le *News Chronicle*, article dû

à la plume de Paul Winterfon⁷³ : c'est "un exemple de l'exactitude des indications fournies par le correspondant et du peu de conscience dans le travail de Gide"⁷⁴. Dans l'article publié par ABC, Glauser suit le raisonnement de Halperin et s'en prend à Gide :

*L'ouvrier gagnerait 150 roubles par mois — ce qui équivaut en quelque sorte à la même somme en argent français. Cela n'est pas exact*⁷⁵.

La cause profonde de cette erreur lui avait été suggéré par Halperin. Aux yeux de ce dernier, l'homme qui a écrit le *Voyage au Congo* ne peut pas être considéré comme sérieux⁷⁶ ! Glauser procède pourtant à une analyse quelque peu différente de celle proposé par Halperin dans la mesure où il évite de se lancer dans une querelle purement politique et se cantonne dans des généralités :

*Gide est un homme de lettres, le type de l'homme de lettres (et que l'on me croie, je n'emploie pas ce mot dans un sens négatif). C'est un technicien de l'analyse, de la forme, du style. Il ne connaît pas les ouvriers.*⁷⁷

Gide parle en fait par "oui-dire"⁷⁸. Là est sa faiblesse.

Halperin sera satisfait de voir son ami accepter ses opinions sur les *Retouches* et il avouera même s'être "admirablement amusé" à la lecture de l'article de Glauser. Pourtant il revient sur l'histoire des 150 roubles et constate que Glauser n'a pas tiré tout le parti souhaitable de ce détail. En effet c'est bien, dit-il, "un passage faible" dans l'argument de Glauser. Parler des 150 roubles ne peut guère intéresser les lecteurs si l'on n'indique pas ce que les Soviétiques peuvent acheter ou non avec cette somme d'argent. Glauser prend en compte cette objection de Halperin, comme nous l'avons vu⁷⁹ et il en profite pour critiquer ce qui devient la faiblesse fondamentale des *Retouches* : le manque de soin dans la présentation des faits et ainsi leur déformation. Il ne fait en cela que respecter l'argumentation défendue par Halperin⁸⁰.

Un autre exemple de cette soumission de Glauser aux idées émises par Halperin : Glauser avait tout d'abord parlé du "caractère de l'homme Rudolf" ("*Charakter des Menschen Rudolf*")⁸¹. Halperin fait remarquer que cette formule risque d'attirer des ennuis au journal. Glauser modifie son texte et parle du "style de Monsieur Rudolf" :

*On était surpris que l'Union Soviétique se soit contentée si longtemps du style de Monsieur Rudolf.*⁸²

Halperin sera d'ailleurs parfaitement conscient du soin avec lequel Glauser corrige son texte. Sur un seul point, celui d'une "*histoire de mineurs*" ("*Bergarbeitergeschichte*")⁸³ ; Glauser se rebellera contre la volonté affirmée par Halperin de supprimer ce passage. Il en parle dans une lettre à Kleiber du *National-Zeitung* le 25 Août 1937 et il en arrive à expliquer son attitude face à Halperin :

*Je devrais ne pas toucher à la politique. Je n'y comprends rien. Et pourtant elle m'attire comme tout ce que je ne comprends pas. Item.*⁸⁴

Là est certainement la clef de toute cette histoire. Glauser écrit un article pour faire plaisir à son ami Halperin et ce dernier, qui poursuit des intentions politiques précises, celles de publier une critique des *Retouches*, persuade un écrivain, qui est bien loin d'accorder un intérêt véritable à la chose publique, d'écrire cet article. Mais il serait erroné de partager la thèse de Humm suivant laquelle Glauser aurait tout simplement été trompé et abusé⁸⁵. En fait, nous l'avons vu, Glauser avait lu les *Retouches* avant de recevoir la demande de Halperin. Il accepte la proposition de son ami dans la mesure où il s'est déjà intéressé à ce sujet et où il a l'impression que "*vraisemblablement Gide a en partie mal vu les choses*"⁸⁶, même si Glauser se demande si les explications de Gide sur la "*mauvaise situation des ouvriers en U.R.S.S.*" ne sont pas du domaine de la vérité⁸⁷. L'écrivain avoue ne rien connaître de la Russie⁸⁸. Mais il est persuadé que le rôle du "*témoin*" que joue Gide est truqué⁸⁹. Glauser se trouve alors dans une situation qui ne lui plaît guère et l'allusion au rôle du témoin devant le tribunal indique très clairement que l'écrivain n'apprécie guère la position d'accusateur qu'il découvre chez Gide. Il a connu les affres de la condamnation. Il a perdu tous ses droits civiques et il fut mis sous tutelle en 1918 à cause d'un mode de vie "dissolu", avant de partir en 1921 pour la légion. Par la suite, il fut interné dans un asile psychiatrique et mourut en 1938. L'attitude adoptée par Gide le gêne de toute évidence et elle lui paraît regrettable d'autant plus qu'il n'est pas sans admiration pour Gide. Dans le roman qu'il consacre à la vie au sein

de la légion étrangère, roman qui parut dans *ABC* au moment où il compose son article sur Gide, Glauser décrit un milieu où l'homosexualité a sa place et essentiellement le personnage du lieutenant Lartigue, homme de grande distinction, qui possède "les trois derniers numéros de la Nouvelle Revue Française"⁹⁰, ceux consacrés à Marcel Proust, notamment celui de Janvier 1923 dans lequel Gide a mis "son grain de sel"⁹¹. Et la troisième partie du roman commence par une citation tirée de *Paludes* :

*Seigneur, Seigneur, nous sommes terriblement enrhumés.*⁹²

La querelle sur les *Retouches* n'a donc pas été menée seulement par des partisans et des ennemis d'André Gide. Glauser fait partie de ceux qui se refusent à attaquer l'U.R.S.S., mais ne retirent pourtant pas leur amitié à l'écrivain. Position difficile en ces temps de luttes acharnées.

NOTES

1. Rudolf Maurer : *André Gide et l'U.R.S.S.*, Berne, Editions Tillier, 1983, p.128.
2. *Ibid.*, p. 156.
3. *Ibid.*, p. 148.
4. Rudolf Jakob Hume : *Bei uns im Rabenhau*, Zurich-Stuttgart, Fritz et Wasmuth, 1963, p.100 («ich besitze die Kopie seines Briefes darüber»).
5. R. Maurer *op. cit.*, p. 133.
6. *Ibid.* p. 134.
7. *Ibid.* p. 134.
8. André Gide : *Retour de l'U.R.S.S., suivi de Retouches à mon retour de l'U.R.S.S.*, Paris, Idées-Gallimard, 1978, p. 95.
9. R. Maurer : *op. cit.*, p. 157.
10. R.J. Humm : *op. cit.*, p.100 («Die Stalinisten schäumten, auch bei uns»).
11. Cet article parut le 11 décembre 1936 dans *Die Weltwoche* de Zurich. Il porte comme titre : «André Gide vor der Diktatur» (p. 5) et il est illustré par un dessin représentant André Gide, dessin dû à la plume d'Eugen Fröh.
12. Bernard von Brentano : *Du Land der Liebe, Bericht um Abschied und Heimkehr eines Deutschen*, Tübingen et Stuttgart, Rainer Wunderlich Verlag – Hermann Leins, 1952, p.71.
13. *Ibid.* p. 229.
14. *Id.* : «André Gide vor der Diktatur», *op. cit.*, p. 5 («Trotzdem verliess ich Russland als Anhänger seines Systems, und blieb es noch längers Zeit (...).»)
15. *Ibid.* : «Ich schob die Eindrücke, die meine Augen empfangen hatten, bei Seite und sah die Verhältnisse nicht, wie sie waren, sondern wie man behauptete, dass sie werden sollten (...).»
16. *Ibid.* : «(...) die Sozialdemokratie war unfähig, gegen diesen Mächte aufzukommen.»
17. *Ibid.* : «(...) die Wahrheit zu schreiben, wie es die Pflicht eines Schriftstellers ist.»
18. *Ibid.* : «Aber wenn Burckhardt recht hat, une er haut recht, bleibt bestehen, dass Diktatur gleich Diktatur ist, und nicht die Farben der Mützen die Tyranneien unterscheiden, sondern höchstens ihr Alter, und dass sie, je älter desto willkürlicher werden.»
19. Rudolf Jakob Humm : *op. cit.*, p. 101.
20. *Ibid.* : p. 101.

21. Bernard von Brentano : *op. cit.*, p. 160.
22. Rudolf Jakob Humm (1895-1977) : écrivain et journaliste suisse qui traduisit notamment *Le Mur* pour *Mass and Wert*, la revue de Thomas Mann (sept.-oct. 1938).
23. Le 24 mars 1937, Bernard von Brentano reçoit Humm et Thomas Mann (Thomas Mann, *Tagebücher 1937-1939*, Francfort S.M., Fischer Verlag, 1980, p. 44).
24. Rudolf Maurer : *op. cit.*, p. 167.
25. «Gegen die Methoden der Stalino-Trotzkisten», *Volksrecht*, 6 septembre 1937 : «(...) die «kommunistisch» sich nennende Partei nicht verzeiht dass er in zwei Büchern die Sowjetunion gesagt hat, was er denkt.»
26. *Ibid.* : «(...) eine Bedrohung der wahren Kultur und der wahren Verteidigung der geistigen Freiheit (...).»
27. *Correspondance André Gide-Dorothy Bussy*, Paris, Gallimard, 1982, t. 3, p. 38.
28. *Ibid.* : p. 133 (20 avril 1939).
29. *Volksrecht* : *op. cit.* : «(...) sein Buch im Dienste der Gestapo.»
30. *Ibid.* : «(...) die kompromisslose Verteidigung der Wahrheit.»
31. Lettres appartenant à la Zentralbibliothek Zürich (Handschriften-Abteilung), Nachlass H.-J. Humm 72.13, manuscrits, 1 page, 21/17. Cette lettre est reproduite avec l'autorisation de Madame Catherine Gide et de Monsieur Ambrosius Humm comme les deux autres lettres qui seront reproduites ou citées dans ce texte.
32. A. Gide : *Journal 1889-1939*, Paris, Pléiade, 1951, p.834-36.
33. *Id.* : *Littérature engagée*, Paris, Gallimard, 1950, p. 43-44.
34. *Ibid.*, p. 46.
35. *Ibid.*, p. 188.
36. *Ibid.*, p. 155.
37. Lettre dactylographiée, 4 pages 29/22, Nachlass R.3., Humm 72.13.
38. Lettre manuscrite, 1 page 25/21, Nachlass H.J. Humm 72.13.
39. *Volksrecht*, 26 août 1937 : «Ein "tragisches Experiment". André Gide enthüllt die wirklichen Zustände in Russland.»
40. *Ibid.* : «[...] gerade die Sozialistische Partei und Bewegung in allerester Linie die Pflicht hat, einem solchen Dokument der Wahrheit [...] weiteste Verbreitung zu sicher.»
41. André Gide, *Littérature engagée*, *op. cit.*, p. 187.
42. Cf. le jugement de Humm, *op. cit.*, p. 101.
43. *Die Freiheit*, 7 septembre 1937, «Eine missglückte Verteidigung» : «Wir haben bewissen, in welch liederlicher, verwerflicher Weise André Gide sich stützt auf diesen Söldner von Reaktionären und Schweizer Unternehmern.»
44. *Ibid.* : «[...] , dass der Trotzkist A. Rudolf der Materiallieferant der Sozialdemokratischen Presse ist.»
45. *Ibid.* : «Wir kennen diesen Renegaten und wir bleiben dabei, dass seine Machwerke auf die gleiche Stufe zu stellen sind wie jene des Rudolf.»
46. Rudolf Maurer : *op. cit.*, p. 167-68. Willi Schlamm, «ancien dirigeant du P.C. autrichien établi à Prague», écrit à Gide et lui exprima son admiration (14.7.1937).
47. R.J. Humm : *op.cit.*, p. 101.
48. F. Glauser : «Gide retoucheiert seine Rückkehr», *ABC*, Nr. 30, 9.9.1937 («Die Frucht von Gides Reise durch Russland war merkwürdig saftlos gewesen, saftlos und dürrig.»)
49. *Ibid.* : «Das ganze Büchlein [...] handelt von der Enttäuschung eines Schriftstellers, der ausgezogen war, ein Paradies zu entdecken, und der statt dessen – einen Menschenstaat gefunden hat...»).
50. *Ibid.* : «[...] , einen Glauben zu finden.»
51. *Ibid.* : «Hat Gide nicht selbst, sein Leben lang, das Beispiel gegeben zu diesem Jonglieren mit Worten und deren Bedeutung ? Hat er nicht mit Begriffen gespielt wie mit bunten Bällen ?»
52. *Ibid.* : «Aber was im Retour noch vorsichtig, abwägend, zügernd, zweifelnd ausgesagt worden ist, in den Retouches wird es unumstößliche Tatsache.»
53. A. Gide : *Retour de l'U.R.S.S. suivi de retouches à mon retour de l'U.R.S.S.*, Paris, Idées/Gallimard, 1978, p. 182 («Dans les prisons soviétiques se trouve Zenzi Mühsam, veuve (quelle coïncidence significative et tragique) d'un homme qui, de son côté, trouve la mort dans un camp de concentration de Hitler.»

54. *Ibid.* : «In Gides Retouches jedoch wird man kein einziges Wort über Spanien finden...».
55. Bernard Saner : *Friedrich Glauser*, Zurich, Arche Verlag, 1981, t. 1, p. 459.
56. *Ibid.* : t. 1, p. 166.
57. *Ibid.* : t. 1, p. 247 (Lettre du 5 août 1937 adressée à Glauser).
58. Rudolf Maurer : *op. cit.*, t. 1, p. 167.
59. Gerhard Saner : *op. cit.*, t. 1, p. 167.
60. R. Maurer : *op. cit.*, p. 156.
61. Gerhard Saner : *op. cit.*, t. 1, p. 167 («Ich will dir gern zugeben, dass Gides Buch ekelhaft ist – es klingt, wie wenn ein Zeug, der vor dem Untersuchungsrichter noch schüchtern ausgesagt hat, von der Anklagebehörde so herumgebracht worden ist, dass er bei der Hauptverhandlung nach 6 Monaten plötzlich alle Aussagen, die er dem Untersuchungsrichter mit Vorbehalten mitgeteilt hat, nun plötzlich als ganz feststehende Tatsachen erklärt»).
62. *Ibid.* : p. 167 («Du weisst, dass ich sehr ungern über Sachen schreibe, die ich nicht mit eingenen Augen gesehen habe»).
63. *Ibid.* : p. 168 («... der Mann ist ein Lügner.»).
64. *Ibid.* : p. 168 («Wenn Gide solche Leute nimmt, um seine Anklagen zu stützen, so trägt das nicht sehr dazu bei, sein Buch glaubhaft zu machen.»).
65. *Ibid.* : p. 168.
66. *Ibid.* : p. 169 («Ich bin eigentlich überzeugt, dass alle drei (Gide, Céline und Dorgelès) ehrlich sind und soviel sie können und es ihnen möglich ist, das sagen, was sie für die Wahrheit halten.»).
67. *Ibid.* : p. 169 («Nur — ich glaub, man fordert und erwartet zuviel von Russland»).
68. *Ibid.* : p. 170 («Ich glaube, du wärest auch nicht dabei, wenn man die freie Meinungsäußerung verbieten würde, komme sie nun von rechts oder links.»).
69. *Ibid.* : p. 170 («Die neue demokratische Sowjetverfassung wäre sonst unerklärlich.»).
70. *Ibid.* : p. 171 («Aber wenn die Reklame schlecht ist, so ist deswegen noch nicht der Artikel schlecht.»).
71. *Ibid.* : p. 170.
72. A. Gide : *op. cit.*, p. 111.
73. *Ibid.* : p. 171.
74. *Ibid.* : p. 171 («Ein Beispiel für die Genauigkeit des Korrespondenten und die gewissenlose Schludrigkeit Gides»).
75. F. Glauser : *op. cit.* («Der Arbeiter verdiene 150 Rubel im Monat — was etwa die gleiche Summe in französischem Geld ausmache. Nun stimmt das nicht»).
76. G. Saner : *op. cit.*, p. 171.
77. Glauser : *op. cit.* («Gide ist Literat, der Typus des Literaten (und man möge mir glauben, dass ich diese Bezeichnung nicht in abschätzen dem Sinne gebrauche), er ist ein Techniker der Analyse, der Form, des Stils, er kennt den Arbeiter nicht.»).
78. *Ibid.* («vom Hörensage»).
79. G. Saner : *op. cit.*, p. 167.
80. *Ibid.* : p. 171.
81. *Ibid.* : p. 172.
82. F. Glauser : *op. cit.* («... man wurde stutzig, dass sich die Sowjetrussen so lange Herrn Rudolfs Stil hatten gefallen lassen.»).
83. G. Saner : *op. cit.*, p. 172.
84. G. Saner : *op. cit.*, p. 173 («Ich sollte die Politik sein lassen, ich verstehe nichts davon. Und doch lockt sie mich, wie alles, was ich nicht. Item.»).
85. *Ibid.* : p. 173 («Ich fühle Sie verführt und missbraucht») (Lettre du 14 Septembre 1937).
86. *Ibid.* : p. 167.
87. *Ibid.* : p. 167.
88. *Ibid.* : p. 167 («Und was weiss ich von Russland ? Eigentlich nichts.»).
89. *Ibid.* : p. 167.
90. F. Glauser : *Gowrrama. Ein Roman aus der Fremdenlegion*, Zurich, Arche, 1987, p. 21.
91. *Ibid.* : p. 89 («Auch Herr Gide hat sich bemüsstigt gefühlt, seinen Senf dazuzugeben». Gide a présenté l'étude suivante : «En relisant *Les Plaisirs et les Jours*» (Janvier 23, p. 123-6).
92. *Ibid.* : p. 249 (André Gide, *Romans, récits et sorties*, Paris, Pléiade, 1958, p.144, «Dimanche» dans *Paludes*).

**LE THÈME DE LA MORT
DANS LES ROMANS, LES RÉCITS ET LES SOTIES
D'ANDRÉ GIDE**

par

Nada VARNICIC DONJON

Dans l'œuvre d'André Gide, et tout particulièrement dans son *Journal*, la présence du thème de la mort, apparaissant avec une fréquence obsédante, révèle à quel point ses réflexions sur la mort conditionnent sa vision de la vie. Ces deux phénomènes indissociables représentent pour Gide les deux principes de base de la nature, les éléments d'équilibre de l'univers humain. Pour cela son attitude face à la mort n'a rien de la résignation du fataliste ni de l'espoir du croyant.

L'attitude de Gide par rapport à la mort est en liaison étroite avec sa conception de la vie éternelle qu'il expose dans *Numquid et tu...?* Par son interprétation personnelle de l'Évangile et de la pensée du Christ, comme d'ailleurs par son œuvre toute entière Gide aspire à briser cette illusion séculaire résultant de l'enseignement de l'Église concernant un bonheur posthume qui viendrait récompenser une vie faite de renoncements, vécue suivant les règles prônées par la morale en vigueur.

Pour Gide, lorsque le Christ parle de la vie éternelle, il ne pense pas à la vie future, posthume, mais à l'état de plénitude et de bonheur que l'homme vit ici et maintenant dès qu'il se libère des contraintes de la morale. Toutefois, l'homme ne doit pas se limiter à une vie qui perdrait son sens s'il la gardait jalousement et la vivait suivant les lois humaines. Il faut s'éloigner de ce monde pour se dépasser soi-même et atteindre l'éternité dans le moment présent. En fait le Christ parle de la vie éternelle et du bonheur non pas au futur, mais bien au présent :

"Il vient une heure, ET ELLE EST DÉJÀ VENUE, dit le Christ aussitôt après. Venit hora, ET NUNC EST. Celui qui attend cette heure par delà la mort l'attend en vain. Dès l'heure où tu nais de nouveau, dès l'instant où tu bois de cette eau, tu entres dans le Royaume de Dieu, tu prends part à la vie éternelle. En vérité, en vérité, je vous le dis, répète partout le Christ, celui qui écoute ma parole A (non pas : aura mais a déjà) LA VIE ÉTERNELLE... il passe de la mort à la vie" Transiit a morte in vitam. (Jean, V,24)¹.

Ne croyant pas à la vie posthume, il ne croit pas non plus à la duplicité du corps et de l'esprit, à l'existence de deux réalités — l'une matérielle et l'autre spirituelle. Pour lui, celles-ci ne sont que deux aspects de la vie terrestre dont la communion assure à l'existence sa forme idéale.

Ces deux réalités ainsi fondues en une seule et unique, en dehors de laquelle il ne saurait en exister une autre, le problème de la disparition totale, de cette limite définitive représentée par la mort s'est imposé à Gide. "L'autre réalité" sera remplacée chez lui par la fiction, c'est-à-dire par la création littéraire qui est la forme par excellence de l'existence transcendante.

Le rôle du salut, au sens religieux, sera chez Gide remplacé par la création artistique grâce à laquelle il s'intègre à l'ensemble complexe du patrimoine intellectuel universel, dans lequel et par lequel il durera même après sa mort.

Ainsi l'absolu, qui, depuis toujours, était situé en dehors du monde réel, devient chez Gide une partie intégrante de la réalité en dehors de laquelle il n'y a pas de vie. À travers la création artistique, la réalité obtient une valeur absolue, car la création a pour but la réalisation des idéaux.

Guidé par une telle conception de la vie et de la mort, et toujours suivant cette image de lui en tant que messie, Gide a bâti son œuvre afin de léguer aux hommes cette vérité fondamentale selon laquelle il ne s'agit pas, sur cette terre, de bien mourir, mais de bien vivre. Face à une vie pleine de privations et de contraintes, causant la déception des personnages et les menant au désespoir devant la mort, l'ensemble de son œuvre impose un modèle de vie sans contraintes morales, conduisant à une acceptation sereine de la mort.

En quelque sorte, la façon de vivre des personnages de Gide détermine leur façon de mourir. Parmi tous les cas de mort présents dans son œuvre, il est possible de distinguer quelques modèles types.

La mort naturelle, mort des parents

De toutes les formes de mort, la mort naturelle est la plus rare. Elle est réservée aux parents des personnages principaux. Ceux-ci ayant vécu leur vie d'une façon traditionnelle et étant restés en règle avec la morale en vigueur, meurent ainsi d'une façon tout à fait régulière et décente. Mais cette disparition n'est que physique, la morale traditionnelle qu'ils incarnaient n'est pas abolie avec leur mort.

La mort naturelle n'est donc pour Gide qu'une façon de couper court avec la vie des parents des héros, afin de permettre l'envol de la première génération d'immoralistes. Mais cet envol n'est jamais d'une longue portée, puisque face au problème de la mort des parents les héros gidiens réagissent de deux façons, aussi néfastes l'une que l'autre. Soit ils rejettent l'ancienne morale, sans pour autant lui en substituer une nouvelle, d'où une perte d'équilibre intérieur, soit ils restent fidèles à cette morale traditionnelle qui, tout en les préparant au bonheur éternel, les paralyse et les voue à leur perte.

Le premier groupe de héros serait représenté par Michel le héros de *L'Immoraliste*. Son père meurt, en le conjurant d'épouser Marceline. Dans l'esprit de Michel, qui a respecté cette dernière volonté, Marceline représente donc encore un lien avec le passé dont il veut se libérer au nom de sa nouvelle morale qui reste cependant problématique. En fait, s'il pousse Marceline à la mort de façon presque instinctive, c'est pour couper définitivement avec la morale paternelle. Pour sa part, Marceline, orpheline dès son enfance, ne peut pas oublier la morale bien apprise, car elle constitue pour elle le seul lien avec le passé et avec ses propres racines.

L'exemple le plus flagrant de la pression que les enfants subissent de la part de leurs parents nous est offert dans *Les Faux-Monnayeurs*. Lors de la mort du comte de Passavant, son fils aîné, qui a déjà créé son propre style de vie, accepte cette mort avec soulagement et sérénité. En parlant, de la fin de son père il déclare sans hésiter: "*Le vieux ne m'a jamais valu dans la vie que des ennuis, des contrariétés, de la gêne*"².

À l'opposé, chez le fils cadet, qui n'a pas encore forgé sa propre identité, on constate alors une rupture entre les sentiments éprouvés et les sentiments désirés. Son comportement au chevet de son père mort révèle le désir de susciter en lui des sentiments plus forts, quelque chose de sublime convenant à cet instant. Il ressent ce besoin car il ne s'est pas encore détaché de la morale paternelle.

Face à ces héros qui essayent de se libérer de la morale de leurs parents, après la mort de ceux-ci, André Walter, Jérôme, Isabelle et Robert représentent le cas contraire.

En mourant la mère d'André Walter ne libère pas son fils. Elle continue d'être présente par sa dernière volonté que le héros respecte aveuglément. Il ne peut pas rompre avec la morale de ses parents qu'il accepte et respecte. Cette attitude envers le souvenir de sa mère, qui était pour lui la vertu même, est pour Walter la garantie de sa propre vertu. Qui plus est, sa mère atteint en mourant la sphère de l'absolu et rejoint dans sa conscience sa soeur prématurément morte, Lucie, image de

l'innocence et de la chasteté. Tout ceci est renforcé par la mort d'Emmanuèle, son aimée, réunissant quant à elle toutes les vertus. Celle-ci, bien que n'y participant pas vraiment, motive spirituellement le cours de son histoire et en constitue le thème principal. La disparition silencieuse de ces trois personnages féminins symbolise à ses yeux la mort de la vertu qu'elles incarnent. Leur mort est également pour Walter une preuve que la bonté absolue n'est récompensée que dans l'au-delà. La mort de ces trois femmes représente pour lui la mort de son idéal, mais simultanément elle motive l'écriture de son livre, à travers laquelle Walter tend à dépasser le cadre temporel et à assurer l'éternité de son amour.

Dans *La Porte étroite* les parents de Jérôme meurent ; celui-ci pourrait être libre, s'il ne s'attachait pas à Alissa qui, élevée par la mère de Jérôme, a adopté les principes très sévères de celle-ci. Cet attachement de Jérôme à Alissa qui est le modèle même de l'ancien monde montre son incapacité de profiter de la liberté qui s'offre à lui, de rompre avec la morale de ses parents. Alissa pose tous les obstacles à la réalisation du bonheur terrestre. Avec la mort de son père disparaît le dernier motif qui justifie son sacrifice ; sa vie n'ayant plus de sens, elle se retire pour mourir. Isabelle perd son dernier appui avec la mort de ses parents et de vieux cousins, elle voit disparaître l'ancien monde qu'elle n'a, au fond, jamais rejeté. Cette dépendance matérielle et morale vis à vis du milieu qui l'a chassée l'empêche de se libérer et de commencer une nouvelle vie. Dans son cas, la mort des parents n'a pas un rôle libérateur car elle n'est pas capable de se libérer de ses remords, du repentir et de la honte du crime dont, bien qu'indirectement, elle est le principal coupable.

Robert, le héros de *L'École des femmes*, profondément marqué par la tradition, tout en étant un des derniers personnages de Gide, est celui qui ressemble le plus, sur le plan moral, à son premier héros : Walter. Ayant perdu tout contact avec l'autorité morale après la mort de son père, il reste aveuglément fidèle à la morale traditionnelle qui lui assurait la sécurité dans le milieu familial. Si la mort prématurée de son père est survenue alors qu'il était encore trop jeune pour réaliser sa propre émancipation sur le plan moral, la mort de sa mère survient beaucoup trop tard, empêchant ainsi sa libération sur le plan émotif. À travers sa liaison avec Eveline il essaye de retrouver la vie qu'il a connue dans la maison de ses parents. Par cette idéalisation artificielle, il gâche sa vie ainsi que celle d'Eveline.

En dehors de ces deux catégories, Lafcadio et Gertrude apparaissent comme des personnages à part. Ni l'un, ni l'autre ne sont marqués par un passé qui les détermine.

Dans le cas de Lafcadio il s'agit d'un pluralisme d'influences morales qui ne l'engage à rien. Son père meurt juste au moment où son fils essaye d'établir des liens avec la tradition et avec ses propres racines. Cette mort permet à Lafcadio de continuer à vivre libre sans s'attacher à un modèle et à sa famille. Il garde ainsi son statut de bâtard idéal qui ne ressent aucune dette morale envers personne, libre de créer sa propre morale.

Face à Lafcadio, obéissant à un pluralisme sur le plan moral ; Gertrude présente le cas contraire ; sans aucune expérience morale, elle entre dans la vie active après la mort de sa grand-mère grâce au pasteur qui prend sur lui la lourde tâche de protéger cet être se retrouvant seul et sans secours. Ce brusque passage d'un milieu à un autre, l'acquisition de nouvelles habitudes et connaissances, conduiront Gertrude à une fin tragique. Elle n'a pas été préparée à une réalité polyvalente qui échappe à son contrôle et dans laquelle elle ne trouve pas sa place.

La disparition des parents se traduit chez les enfants par un déséquilibre moral qui aboutit le plus souvent à une tragédie. Toutefois, Lafcadio, qui est moralement indépendant au point de pouvoir créer sa propre morale, échappe à ce sort. Ce n'est donc pas la mort des parents qui est la vraie cause du malheur des personnages, mais la morale stérile transmise par eux. Celle-ci, en effet, au lieu de préparer les héros à la vie active, les fige dans des cadres stricts ne permettant pas leur épanouissement.

Le suicide

Le suicide qui pour les croyants constitue un péché envers le Créateur représente chez Gide la façon la plus forte pour chacun de manifester son libre arbitre. Puisque l'homme de Gide n'est pas déterminé par Dieu, sa propre liberté et par conséquent son libre arbitre ne peuvent être limités. C'est pour cette raison peut-être que les cas de suicides, qui, à vrai dire, ne le sont pas tous au sens propre du mot, sont si nombreux dans l'œuvre de Gide. Compte tenu de l'attitude que les héros-candidats au suicide prennent par rapport à leur mort, on peut distinguer trois catégories de suicide :

— Les héros ayant un rapport actif envers leur mort, tels qu'Olivier et en dernière analyse La Pérouse, même si aucune de ces deux tentatives n'aboutit à la mort.

— Les héros, victimes innocentes d'un crime collectif face auquel ils ne résistent pas, tels Boris et Gertrude.

— Les héros qui par rapport à leur mort prennent une attitude passive d'autosacrifice résigné, tels André Walter, Alissa et Éveline.

Sans entrer ici dans une analyse détaillée des cas d'Olivier et de La Pérouse, contentons-nous d'attirer l'attention sur les motifs totalement opposés des deux suicides. Olivier est poussé par le désir d'arrêter sa vie à son point culminant. C'est le héros gidien par excellence, suivant sa pente qui, pour lui, est naturellement montante, et qui lui assure pendant sa vie terrestre la réalisation de la vie éternelle. Le sentiment d'un accomplissement total réveille chez lui le désir d'arrêter le temps juste à ce moment idéal qui céderait alors ainsi la place à l'éternité. L'individu triomphe en renonçant à son individualité.

La Pérouse offre l'exemple contraire. Ayant raté sa vie, ayant échoué sur tous les plans, il a peur du néant de la mort. Étant trop âgé pour changer quoi que ce soit dans sa vie, il s'attache à elle comme un parasite, perdant ainsi Boris, dernier lien essentiel le rattachant justement à la vie. N'acceptant pas sa mort, il meurt en lui-même, empêchant ainsi le développement d'une nouvelle vie. La mort de Boris survient comme une punition de sa faiblesse.

Olivier et La Pérouse sont actifs par rapport à leur mort, l'un par son acceptation et l'autre par son refus. Dans les deux cas le héros fait seul son choix. La mort des victimes innocentes d'un crime collectif est d'une nature tout à fait différente. Ces personnages se laissent entraîner par les facteurs destructifs auxquels ils ne s'opposent pas. Boris et Gertrude finissent tous deux par passer dans le camp de ceux qui les détruisent et ne font qu'accélérer leur propre mort, se portant le coup mortel.

La solitude de Boris qui le pousse au "péché" fait de lui un être facilement influençable. Malheureusement personne ne s'intéresse à lui d'une façon sincère et sa solitude s'approfondit de plus en plus.

Boris réunit en lui toutes les prédispositions et toutes les caractéristiques d'un comportement suicidaire. Dans son étude la *Mort approuvée*, Ruth Menahem relève :

— *un moi mal structuré dont le seuil de tolérance est bas ;*

— *une fixation libidinale à des positions pré-œdipiennes avec de fortes tendances sadiques et masochiques ;*

— *un surmoi très sévère ;*

— *un attachement libidinal à des personnes décédées ou des fantaisies d'être mort ;*
 — *des fantaisies érotiques qui recouvrent des désirs de mort ;*
 — *un mode de vie autodestructeur qui s'exprime sous la forme du jeu ou de la drogue.*"³

La crise originelle de Boris est due à l'impossibilité d'établir sa propre identité. Son père avec qui il aurait dû naturellement s'identifier est déjà mort, tandis que toute identification avec son idole Bronja, symbole de la pureté et la bonté même, est rendue impossible du fait de son péché. La disparition de Bronja le pousse à la seule forme d'identification encore possible avec elle, la mort, qui est également une réponse au mépris et à la déception qu'il éprouve envers lui-même d'avoir commis le péché.

Par ailleurs, au moment où il prend le pistolet de La Pérouse, il s'approprie en quelque sorte le sort qui aurait dû être celui de son grand-père, le rendant ainsi indirectement responsable de sa mort.

Boris est également poussé au suicide par des facteurs sociaux. Le mépris qu'il éprouve envers lui-même provoque le désir d'obtenir l'estime. Le désir de s'affirmer triomphe chez lui sur le désir de vivre. Un concours de circonstances défavorables, tout particulièrement la mort de Bronja, la réapparition de son talisman, amène une culmination des pressions qu'il subit. Il est en quelque sorte condamné à mort par chacun des individus du groupe. Il ne fait qu'exécuter cette sentence tacite, presque sans aucune influence de sa volonté personnelle mais non pas contre elle. La mort est pour lui un moyen de racheter son péché, de rejoindre l'angélique Bronja, d'obtenir l'estime du milieu qui le méprisait jusqu'alors et de punir tous ceux qui n'ont pas su s'approcher de lui. La mort résout tous ses problèmes.

Un sort semblable frappe Gertrude. La réalité objective et la réalité subjective n'ont de points communs que dans le domaine du bien. Avec la connaissance du mal, elle devient consciente de son péché commis dans l'ignorance, ainsi que de l'impossibilité pour elle de vivre dans l'innocence. Tout comme Boris, Gertrude éprouve les remords et la peur du péché déjà commis et auquel elle ne peut plus remédier. Pour elle la vue retrouvée joue le même rôle que la réapparition du talisman pour Boris : évocation du péché et sa révélation.

Tout comme Boris, Gertrude est victime de son milieu, de différentes influences qui l'amènent à la tragédie. Le suicide représente pour elle une forme d'autopunition pour son péché mais aussi la libération de la pression que celui-ci fait peser sur elle.

Lévy a vu dans le sacrifice de Boris le sens religieux du sacrifice d'un innocent⁴. Ce que Jésus représente pour le genre humain, Boris l'est aussi, si l'on peut dire, dans une analyse schématique, pour son microcosme. On pourrait dire de même que Gertrude l'est pour tous ceux qui veulent l'aider, causant ainsi sa perte. Ni Boris ni Gertrude n'éprouvent aucune haine envers leur milieu. La mort leur est destinée par les autres et représente pour tous les deux une sorte de devoir moral qui est ainsi accompli. La mort de Boris et de Gertrude est un prétexte pour l'examen de la conscience endormie de ceux qui ont causé leur perte et pour l'examen de leur responsabilité morale.

Le troisième groupe de héros-candidats au suicide est constitué par les personnages qui devant la mort prennent une attitude passive d'autosacrifice. Ils se laissent entraîner par les forces de la mort ne leur opposant rien de vital, vont à la rencontre d'une mort qu'au fond il convoitent, tels André Walter, Alissa et Éveline.

Tous les éléments caractéristiques d'un comportement suicidaire déjà cités sont valables pour André Walter. Il se prive avec sérénité de ce à quoi il tend. Il est profondément et moralement lié aux personnes déjà mortes. Tout comme Boris avec Bronja, Walter trouve avec Emmanuèle son pendant idéal avec lequel il ne peut s'identifier que dans la mort. L'écriture d'Alain, création de son double littéraire, a sur André Walter le même effet destructeur que la magie et les rêveries sur Boris. Pour lui le suicide est l'espoir d'une nouvelle vie, d'une vraie vie dont les idéaux sont pour l'instant enveloppés d'un mystère. Walter est un personnage profondément inadapté qui a plus peur de la vie que de la mort. La mort est l'atmosphère qui l'entoure mais aussi l'état de son âme. Les seules personnes avec lesquelles il communique en écrivant sont mortes et il ne désire que les rejoindre dans la paix posthume, dans l'harmonie qui n'est possible que dans la mort. La mort est l'atmosphère qui l'entoure mais aussi l'état de son âme.

Les seules personnes avec lesquelles il communique en écrivant sont mortes et il ne désire que les rejoindre dans la paix posthume, dans l'harmonie qui n'est possible que dans la mort. Chez Walter le Thanatos et l'Éros ne sont pas en opposition, au contraire le Thanatos conditionne l'Éros au lieu de l'exclure.

De même, la mort attire irrésistiblement Alissa, l'héroïne de *La Porte étroite*. Son énergie morale s'épuise dans une aspiration à la vertu absolue par laquelle elle se défend du péché qui lui est imposé par une mère adultère. Cependant Alissa est un être de chair et de sang, exposé aux exigences charnelles qu'elle repousse. C'est la peur de l'amour

charnel, la peur de la réalisation du bonheur terrestre qui lui inspire son désir de la mort. Choissant la mort elle évite le danger de céder à la tentation. Le trouble dans son âme qu'elle dissimule derrière une froideur apparente, pourra se calmer dans la mort qui est l'établissement de l'ordre, que le dynamisme de la vie dérange sans arrêt.

Si elle s'impose de hautes exigences, elle s'attend à ce que les autres en fassent autant. La déception qu'elle éprouve à la vue du bonheur terrestre réalisé par les autres évolue chez elle vers une intolérance envers son entourage dont elle s'éloigne, ne pouvant pas l'accepter. Loin du monde qui l'a déçue, elle retourne ce sentiment hostile sur elle-même et se détruit systématiquement. Le mécanisme de cette autodestruction est simple : "[...] *le moi ne peut se détruire qu'en se traitant lui-même comme objet, c'est-à-dire s'il peut diriger contre lui-même l'hostilité ressentie contre le monde extérieur*"⁵.

Finalement prenant conscience de son sacrifice inutile elle ne se cache plus dans son journal la déception qui la conduit à la mort. C'est la déception d'avoir échoué sur son chemin mais aussi la conscience de l'impossibilité d'un compromis avec la réalité qui décident de son sort. Le doute en l'existence de Dieu, cette conscience très nette d'avoir raté sa vie lui valent sans aucun doute l'épithète d'héroïne la plus tragique dans l'œuvre de Gide.

La déception causée par le personnage de Robert qu'elle avait idéalisé suivant ses propres besoins, la prise de conscience tardive de sa mauvaise foi dont elle devient victime rendent Éveline aussi tragique qu'Alissa. Elle accepte la mort qui, ne serait-ce que dans sa conscience, lui permet d'obtenir un effet multiple : "*L'absurdité même du sacrifice tue la mort (tel est du moins notre espoir insensé) et fait vivre le héros par delà cette mort qu'il affronte et qui semble plus forte que lui. [...] Le mortel croit neutraliser sa mort quand il va au devant de cette mort, quand il la prévient et la choisit. Ce sacrifice est la mort de la mort*"⁶.

Mais le sacrifice d'Éveline a un autre sens. C'est une tentative d'affirmer sa personnalité restée trop longtemps dans l'ombre de Robert dans laquelle la maintenait la vertu apparente de ce dernier. Le désir de retrouver l'estime de soi et l'intégrité de son propre personnage se trouve réalisé, paradoxalement mais très efficacement à travers la désintégration du personnage, à travers son abandon à la mort, par le sacrifice de soi-même.

À l'exception d'Olivier qui symbolise un accomplissement absolu, tous les autres héros suicidés sont des idéalistes déçus incapables de s'intégrer dans la réalité, ne pouvant pas accepter ses lois. Un attachement obstiné à leurs propres principes les mène inéluctablement

au suicide qu'ils acceptent comme l'unique forme de rupture avec un monde dans lequel ils ne peuvent plus subsister. La réalité les rejette comme une sorte de corps étranger. Ce sont des personnages prenant envers la vie une attitude de négation qui sont par conséquent, de façon réciproque, rejetés par la vie et le dynamisme qui lui est immanent.

Assassinat-mort violente

L'assassinat dans l'œuvre de Gide peut être analysé suivant deux critères : le motif du crime et le type des assassins et de leurs victimes. Ceci permet de distinguer deux types d'assassinats :

– les assassinats sans motif, actes de personnages supérieurs, dont sont victimes des individus d'une frappante médiocrité. Le meurtre est ici la conséquence de l'opposition totale, résultant de niveaux existentiels absolument différents, entre les critères fondamentaux de l'assassin et ceux de sa victime. Il est présenté sous forme d'un jeu n'ayant pas un sens tragique, comme s'il était exécuté sur un plan théorique et pratiquement dénué de liens directs avec la réalité. Cet acte constitue une manifestation d'un libre-arbitre qui, poussé à son paroxysme, tend à s'extérioriser sur des plans inexplorés, sous des formes inconnues et sans précédent.

– les actes de désespoir commis sur un de leurs proches par des personnages ébranlés dans leur identité. Les assassins sont poussés par un désir de changement, de rupture avec leur passé et la tradition. Ce désir de changement se traduit par le voyage qui symbolise chez Gide la recherche de l'inconnu, un pas à la rencontre de nouvelles possibilités. Cette aspiration à une nouvelle vie est en quelque sorte "*le complice*" de l'assassin.

Au premier type d'assassins appartiennent Lafcadio et Zeus. L'assassinat de Fleurissoire n'est pas un problème purement moral. Même s'il est traité comme gratuit, ne pouvant pas être rationnellement expliqué ni justifié, cet assassinat est cependant motivé par les principes esthétiques de Lafcadio (si on accepte qu'ils puissent constituer un motif d'assassinat). En faisant disparaître Fleurissoire, Lafcadio exprime son amour pour la vie qui pour lui est une catégorie esthétique et comme telle n'accepte pas l'irruption d'êtres tels que Fleurissoire qui détruisent l'harmonie vers laquelle il tend.

Lafcadio entreprend un voyage qui ne devrait être qu' "*ordre, beauté, luxe, calme et volupté*". Fleurissoire, tout tendu, avili par la peur et l'angoisse qu'il éprouve devant sa propre infériorité, dérange l'idéal

de Lafcadio. Il est pour le jeune homme une sorte de choc visuel. Opposant l'élégance de l'un à la grossièreté de l'autre, la détente à la tension, la largeur à l'étroitesse d'esprit, Gide nous montre deux mondes qui ne sont pas du même ordre. Tout comme Fleurissoire est gêné par les moustiques, Lafcadio l'est par Fleurissoire dont il se débarrasse.

L'acte de Lafcadio que l'on taxe de gratuité n'est que l'expression de son refus de se soumettre aux conditions imposées par la société et la morale. Dépassant le suicide qui reste au plan individuel, l'assassinat va encore plus loin ; il se place sur le plan général, visant la société. L'acte d'ôter la vie sous-entend l'attribution de compétences absolues d'un être divinisé.

La volonté de Lafcadio est inconnaissable comme celle de Dieu. En ses actes il n'est pas guidé par des principes constants, de sorte qu'il se permet de détruire la vie de la même façon qu'il risque la sienne pour sauver celle des autres. Ceci constitue aussi une sorte d'identification au niveau supérieur, car on retrouve là un comportement imprévisible, une absence de fins qui sont des traits caractéristiques marquant les principes divins de création et de destruction.

Dans *Le Prométhée mal enchaîné*, le tout-puissant Zeus agit de la même façon en supprimant le malheureux Damoclès qui ressemble en tout point à Fleurissoire.

L'extrême médiocrité des victimes est là comme pour justifier et rendre littérairement acceptable ces crimes. Le divin Zeus offre et reprend. Les principes de création et de destruction sont complémentaires.

Michel, Vincent et Isabelle appartiennent à la deuxième catégorie d'assassins. Le meurtre de Marceline par Michel est à moitié conscient, par ailleurs celle-ci n'offre aucune résistance réelle par son comportement. Pour cette raison, il s'agit d'un cas-limite entre l'assassinat et le suicide. Marceline représente pour Michel tout ce qu'il a envie de fuir. Elle est l'image même de la morale traditionnelle qui, à travers elle, le poursuit pour ralentir sa chute dans la morale problématique, n'offrant quant à elle aucun système et n'ayant aucune exigence intérieure.

L'assassinat de Lady Griffith par Vincent présente des similitudes avec le précédent. Il y a ici une attitude autodestructrice de celle-ci qui, enfoncée, dans le péché, est également victime d'une absence de toute morale.

L'assassinat de l'amant d'Isabelle représente un cas particulier. Il est la conséquence d'une maladresse et de l'irresponsabilité de l'héroïne

et le reflet de ses désirs illimités. Emportée par le désir fou d'atteindre son but, Isabelle le détruit.

Lady Griffith, Marceline et l'amant d'Isabelle sont au fond plus victimes des circonstances que de crimes prémédités et motivés.

Alors que dans la première catégorie les assassins triomphent entièrement de leurs victimes par leur acte, dans la seconde, ils ne font en fait que les libérer de la pression de la vie, qu'ils continuent à subir eux-mêmes, devenant ainsi plus tragiques que leurs victimes. Ces actes n'ont rien de triomphant, au contraire, ils ne traduisent que l'échec des assassins.

La mort des femmes – Une mort spirituelle

Dans l'œuvre de Gide, la forme de mort la plus tragique pourrait être appelée spirituelle. A la différence de la vraie mort, séparation finale et immédiate de la vie, la mort spirituelle se prolonge dans le temps en imposant au personnage de profondes souffrances et déceptions. La mort survenant à la fin n'est que la délivrance méritée.

Cette mort spirituelle, frappant surtout les femmes, est étroitement liée dans l'œuvre de Gide au respect aveugle des principes moraux. Pour cela, ce serait une erreur de ne voir dans la mort des héroïnes de Gide qu'une vengeance de l'auteur trouvant son origine dans son impuissance par rapport à elles ; en tuant ses héroïnes, il détruit surtout la morale traditionnelle qu'elles incarnent et symbolisent.

Le rapport de Gide envers les femmes est très complexe. Si elles ont joué, il est vrai, dans sa vie un rôle de frustration, elles ont aussi influencé la formation de sa sensibilité et inspiré une grande partie de son œuvre. L'idéalisation dont elles sont l'objet dans son œuvre, est une conséquence du désir de les rendre saintes, inaccessibles, hors d'atteinte de ses héros. La mort à laquelle il les livre, n'est que la suite logique de ce processus d'idéalisation, désincarnation d'êtres ne supportant pas eux-mêmes leurs propres corps qui les gênent sur le chemin conduisant à la vertu. La disparition de ces héroïnes apparaît aussi comme une libération de la pression que fait peser sur les héros la vertu qu'elles imposent.

Chez André Walter, la mère apparaît comme un obstacle à la réalisation de sa liaison avec Emmanuèle. Devenue, pour lui, sainte par sa mort, elle se confond de plus en plus dans son esprit avec sa mère, ce qui provoque un sentiment empêchant le désir. De même le désir de Jérôme attiré par Alissa s'éteint lorsqu'il identifie celle-ci avec sa mère

défunte. Par ce changement de rôle, la femme devient l'incarnation de la vertu, elle perd sa véritable identité pour devenir un idéal qu'on n'ose pas souiller.

Le principal conflit ayant marqué la jeunesse de Gide est, comme le souligne Jean Delay⁷, le rapport d'autorité et de soumission imposé à Gide tout d'abord de la part de sa mère, puis de sa femme. Toutes les deux, puritaines jurées, représentent pour Gide une autorité, donc une supériorité. Elles ont sur lui un effet frustrant ; d'où au moment de leur mort le sentiment de soulagement éprouvé par Gide qui lui fait accepter leur disparition avec sérénité.

Cependant, les remords qu'il éprouve suite à la mort de sa mère ne lui permettent pas de se libérer de son influence morale. En identifiant Madeleine avec sa mère il assure la continuité de la vertu dans l'atmosphère qui l'entoure et crée ainsi une protection morale dans le cadre de laquelle il réalise ses désirs.

La femme est conservatrice. Elle obéit aux lois, conventions et aux habitudes, sa vie spirituelle étouffe celle du corps.

La sensualité féminine est refoulée et sa vraie nature sacrifiée. La vie du couple est par cela même impossible : cette impossibilité se traduit par la mort des enfants qui devraient assurer la continuité de la liaison conjugale. L'enfant de Marceline et de Michel meurt parce que leur rapport est atteint dans son essence. L'enfant d'Isabelle est profondément marqué par la non-réalisation de la liaison de sa mère. Robert et Éveline perdent leur enfant au moment où Éveline devient consciente de sa mauvaise foi. La mort des enfants est en fin de compte la conséquence directe de l'incapacité de Gide d'unir homme et femme par le corps et par l'esprit⁸.

Les formes d'apparition de la mort dans l'œuvre de Gide

L'analyse des cas concrets de la mort dans l'œuvre de Gide ne permet d'éclairer qu'un côté du problème. Ce n'est qu'une possibilité d'approche de ce thème qui chez Gide apparaît sous différents aspects. On pense ici tout d'abord à tous les thèmes annonçant et préparant la mort. Ne citons que l'exemple de *Paludes* qui offre l'ensemble des symboles annonçant la mort sur tous les plans. Ici aussi l'habitude, tout ce qui paralyse l'individu et diminue ses possibilités, est un signe de la mort. Étroitement lié à ce thème se joint le problème du choix qui, lui aussi, est une sorte d'appauvrissement.

La mort prise dans le sens le plus large du mot comme pétrification, immobilité, uniformité, provoque chez les héros de Gide une instinctive attitude de défense. Le thème qui apparaît le plus souvent comme une sorte de protection face à la mort est le thème du voyage qui sous-entend le dynamisme et le changement. D'Urien à Thésée tous les héros de Gide voyagent, voulant fuir l'effet paralysant du milieu dans lequel ils vivent et la morale qui les frustre. Les départs représentent l'anéantissement du passé, la rupture avec lui, mais aussi l'acceptation du risque que porte le voyage, symbole de la vie. En voyageant, l'homme se dérobe à l'attachement de quelque nature qu'il soit, à tout ce qui empêche la connaissance du monde, tandis que sur le plan individuel il dépasse ses propres limites, change et s'enrichit spirituellement.

Urien et "*Le fils prodigue*", l'écrivain de *Paludes* et le maître de Nathanaël partent en voyage. Michel voyage pour fuir la mort et Jérôme quitte sans cesse Alissa qui le paralyse. Lafcadio est chez Gide le voyageur par excellence qui d'ailleurs ne s'arrête jamais. Même le fils du pasteur quitte la maison de ses parents. Dans *Les Faux-monnayeurs* les personnages voyagent pour éviter la frustration du milieu familial. Isabelle est condamnée à errer après avoir quitté la maison de ses parents. Éveline s'exile pour échapper au rôle que lui a imposé son milieu.

Alors que le thème du voyage offre un contrepoint au thème de la mort, ceux du froid et de la blancheur sont ses compagnons. Emmanuèle et Walter apparaissent le plus souvent dans une atmosphère glaciale, dans un décor où domine la blancheur de la neige. Le froid est symbole de la mort d'Emmanuèle mais aussi de son innocence symbolisée par la blancheur de la neige. Il neige aussi dans le rêve dans lequel Emmanuèle apparaît à Walter. La neige qu'elle lui pose alors sur son front brûlant lui apporte un soulagement et le calme que seule la mort pourra lui offrir.

Dans *Le Voyage d'Urien* les blocs de glace anticipent la mort et les maisons gelées symbolisent les tombeaux. Le papier blanc dans la main du cadavre symbolise le néant de la mort et l'absence d'un sens général de la vie, mais aussi un défi pour chaque individu de le remplir avec son propre sens. Ellis promet à Urien le bonheur posthume et s'élève vers le ciel dans une robe blanche, symbolisant à la fois l'innocence et la mort.

C'est exténuée qu'Alissa meurt seule dans une pièce aux murs blancs, tandis que Gertrude s'intègre à la vie en hiver dans une atmosphère de froid et de blancheur qui présage de sa mort.

Le mot neige, qui est le premier mot de *La Symphonie pastorale*, symbolise la chasteté et l'innocence sur lesquelles est basé l'enseignement de Gertrude et fondé son attitude envers le monde. Au

moment où la vue retrouvée lui révèle son péché, la neige, symbole de l'innocence, disparaît, laissant quand même le froid, symbole de la mort.

La mort de Bronja et de Boris est annoncée par la neige qui recouvre Saas-Fé et symbolise leur liaison purement spirituelle.

L'enfant de Marceline et de Michel meurt au moment où il commence à neiger. La neige marque l'innocence de l'enfant mais aussi sa mort à laquelle Michel oppose son élan vers la vie.

Il fait froid aussi lors de la dernière visite de Geneviève à sa mère. Enfin la mort prochaine d'Éveline est annoncée par le froid, mais il ne neige pas, ce qui n'est sûrement pas un hasard. Éveline n'est pas comme Emmanuèle et Ellis éloignée de la vie mais toute "*souillée*" par elle.

Un autre thème lié à la mort est celui de la maladie qui chez Gide offre deux faces. Elle est d'un côté une menaçante annonce de la mort, mais aussi un vrai défi pour celui qui veut vraiment vivre. La maladie peut augmenter la disponibilité et l'ouverture vers le monde et représente ainsi une défense naturelle contre la mort. Conscient de ce rôle thérapeutique de la maladie, Gide, par l'ascèse qui représente une imitation de la maladie, augmentait chez lui et aussi chez ses héros leur disponibilité envers le monde. Une morale individuelle très sévère impose à Lafcadio par exemple une auto-punition physique qui augmente chez lui, jusqu'à la rage, cette disponibilité primordiale.

Outre cet effet bénéfique, la maladie a encore un rôle constructif : elle représente souvent le motif le plus important pour la création artistique. La maladie, le déclin des capacités physiques entraîne une croissance des capacités intellectuelles et créatrices. Le malade ne participe pas à la vie mais la contemple "*de l'extérieur*" lui découvrant un charme qu'elle n'avait pas pour lui du temps où il était bien portant. Cette contemplation mène souvent à l'envie de sublimation des aspects de la vie ce qui se concrétise dans la création artistique. La création artistique étant chez Gide le seul moyen d'atteindre l'immortalité et l'éternité, la maladie, en dernier analyse, peut être considérée comme un des facteurs de ce processus.

La création artistique comme seule possibilité de survie

Cet effet salvateur de la parole artistique est pour Gide, comme on l'a déjà souligné, le seul moyen de s'assurer la vie éternelle. Mais Gide n'est pas le seul à profiter de cette écriture salvatrice.

Presque tous les héros de Gide écrivent, eux aussi. Chez eux l'écriture a pour origine un échec sur le plan individuel. Les œuvres de

Gide prennent souvent la forme de confessions. En écrivant, le personnage essaie de créer une sorte de mythe personnel à travers lequel il cherche, en le léguant aux hommes, à triompher de son problème obsédant en atteignant à l'éternité.

Pour Walter l'écriture est, tout comme la lecture, une forme de communication des âmes indépendamment des corps. Étant extracorporelle, l'écriture est aussi transcendente, continuant d'exister après la mort de celui qui écrit. Walter écrit pour assurer l'éternité à son amour. Dans *Paludes*, l'écriture est une résistance contre la grisaille spirituelle. *Les Nourritures terrestres* sont un recueil de conseils, presque un manuel de l'éducation morale pour les générations futures. *L'Immoraliste* est une confession au sens propre du mot. *La Porte étroite*, *La Symphonie pastorale* et *L'École des femmes* sont aussi des confessions en forme de journaux. Tout ce qui est écrit n'a finalement qu'un sens : durer dans l'esprit des générations futures. Ainsi l'individu lutte contre l'oubli et s'assure, à travers la conscience des autres, sa présence dans le futur.

La mort même n'est qu'un rappel du caractère passager de la vie. Vivre dignement, avoir un rapport créatif envers la vie, utiliser toutes les possibilités de ce monde, sont les seules conditions permettant d'accepter la mort comme un repos mérité venant après une vie bien remplie.

La vie et la mort représentent le flux et le reflux de l'énergie vitale qui, après chaque reflux, se transvase dans une nouvelle forme de vie. Le flux sous-entend le reflux, la vie sous-entend la mort.

Le rôle de la mort est donc de servir de contre-point à la vie, mais ce n'est pas elle qui apporte son salut à l'âme. L'âme, elle-même, n'est ni de l'en-deçà, ni de l'au-delà. Elle n'existe que dans le roman, dans l'œuvre d'art, qui lui assure l'éternité.

NOTES

1. *Journal* (1889-1939), Paris : Gallimard, 1951. Bibliothèque de La Pléiade (*Numquid et tu... ?*), p. 605.
2. *Les Faux-monnayeurs*, Pléiade p.964 / Folio p.45.
3. Menahem (Ruth), *La Mort apprivoisée*, Paris : Éditions Universitaires (Coll. "IE"), 1973, p. 123.
4. Lévy (Jacques), *Journal-Correspondance-Étude sur «Les Faux-monnayeurs»*, Grenoble, Cahiers de l'Alpe, 1954, p. 84.
5. *Ibid.*, p. 121.
6. Jankélévitch (Vladimir), *La Mort*, Paris : Flammarion ("Champs philosophiques"), 1977, p.432-433.
7. Delay, Jean, *La Jeunesse d'André Gide*, Paris : Gallimard, (Collection Vocations), 1956-1957. (T.II, *D'André Walter à André Gide, 1890-1895*), p. 503-504.
8. Voir Thierry (Jean-Jacques), *Gide*, Paris, bibliothèque idéale", 1952, p. 127-128.

CHRONIQUES GIDIENNES

CAHIERS
ANDRÉ GIDE

14

Correspondance
André Gide
Valery Larbaud

1905-1938

INTRODUCTION
DE FRANÇOISE LIOURE

Les lecteurs du BAAG peuvent obtenir l'ouvrage en le commandant au Service Publications de l'AAAG, 3 rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon, au prix, préférentiel, franco de port et d'emballage, de 120 FF. Chèque à l'ordre de l'AAAG accompagnant la commande ou demande de facture payable à réception.

nrf

Gallimard

Correspondance André Gide—Valéry Larbaud 1905-1938.
Édition établie, annotée et présentée par Françoise Lioure. *Cahiers*
André Gide 14, Gallimard, 1989, 150 FF.

par Walter C. PUTNAM.

Il est des correspondances gidiennes que l'on aborde comme des monuments sacrés, comme des objets de culte ; le lecteur y entre comme dans un temple. Appartiendrait à cette catégorie la correspondance Gide-Valéry, destinée depuis ses débuts à être publiée et, par là, considérée comme profession de foi... foi littéraire, bien sûr. Le caractère public ainsi que l'ardeur des épistoliers donnent à leur correspondance un statut exceptionnel. Il est d'autres correspondances qui ressemblent plutôt à des invitations à un voyage plus terre-à-terre, chaque lettre constituant une étape dans le parcours des voyageurs-écrivains. Tel serait le cas de cette correspondance entre André Gide et Valéry Larbaud où l'on voit défiler sous nos yeux les pays, les livres et les amis qui jalonnent leurs vies. Puisque tout voyage nécessite des renseignements et des orientations dignes de confiance, le rôle de guide est admirablement tenu ici par Françoise Lioure qui a établi, annoté et présenté cette édition, la quatorzième des *Cahiers André Gide*.

Les cent soixante-neuf lettres réunies ici (cent une de Gide et soixante-huit de Larbaud) s'échelonnent entre 1905 et 1938. Certaines lettres ont été perdues (à jamais?), sans doute lors des nombreux déplacements des intéressés ; d'autres n'ont jamais été écrites en raison des rencontres où la discussion de vive voix s'est substituée à l'échange écrit. Il faut remarquer à quel point le lecteur de cette correspondance est frappé, malgré l'amitié réciproque si souvent exprimée dans leurs lettres, de constater le nombre de rencontres manquées et de visites différées. Les séjours effectués ensemble par Gide et Larbaud en Angleterre ou en Italie scellent une amitié et une affection sincères ; mais, outre quelques brèves entrevues, ils semblent avoir voulu emprunter chacun des voies personnelles qui les éloignent souvent l'un de l'autre. Malgré les nombreuses sollicitations et invitations de Gide, Larbaud tenait toujours

à son indépendance, voire à sa solitude. Lorsqu'il décline une invitation de participer à une des décades de Pontigny, Gide l'accusera même gentiment de "*sauvagerie*". Larbaud manifeste une attitude semblable à l'égard de la N.R.F. où il donne régulièrement textes, articles de critique et traductions mais refuse toujours de prendre une place officielle dans le comité de rédaction. Nous avons souvent l'impression que les liens d'amitié entre les deux hommes se révèlent extrêmement solides à travers leurs lettres, alors que paradoxalement ils se montrent moins empressés l'un envers l'autre dans leur désir de se fréquenter assidûment. Ils semblent avoir préféré pratiquer leur amitié à distance.

Cette correspondance débute en 1905 par une lettre audacieuse que Larbaud adresse à Gide pour annoncer l'envoi d'un poème qu'il souhaite soumettre au jugement de l'auteur des *Nourritures terrestres* et de *L'Immoraliste*. Bien que le poème ne soit jamais parvenu à son destinataire, la réponse chaleureuse de Gide témoigne de l'accueil qu'il réservait aux jeunes talents de son époque. Après une période d'intensité plus forte dans les années 1910-1913, intéressante surtout pour les débuts de la jeune N.R.F., la correspondance devient progressivement plus espacée, préoccupés qu'ils étaient par la guerre ainsi que par leurs affaires personnelles. Larbaud se réfugie à Alicante de 1916 à 1920, donnant rarement signe de vie ; Gide, malgré une certaine intimité et une grande confiance vis-à-vis de son correspondant, n'aborde point avec lui des épisodes importants de sa vie privée tels que la crise spirituelle de 1916 ou le bonheur qu'il trouve aux côtés de Marc Allégret à partir de 1918. Les échanges se font plus irréguliers au cours des années 1920, Larbaud consacrant son temps et son énergie à la traduction monumentale mais interminable de l'*Ulysse* de Joyce, Gide se débattant avec la rédaction des *Faux-Monnayeurs* et tournant son regard vers l'Afrique noire et vers ses futurs engagements sociaux et politiques. Sauf un court billet envoyé par Gide en 1938 pour exprimer son "*inaltérable amitié*", leur correspondance cessera soudainement à partir de 1935, date à laquelle Larbaud subit une attaque d'hémiplégie qui le laissera paralysé jusqu'à sa mort en 1957.

Quant au contenu des lettres elles-mêmes, force est de constater qu'elles ne présentent pas toujours un intérêt littéraire de première

importance. Gide est un lecteur attentif et enthousiaste des écrits de son ami, sachant déceler la modernité du Barnabooth et incitant à plusieurs reprises Larbaud à se consacrer moins aux traductions et davantage à ses propres oeuvres. Larbaud, en critique perspicace, évoque une parenté de ton qu'il trouve entre les Caves du Vatican et Maldoror, mais sans élaborer sa pensée. Nombreuses sont les lettres qui concernent leurs lectures et leurs admirations partagées ou souhaitées de part et d'autre ; les noms de Dostoïevski, Whitman et Butler reviennent souvent sous leurs plumes. L'ébauche d'une discussion prometteuse sur le monologue intérieur en juillet 1923 reste sans lendemain. Ce sont plutôt les passages sur la critique et la traduction qui se taillent la part du lion dans leurs lettres. Gide, pour le compte de la N.R.F., se tourne fréquemment vers Larbaud pour obtenir l'avis compétent de celui-ci quant aux écrivains anglais et espagnols qu'il jugerait dignes d'être portés à l'attention des lecteurs de la revue. Un des épisodes les plus riches concerne les démarches entreprises par Larbaud, avec l'aide d'Alexis Saint-Léger, pour faire confier à Gide la traduction du *Gitanjali* de Tagore. Mais les discussions littéraires à proprement parler demeurent assez réduites dans l'ensemble de leurs lettres.

En revanche, elles nous permettent de pénétrer dans les coulisses non de la littérature mais du monde littéraire de leurs correspondants. Outre les expressions de sympathie et d'amitié qui s'y trouvent renouvelées à chaque instant, ces lettres donnent à voir les écrivains eux-mêmes au quotidien. L'importance de l'introduction et des notes de Françoise Lioure (celles-ci occupent plus de cent pages) contribue à situer et à comprendre le contexte biographique et historique de chaque lettre ; cet appareil critique a aussi le mérite non négligeable de toujours se mettre au service des lettres elles-mêmes. Nous lisons au hasard des circonstances de nombreux "*bulletins de santé*", de véritables carnets de route de deux grands voyageurs ainsi que des nouvelles d'amis mutuels tels que Charles-Louis Philippe, Marcel Ray et le groupe de la N.R.F. pour ne mentionner que ceux-là. Leurs lettres, toujours chaleureuses, montrent le cosmopolitisme et la culture des deux hommes qui ont maintenu leur dialogue malgré de longues séparations et de longs silences. N'est-ce pas à Gide que Larbaud révèle sa conversion dans une

lettre du 27 mars 1912, lettre dans laquelle il ajoute cet appel: "*Claudiel espère que vous y viendrez aussi ; et je crois bien que de tous mes amis non-chrétiens vous êtes celui qui est le plus près de cette grande trouvaille*". Gide esquivera la question et, fait révélateur, ne fera jamais part à Larbaud de ses propres doutes, ni de ses démêlés avec Claudel après la publication des Caves. Les deux amis semblent avoir voulu conserver leurs liens quasi fraternels au-delà de toute différence, ce qui expliquerait en partie pourquoi ils abordent presque toujours ce qui les rapproche, mais rarement ce qui les sépare.

Cet ensemble de lettres, comme le remarque Françoise Lioure, n'est pas une "*entière révélation*". En effet, les lettres de Larbaud, sauf une, avaient été publiées en 1948 par G. Jean-Aubry ; en revanche, celles de Gide, exceptés quelques extraits cités par Jean-Aubry dans sa biographie de Larbaud, constituent la nouveauté et la découverte du volume. Tout en reconnaissant que la publication de cette correspondance complète celle de Jean-Aubry, Françoise Lioure fait remarquer à juste titre qu'"*elle permet néanmoins de suivre pour la première fois, dans son ensemble et sa continuité, l'échange épistolaire de deux écrivains célèbres*" (p. 8). A ce propos, il faudrait que les éditeurs s'imposent désormais la règle générale de publier les deux versants de toute correspondance imprimée, sans quoi ils nient justement la notion d'échange et de dialogue qui est au coeur de l'acte épistolaire. C'est une aberration que de présenter une correspondance comme si elle n'était qu'à une seule voie/voix. Ajoutons à ceci le besoin d'apporter une introduction précise et fiable ainsi que des notes entièrement mises à jour et nous pourrons apprécier l'intérêt et l'utilité du présent volume. Sachons gré à Françoise Lioure de restituer ici les vrais termes du dialogue par lettres qu'ont tenu Gide et Larbaud, le "*contemporain capital*" et le "*riche amateur*" de notre littérature moderne.

**RETOUR SUR LA
CORRESPONDANCE ANDRÉ GIDE-
ROGER MARTIN DU GARD :
UNE DATE À REVOIR.**

par Daniel DUROSAY

Au beau milieu de l'été 1920, que Gide, une fois de plus, passe en Angleterre, en compagnie de Marc Allégret, puis d'Élisabeth Van Rysselberghe¹, la *Correspondance André Gide-Roger Martin du Gard* place une carte postale incongrue, supposée venir d'un "New Ruppin", situé sans doute, dans l'esprit de l'éditeur, quelque part en Galles du Nord, du côté de Llanberis ou Gwen y Glo, avec cette indication de date, évidemment conjecturée : "(août 1920)".

Cependant le texte de la carte donne à réfléchir :

*"Après quatre jours de Cuverville, à Berlin de nouveau ; mais serai de retour en Normandie à la fin du mois. Mes bien attentifs souvenirs à vos hôtes et à tous les amis de Pontigny"*².

À elle seule, l'indication de Pontigny, dont les décades ne repirent qu'à l'été 1922, rend suspecte l'année 1920. Quant au mois d'août, il est incompatible avec ce que l'on sait du déroulement de cet été anglais. Gide arrive à Londres sans doute dès le 30 juillet 1920³, puis gagne, vraisemblablement le 6 août, la pension Bodafon sise à Llanberis, en Galles du Nord, à dix kilomètres de la mer, que D. Bussy venait de lui dénicher pour un prix avantageux ; dans une lettre du 11 août, il annonce à son amie l'intention d'y demeurer jusqu'au 26 de ce mois⁴, et réitère dans sa lettre du 17 août⁵. Revenu à Londres le 27, il accepte avec empressement, toujours sur suggestion de l'amie dévouée, de passer le week-end des 28 et 29 à Garsington, dans les environs d'Oxford, chez Lady Ottoline Morrell⁶, en compagnie de Marc. Enfin, si l'on en croit la *Correspondance générale* de Claude Martin, qui répertorie l'ensemble de ses lettres connues, Gide n'aurait quitté Londres qu'après le 5 septembre, expédiant encore ce jour-là un courrier à son ami belge René Michelet. Durant ce séjour de plus d'un mois, l'écrivain n'a pas quitté, n'a pu quitter l'Angleterre.

La cause est donc entendue : la date est à revoir. Il faut, de toute évidence, la situer dans un de ces voyages en Allemagne, et plus

précisément à Berlin, qui ne commencèrent vraiment qu'après le voyage au Congo, en 1927, et surtout 1928, et se succédèrent dans les années suivantes, à un rythme qui put devenir frénétique⁷. C'est par Marc Allégret, devenu cinéaste, et donc attiré par la puissance des studios berlinois, très souvent là-bas pour ses activités professionnelles, que Gide et Martin du Gard, profitant de la connaissance du terrain dont faisait état leur jeune ami, se laissèrent entraîner vers la capitale du plaisir des années folles. Les motivations culturelles se greffaient très aisément sur ces équipées, du fait que Pierre Viénot, alors en poste à Berlin, au service du Comité d'information franco-allemand, dont il fut le maître d'œuvre, multipliait les initiatives de rapprochement entre intellectuels des deux pays.

La solution au problème de datation posée par la carte postale incriminée, apparaît à la lecture des lettres échangées par Gide et Martin du Gard, durant le mois d'août 1932. Cette année-là, Gide part pour Berlin le 7 août⁸. Dès le 9 août, Roger Martin du Gard essaie de localiser "*dans un ciel wagnérien*", l'itinérant ami parti en compagnie de Valéry et Curtius ; il regrette son absence prévisible à Pontigny, à la fin du mois : "*Je me désole de penser que vous ne serez pas à Pontigny le 28*"⁹. Voilà pour Pontigny ; voilà qui explique et suscite le salut de Gide à "*tous les amis de Pontigny*"¹⁰. Mais le voyageur revient de Berlin, prématurément, le 13¹¹, avec un "*immense désir d'y retourner avant la fin de l'été. Il me semble vraiment*", ajoute-t-il, le 14, à l'adresse de son ami, "*que je n'ai rencontré là-bas que la simple et pure joie de vivre. Il y a certaine petite ville : Neu Ruppin, à 100 kil. au N.-N.O. de Berlin, dont le nom éclipse pour moi désormais ceux de Tozeur, de Nafta ou même d'une plus lointaine Afrique ; et dont le souvenir me brûlera longtemps...*"¹². Voilà cette fois pour "New" Ruppin.

Il ne reste plus qu'à positionner un peu plus nettement notre carte postale : d'un côté, après le retour à Cuverville du 14 août, et après les quatre jours passés à cet endroit, donc après le 18 ; de l'autre côté, avant le retour à Cuverville, daté par le *Journal* du 28 août¹³ — ce qui cadre avec l'indication de la carte : "*[...] serai de retour en Normandie à la fin du mois.*" Donc cette carte anodine fut expédiée entre le 19 et le 28. Est-il possible d'aller plus loin ? Peut-on présumer qu'elle fut expédiée au début du nouveau séjour, dans l'exultation première d'être là de nouveau — vers le 19 ou le 20 août 1932 ?

NOTES

1. Voir *Les Cahiers de la Petite Dame*, Gallimard, t.I, p.45, et surtout la *Correspondance André Gide-Dorothy Bussy*, Gallimard, t.I, p.194 sqq. .
2. *Correspondance André Gide-Roger Martin du Gard*, Gallimard, 1968, t.I, p.156.
3. *Correspondance André Gide-Dorothy Bussy*, t.I, p.195.
4. *Ibid.* p.201.
5. *Ibid.* p.207.
6. *Ibid.* p.208 et 210.
7. Voir Pierre Masson, "Les voyages d'André Gide. Chronologie sommaire", *BAAG*, n°61, janvier 1984, p.95-105.
8. *Journal*, t.I, p.1142, 7 août 1932.
9. *Correspondance André Gide-Roger Martin du Gard*, t.I, p.534.
10. Salut repris dans la lettre de Gide du 1er septembre [1932], *ibid.* p.536.
11. *Correspondance André Gide-Roger Martin du Gard*, p.535.
12. *Ibidem.*
13. T.I, p.1143.

Alain Rivière, *Isabelle Rivière ou la passion d'aimer*. Paris : Fayard, 1989, 383 p., avec "chronique bibliographique" et index.

par Bernard MELET

Qui ne connaît pas Alain Rivière eût pu craindre le pire d'un ouvrage consacré par un fils à une mère qui eut l'enviable et redoutable gloire d'être la sœur de l'auteur du *Grand Meaulnes* et la veuve du premier directeur de *La NRF* de l'entre-deux-guerres. Alain Rivière n'a pas l'intention de dire « tout » sur Isabelle, à laquelle de très nombreuses pages du *Bulletin de l'AJRAF* (Association des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier) ont déjà été consacrées, surtout en 1989, année du centenaire de la naissance d'Isabelle. Quant aux tentations apologétiques ou hagiographiques, elles sont pour lui d'un autre âge : l'hommage que le fils offre à sa mère est le dépassement de controverses où la sérénité et la compréhension des contraires avaient plus d'une fois fait défaut.

Le livre tient la promesse de la préface, due à Alain lui-même. S'il rappelle l'animosité manifestée à l'égard d'Isabelle par la NRF il y a quelque soixante ans, il l'attribue au sentiment qu'« *Isabelle détenait encore un secret qui ne pouvait se dire du fait qu'elle avait choisi de révéler d'abord le côté croyant de Rivière. [...] Ce secret était celui de sa propre vie, de la vie qui l'unissait à Jacques et à Henri et qu'elle avait partagée jusqu'à leur mort. Cela, il fallait que quelqu'un d'autre le dise. C'est cela toute la vérité de Jacques Rivière, d'Alain-Fournier et d'Isabelle ; et c'est ce que nous avons les moyens de faire connaître aujourd'hui grâce à une longue quête qui, après bien des années, nous a rendu possesseur d'un dossier de dix mille lettres, à quoi j'ajouterai mes souvenirs personnels, ayant eu la chance de vivre près d'elle très intimement jusqu'à sa mort* » (pp. 10-1).

Dans une langue qui est plus celle du mémorialiste que du biographe, Alain Rivière a recours à un « *récit composé de mille voix distinctes* » pour atteindre, chez Jacques Rivière et ses proches, « *ce plus secret domaine dont ils s'étaient donné mission d'être les explorateurs chez les autres* » (13). La manière dont il procède n'est pas, c'est le moins qu'on puisse dire, « *strictement biographique, c'est-à-dire objectivement historique et chronologique* » (*ibid.*). Après un Prologue qui nous amène à la fin des années vingt et un chapitre qui évoque rapidement les années de jeunesse, on arrive tout de suite à Jacques Rivière et à son « *nouvel et maléfique amour pour une autre femme* » (41). Si, à partir de là, le livre

suit en gros l'ordre du temps et, comme *Les Contemplations*, s'organise autour de la mort d'un être aimé, je veux dire Jacques Rivière (200-11), il est en réalité construit de façon très souplement thématique, ce qui contribue à son charme mais suppose que le lecteur connaisse déjà assez bien la vie des principaux personnages.

Ouvrons l'Index. Gide se trouve nommé dans une trentaine de pages, à égalité avec Claudel et Jacqueline Rivière, sœur de l'auteur. Des amis, c'est Copeau qui est le plus souvent présent. Laissons pour le moment de côté Jacques et Alain-Fournier (habituellement appelé par son vrai prénom : Henri) : ils hantent tellement l'ouvrage que ce sont les occurrences de leurs œuvres qu'on a seules fait figurer dans l'index. Signalons en passant, plutôt comme une curiosité, la discrétion qui pousse l'auteur à ne jamais désigner par son vrai nom « celle que nous continuerons d'appeler Yvonne de Galais » (352).

Prenons sans tarder soin de préciser que, malgré toute sa mansuétude, Alain Rivière ne peut « réadmettre » Gide dans le cercle des « amis » : héritière de cette « association des contraires » que constituait « la pure amitié de Jacques avec Gide » vouée à un « éloignement progressif », « Isabelle ne pouvait que mener le divorce à son accomplissement » (300). Faut-il aller jusqu'à voir en Gide « l'ennemi capital », si on nous permet cette parodie d'une expression célèbre, le Satan pluminif contre qui Isabelle la Catholique aurait proféré une « fatwah » aussi vengeresse que celle de feu l'ayatollah contre l'Indien Errant ? Certes, cette querelle, qu'Alain qualifie de « bien éventée » (116), est cependant évoquée — par fragments, comme beaucoup de thèmes de ce livre. Situait le tournant en 1926, Alain Rivière écrit que, pour la NRF, « Isabelle serait désormais et à tout jamais l'"épouse abusive" que Gide accuse d'avoir "travesti la figure de Rivière, ses derniers moments", etc., et l'on cherchera dorénavant tous les moyens de confondre aux yeux du monde et de dénaturer ce que l'on pourrait bien appeler à juste titre la "croisade" d'Isabelle » (*ibid.*). En fait, c'est quand, en 1916, Isabelle avait une première fois tenté de convertir Gide, que le climat avait commencé à se gâter. Il y avait donc eu un « avant », plutôt serein, que le livre n'occulte pas. Il devait même aussi y avoir un « après », savoureux : c'est une lettre d'Isabelle (21 août 1927) que Gide qualifie de « si exquise » (299) et que l'on regrette de ne pouvoir, pour ne pas être trop long, citer en entier : « Cher ami, Depuis deux jours, j'ai sur ma table cette ancienne photographie de vous, jeune homme, que j'ai demandé à Copeau de me prêter. Et je la regarde avec une émotion profonde ; je la regarde avec tendresse. Comme vous étiez beau alors ! Comme vous étiez fait encore à

l'image de Dieu ! [...] j'ai failli vous écrire cet hiver ; [...] j'aurais voulu vous écraser sous des reproches sanglants [...] vous êtes encore cette créature de Dieu, ce jeune homme à la bouche pure que la mort seule peut tuer en vous, ou ranimer d'une éternelle beauté en le délivrant de tous les masques affreux sous lesquels vous tentez en vain de l'étouffer » (298). Il faut s'empresse de dire que le contexte de cette lettre est une mise au point (ou une mise à jour) où, citations à l'appui, Alain Rivière explique, « déplie » sans passion ces passions d'un autre âge.

On s'étonnera peut-être plutôt de lire que, dans son salon de la rue Boulard, « *un jour ma mère entendit Mme Van Rysselberghe parler confidentiellement d'un grand projet pour sa fille Élisabeth : celui d'avoir un enfant de Gide !* » (198). Ces mots ne pourraient-ils nous faire imaginer une Isabelle amusée et/ou attendrie ?... Or c'est un des mérites du livre d'Alain Rivière que de rappeler ces qualités d'Isabelle trop oubliées ou méconnues que furent son humour et un culte de l'amitié poussé jusqu'à l'imprévoyance, dont elle se faisait un devoir, ainsi que l'a montré sa générosité envers Marguerite Lhote, première femme du peintre : c'est l'occasion d'un beau chapitre (301-13), romantique et tourmenté comme une toile de Soutine ou comme l'existence de cette autre amie, le peintre Maria Blanchard (249-56).

Si Alain Rivière ne cherche pas à nier ou à cacher les jugements et comportements excessifs ou injustes de sa mère, il présente à sa décharge (qui le lui reprocherait ?) des circonstances qu'il qualifie pourtant de « *pas totalement atténuantes* » (269) : c'est, durant dix ans (de 1925 à 1935), l'ascendant que prit sur elle un Savonarole au petit pied, l'abbé Jean-Pierre Altermann, dont Alain évoque avec force « *l'intransigeance inquisitoriale [...]. Il y avait dans notre milieu, précise-t-il, une sorte de fièvre obsidionale qui nous retranchait d'un monde ennemi contre lequel nous nous sentions le devoir de combattre en chevaliers du Christ comme de véritables croisés. C'était à la fois enivrant et ravageur [...]. Nous étions [...] enfermés dans une dialectique qui consistait à répondre au fanatisme anticlérical par un égal fanatisme religieux [...]. "Qu'il soit anathème" revenait dans les Actes officiels du Vatican comme le "Priez pour nous" des Litanies des Saints. [...] Nous étions alors plus près du Concile de Trente que de Vatican II et l'on rejetait avec horreur tout ce qui peut être taxé de modernisme* » (267-9). On ne peut comprendre vraiment ce livre que si l'on considère le chemin spirituel que son auteur, longtemps moine bénédictin (voie trop tôt choisie « *qui pour moi s'avéra plus tard une impasse sinon une déviation de ma jeunesse* » [230-1]),

maintenant marié et père de deux grandes jeunes filles, eut à parcourir avant de pouvoir écrire ces pages.

Aurais-je, ô étourderie ! omis de parler des amours de Jacques ? C'est là aussi pour son fils un sujet délicat ; sans vouloir le couvrir d'un voile, il essaie de l'exorciser d'un titre : « *Une saison en enfer* »... Commentons Rimbaud par Racine :

*Je l'aime, non point tel que l'ont vu les Enfers,
Volage adoreteur de mille objets divers...*

Alain Rivière prend aussi soin de ne pas indiquer les noms des « objets ». Il fait cependant exception (45) pour le modèle d'*Aimée*, dont tout le monde sait depuis longtemps qu'il s'agit d'Yvonne Gallimard, femme de son éditeur. Les initiés connaissent tout aussi bien l'identité réelle de *Florence*, mais peu ont sans doute lu la correspondance amoureuse du romancier et de son modèle, dont Alain cite d'assez éloquentes passages. En voici une idée. Jacques à Florence : « *Depuis votre nouvelle lettre, je meurs d'envie de vous voir* », et glose du narrateur : « *Et la rencontre a lieu, suivie de beaucoup d'autres* » (179). L'amant comblé : « *L'épanouissement que je sens mon être capable de prendre sous vos baisers m'apparaît, par instants, presque indéfini* » (183). A la suite d'une soirée où Jacques avait dansé, — et songeant sans doute à une possible rivale, — Florence écrit : « *Tu as tant de jeunesse, il faut que tu vives un grand amour. Puisque je n'ai pas pu te le faire connaître, il faudra chercher ailleurs* » (187). Sans tenter de reproduire ici les éclaircissements ajoutés par Alain Rivière, nous devons nous rappeler, comme il le suggère dans sa préface (12), que Jacques Rivière, dès son essai d'avant-guerre sur *le Roman d'aventure*, faisait à l'écrivain nouveau un devoir de « *comprendre [...] l'émerveillement que nous donnent les âmes* » ; en somme, il jugeait nécessaire de vivre des aventures psychologiques pour faire quelques progrès dans l'étude du cœur humain !

On pourrait reprocher au présent compte rendu d'être, sinon un peu aguicheur, du moins incomplet : il y aurait tant à dire : sur le soutien moral et financier des Mayrisch aux Rivière, sur l'immense amitié (et même « *les cœurs ont peut-être débordé* » [87]) entre Isabelle et Jacques Copeau, sur Henri et sur Jacqueline, sur la NRF et sur maints autres thèmes encore. Puisqu'il faut bien terminer, disons que tout, y compris les expériences amoureuses, est vu à travers la personnalité d'Isabelle, confidente de son mari et de son frère et, sinon leur biographe toujours impartiale, au moins la dépositaire fidèle de leurs archives. C'est ce qui a permis à Alain Rivière, fort des apports de patientes enquêtes

complémentaires, de prendre certaines distances et de broser cette fresque neuve et vivante, roborative pour l'esprit en dépit des crises et des deuils et qui, bien au delà de la personne même d'Isabelle Rivière, nous met de plain pied avec la société française du premier demi-siècle.

AN ANNOTATED BIBLIOGRAPHY
OF CRITICISM ON ANDRÉ GIDE
1973-1988

Catharine Savage Brosman



GARLAND PUBLISHING, INC. • NEW YORK & LONDON
1990

BROSMAN (Catharine Savage), *An Annotated bibliography of criticism on André Gide, 1973-1988*. New York and London : Garland Publishing Inc., 1990, XXII-327 p., avec index des personnes, index des lieux, index des sujets, ISBN 0-8240-7973-6, 42 \$.

par David STEEL

“Ah ! l’utile livre, et comme il vient, d’Outre-Atlantique, à point !”, se serait peut-être écrié jadis certain correspondant très lettré d’Angèle. Du reste, bien que ni D.O.M. ni T.O.M., La Nouvelle Orléans n’est-elle pas un peu terre française ? Ce qui est certain c’est que de son aire de travail en Louisiane notre amie Catharine Savage Brosman nous livre ici, solidement relié en vert normand (et durablement imprimé sur papier non-acide, 250 ans de survie garantis !) un instrument de travail désormais indispensable, véritable *vade mecum* de tout gidien sérieux. Et que les gidiens sont sérieux, c’est ce dont témoignent les 1272 études publiées dans la seule quinzaine d’années entre 1973 et 1988 ! Voilà un chiffre qui fait réfléchir ; flatteur certes pour la réputation littéraire de l’écrivain, ainsi que pour l’industrie des gidiens et para-gidiens dont il découle, mais inquiétant, décourageant peut-être pour le chercheur débutant qui se trouve au pied de cette montagne imposante qu’il lui faut gravir avant de pouvoir jouir, en connaissance de cause, de la terre gidienne promise. On a commenté le degré zéro de la littérature. Son degré infini, la propension du texte à engendrer du texte *ad infinitum*, en serait une caractéristique plus manifestement concrète.

Catharine Savage Brosman justifie son point de départ de 1973 en rappelant qu’avant cette date la quasi totalité des études sur Gide ont été relevées dans l’ouvrage de D.W. Alden et R.A. Brooks : *A critical Bibliography of French Literature : The Twentieth Century*. En ce qui concerne la période qui constitue le sujet de son livre, elle reconnaît sa dette envers les rubriques bibliographiques de *La R.H.L.F.* et du *BAAG*, ainsi qu’envers la *M.L.A. International Bibliography* et les travaux de Klapp, Alden, Peter Hoy, Claude Martin et Alain Goulet. À l’exception des thèses et des dissertations, exclues d’office (le chercheur est renvoyé à *Dissertation Abstracts International* etc.) et de la plupart des comptes rendus (dont elle repère cependant les plus importants), ainsi que des travaux écrits en japonais et dans les langues de l’Europe de l’Est, elle a essayé de noter et de décrire tous les textes de Gide (éditions, interviews, articles, lettres — y compris les traductions en anglais) et toutes les études le concernant parus dans la période citée dans son titre. Le programme était vaste et il est réussi. Nul doute qu’on trouvera des lacunes (j’en note une pour la forme : le livre de Naomi Segal, *Narcissus*

and Echo. *Women in the French Récit*, 1988, Manchester U.P., qui reprend le texte sur Gide constituant le n°577 de Brosman), mais de telles omissions seront sûrement rares.

En règle générale, lorsqu'il s'agit d'un texte de Gide, l'on en trouve ici une brève description. Pour ce qui est des études critiques en revanche, la quasi totalité sont "annotated", c'est-à-dire que l'indication bibliographique est suivie de quelques phrases, voire d'un paragraphe — en anglais, soulignons-le — qui en décrivent et souvent en évaluent le contenu. Les exceptions à cette règle sont très peu nombreuses et concernent des textes avec lesquels l'auteur n'a pu, pour une raison ou une autre, se familiariser et qu'elle marque d'un "not examined" sobrement et honnêtement péremptoire. C'est le cas, entre autres, de tout ce qui a paru relatif à Gide dans le *Bulletin* de la Société des Amis de Charles-Louis Philippe (voir p.93-94) qui semble ne pas avoir de succursale en Louisiane. Que notre ami David Roe se tranquillise donc, il a ainsi échappé au crible (qu'il n'avait du reste aucunement à craindre !) de l'évaluation critique par lequel bien d'autres parmi nous passons. "Brilliantly", "authoritative", "superficially", "not scholarly", "needlessly belaboured" sont parmi les adjectifs et adverbes élogieux ou réprobateurs que la bibliographie décoche de son carquois critique. On attendait du reste de la fine critique qu'ailleurs elle s'est déjà montrée que ses commentaires fussent pertinents et drus, et c'est le cas. Catharine Savage Brosman a le don de résumer l'essentiel d'un article, d'en jauger l'apport, et d'en définir la méthode critique en peu de mots. Un seul commentaire m'a semblé peu clair, celui du n°782 : se peut-il qu'ici quelques fragments du texte aient sauté lors de la dactylographie ? Car il faut préciser que l'éditeur Garland a choisi de reproduire typographiquement le tapuscrit originel. De rare lapsus ont résisté à la vigilance des correcteurs d'épreuves — "disipline" n°509, "anlysis" n°766 — dont le plus important est sans doute, dans la liste des abréviations, p.XXII, celle, erronée, de *SRF* pour un *Stanford French Review* qui devrait être rendue par *SFR* (voir n°788).

La plus grande partie du livre, celle qui comprend le recensement des études critiques, est divisée en sections : bibliographies, études biographiques, études thématiques, études consacrées à des textes romanesques (texte après texte, par ordre chronologique de parution) etc., traitées alphabétiquement par auteur, avec, entre les sections, un système fort utile de renvois croisés. Trois index, des personnes, des lieux et des matières, complètent le livre que préface une courte introduction où l'auteur offre une élégante esquisse de la situation de Gide devant la critique des vingt dernières années. Il ne fait aucun doute que Catharine Savage Brosman nous livre ici un admirable et

indispensable outil de travail que toute bibliothèque, voire tout gidien, se doit de se procurer. Comment, au demeurant, avons-nous pu nous en passer jusqu'à présent et à quand, penseront peut-être certains de nos amis français, une version française ?

CORRESPONDANCE SUR UNE CORRESPONDANCE

À la demande de Mme Catherine Gide, et parce que l'objet du débat nous paraît dépasser le simple plan des relations privées, nous publions ci-dessous une lettre relative au projet de publication de la correspondance échangée entre André Gide et Marc Allégret, dont nous avons été amené à l'entretenir. Nous l'avons fait suivre d'une réponse.

*

Le 8 septembre 1990

Cher Daniel Durosay,

Vous craigniez que vos propos au téléphone, je les aie mal compris. Je craignais de mon côté m'être mal exprimée. Votre lettre justifie mes craintes.

Mais non, bien sûr, ce n'est pas l'indiscrétion qui me gêne. Ces lettres ne révèlent rien de neuf d'une liaison qui n'a jamais été dissimulée honteusement. Ma grand-mère elle-même, dites-vous, et vous avez raison de le souligner, "en parle plus complètement, plus nettement" que cette correspondance.

J'ai envie de vous dire : "Alors, à quoi bon la publier? Qu'ajoute-t-elle donc de si intéressant?" Vous avez un argument qui m'a touchée ; vous dites que ces lettres racontent l'histoire d'une formation. Comme ce serait passionnant... si c'était vrai. Vous pensez bien que j'applaudirais à une publication qui serait alors "exemplaire". Mais vous doutez vous-même de votre argument. "Il se peut que l'intéressé n'ait pas entièrement répondu à l'attente". Et avouez-le, mise à part une lettre ou deux, la "pédagogie" développée ici n'est pas très convaincante, ni très appliquée, ni très insistante, ou si vous préférez, elle me paraît vite découragée (peut-être à cause du peu d'intérêt marqué par un enseignant distrait). Ah! comme je souhaiterais, par contre, qu'une étude sérieuse, s'appuyant aussi sur ces lettres, soit enfin entreprise sur la pédagogie et son importance dans la conception que mon père développait de l'amour, de la sincérité et de son exemplarité. C'est pourquoi je tiens à ce que ces lettres restent à la disposition des chercheurs ou de toute personne qui voudrait travailler sur ce thème (ou un autre). Mais il me semble que ce serait tromper le lecteur "non-prévenu", l'honnête lecteur, en lui laissant croire qu'il va trouver là de quoi instruire sa réflexion en ce domaine.

J'en viens aux raisons qui motivent mon refus et que j'ai si mal su vous exposer au téléphone.

Il faut d'abord, encore une fois, que vous soyez bien convaincu que ce n'est pas l'indiscrétion qui me gêne. Et à ce sujet, je m'étonne que vous alliez jusqu'à consentir à supprimer "sans dommage pour la ligne d'ensemble de cet échange... quelques notations indiscrètes".

Vous pensez bien que si je consentais à publier ces lettres, ce serait dans leur intégralité et que je ne pourrais m'associer à cette sorte de censure de bonne compagnie. Non, ce n'est pas l'indiscrétion qui motive mon opposition. C'est un sentiment bien plus complexe de ce que l'écriture et la publication représentaient, il me semble, pour Gide.

Si je peux prendre le risque de résumer en peu de mots ce que je ressens, je dirai :

1) que cette publication contrevient à la volonté très clairement exprimée par Gide d'être lu en écrivain, en artiste, compte tenu de ce que l'art n'est pas pour lui fioriture et divertissement mais une sorte de morale (ou de conduite), de moyen d'accéder à la sincérité et à la vérité.

2) que cette publication est de nature (et votre lettre me le confirme) à accréditer une idée qui m'est particulièrement insupportable, l'idée qu'il y a un enfer de Gide, un Gide caché et sulfureux, bref, comme disent les journalistes "du croustillant là-dedans". Convenez qu'il y a de quoi m'inquiéter quand je vous vois distinguer les oeuvres artistiques et ce que vous appelez (pardonnez-moi de bondir) les "parties honteuses", Corydon, Si le grain, Le Congo etc...

Vous-même, avec prudence heureusement, vous écrivez : "À supposer qu'on veuille dresser un enfer gidien..." À ma connaissance Gide n'a jamais eu honte ni de Corydon ni de Si le grain ne meurt ni de son Journal ni de rien de ce qu'il a publié et estimé publiable. Il n'y a pas d'enfer de Gide. Je voudrais que cela soit inscrit en lettres capitales sur toute publication du moindre de ses écrits.

Je sais que c'est aussi votre sentiment et que vous ne songez pas à dresser la carte de cet enfer. Mais vous voilà porté à des distinctions qui risqueraient de laisser croire à son existence. Il n'y a chez Gide rien de semblable à ces tableaux protégés de la lubricité des enfants par un petit rideau, que l'on voyait autrefois dans certains musées. Gide est justement celui qui a supprimé les rideaux. Il a voulu ne rien dissimuler. Et s'il y a quelque chose de dissimulé chez lui c'est à la science incertaine de la psychologie des magazines qu'il faudrait le demander. Je pense que tel n'est pas votre propos, que l'intérêt que vous portez à Gide vous pousse à ne pas vous rassasier de ce qui a été dit sur Gide et Marc.

Je vous dirais bien mon sentiment sur la sincérité de Gide à laquelle vous faites référence. Mais cette lettre est déjà longue. Disons seulement que la sincérité ne me paraît pas avoir été chez mon père l'expression de l'instinct ou toute de primesaut. Ce serait plutôt au contraire l'effet de ce qui me semble une volonté morale. La sincérité se gagne. De même que la liberté, qui n'est pas la licence. Mais non vraiment, cela nous entraînerait trop loin.

Croyez, cher ami, que je suis désolée de vous décevoir, mais au fond très convaincue que l'intérêt que vous portez à l'oeuvre de mon père vous portera à comprendre mes raisons.

*

Paris, ce 29 septembre 1990

Chère Catherine Gide,

puisque votre lettre ouverte répond à une lettre privée, permettez que, pour éclairer le lecteur, j'ajoute quelques mots à un échange dont j'ai regret qu'il n'ait pas rapproché nos points de vue. Je me bornerai à quelques correctifs, et deux remarques sur le fond.

Votre réponse prend appui sur ma lettre précédente, mais, en vérité, de manière inexacte. Vous me faites dire que la Petite Dame parle "plus complètement, plus nettement" que leurs lettres, de la liaison de Gide et de Marc Allégret. Ma phrase disait le contraire ; le témoignage direct est plus fort :

"la correspondance avec Marc Allégret est de plain-pied avec tous ces témoignages intimes [j'évoquais les Cahiers de la Petite Dame, et le livre de J. Schlumberger sur Madeleine et André]. Elle ne dit rien que votre grand-mère n'ait fait savoir; mais sur certains points, elle le dit plus complètement, plus nettement."

Dans cette correspondance qui vous déçoit, nous ne lisons pas la même aventure. Vous y voyez l'échec d'une formation et le découragement de Gide. J'y vois autre chose : un adolescent difficile, pour toutes sortes de raisons, qui tiennent au milieu, à l'époque, autant qu'à l'individu lui-même ; et un aîné attentif et constant dans son projet de formation, lors même que la solution est plus difficile à trouver. C'est là ce qui différencie cette correspondance, abondante et durable, d'autres plus fugitives, comme celle, par exemple, avec René Michelet. J'y trouve encore la confrontation de deux personnalités — un rapport

que l'âge rend nécessairement inégal, avec une volonté de bien faire du côté de l'aîné, mais aussi, le contrariant peut-être, un penchant à l'échappement et à la liberté, de la part du cadet. Ce décalage de niveau et de tempo est à lui seul une source d'intérêt. Le projet de formation est forcément inscrit dans cette liaison, et donc dans la correspondance. Forcément, car c'était là ce qui permettait aux parents Allégret d'envisager sans crainte l'attention portée par Gide à leur enfant. *Alibi commode ?* Ce serait faire injure à Gide de considérer que cet argument servît seulement de masque, — et ce serait négliger la leçon de Corydon. Le constant commerce entre la fausse monnaie et la bonne, les cheminements détournés vers l'authentique, constituent un autre intérêt majeur de ces lettres. Possible que la réalisation n'ait pas été à hauteur ; il est vrai que la correspondance avec Marc est inégale, qu'on y rencontre quelques grandes lettres, dans les années capitales, les deux ou trois premières, et quantité d'autres plus ordinaires. Mais c'est le lot de bien des correspondances ; une correspondance n'est pas une épure, ni un traité didactique, mais la mémoire d'un vécu. Peut-on, sans statufier, supprimer ce vécu ?

Je vois aussi, l'avouerai-je, une contradiction non résolue entre l'idée que ces lettres pourraient servir à des études sur la pédagogie gidienne, et le jugement qui, sitôt après, condamne cette correspondance : elle n'apporterait rien au sujet. Ce serait très étonnant. J'ai dit pourquoi.

Sur deux questions de fond, nos points de vue, je le crains, ne peuvent se rejoindre :

1) l'interprétation exclusivement esthétique de l'œuvre de Gide invaliderait, selon vous, toute publication s'écartant de ce critère. À cela, j'objectais ceci :

“Le point de vue artistique que vous posez comme voie d'appréciation exclusive ne peut valoir que pour les œuvres expressément voulues telles. Or l'œuvre de Gide ne se réduit pas à celles-là. Où classer, dans cette hypothèse, sinon dans les parties honteuses, à supposer qu'on veuille dresser un enfer gidien, *Corydon*, *Si le grain ne meurt*, *le Voyage au Congo*, et *Retour de l'U.R.S.S.*, *Ainsi soit-il* — tous ouvrages, pour ne parler que des plus connus, dont il est difficile de dire qu'ils se bornent à illustrer une pratique esthétique ?”

J'ajoutais que la diversité de l'œuvre conseillait de l'éclairer de diverses manières.

Tout lecteur de bonne foi comprendra, par cette citation, que l' "enfer gidien", qui vous fait bondir à juste titre, n'était sous ma plume qu'une hypothèse ironique, évidemment caricaturale, — non, sérieusement, vous avez cru ?... — pour exprimer la crainte qu'il se constituât, et plaider en faveur d'une publication qui eût levé le doute. Nous savons maintenant que vous êtes contre un enfer gidien, contre toute censure, et, pour l'avenir, nous en sommes rassurés.

2) Une question, cependant, demeure éludée. Entre autres choses, Gide fut aussi homosexuel. Son œuvre et sa vie auront donc leur place dans une histoire des homosexualités en France, comme dans celle du roman par exemple. Sous cet angle, la correspondance avec Marc Allégret — il s'agit de 450 lettres — retrace un vécu qui eut sa beauté, sa fraîcheur, sa grandeur, et ses petites choses. La décision de ne pas publier ce document — un document qui n'a pas beaucoup d'égal, et qui, d'une certaine manière, pourrait être utilement confronté à l'image de la "race maudite" selon Proust — n'aura-t-elle pas pour effet de mutiler l'homosexuel, sous prétexte de préserver l'écrivain ?

Je terminerai sur cette question, qui m'interroge moi-même, mais à laquelle, visiblement, nous n'apportons pas semblable réponse. L'exploration d'une œuvre, et de la vie qui va de pair, prend du temps. Il eût été logique de mettre d'abord les documents à disposition, pour ensuite favoriser les études. Je demande s'il n'eût pas été préférable que cette correspondance fût accessible sans discrimination, avec les éclairages souhaitables, plutôt que lue, longtemps encore, sous le manteau — ce n'est pas dire : "derrière le rideau". Voilà la raison de bon sens qui me fait encore espérer que le dossier dont nous parlons ne sera pas définitivement clos.

Quel que soit notre débat, vous savez, n'est-ce pas, chère amie, que nous cherchons l'un et l'autre à servir Gide.

D. Durosay

*

POST-SCRIPTUMS

Lundi 26 novembre 1990

cher ami,

Des pages d'explications ne serviraient à rien, nous ne pourrions nous entendre.

Amicalement brisons là.

L'essentiel, n'est-ce pas, est que cette correspondance soit accessible à tous les chercheurs et qu'ils sachent que c'est vous qui avez eu la patience de la rassembler.

Catherine Gide.

*

ce 2 octobre 1990

Chère amie,

Quant à mon travail d'établissement du texte, il est encore trop imparfait pour être prématurément proposé au public exigeant auquel on le destine.

Et puis, encore faudrait-il connaître l'avis de l'actuelle détentrice de ces lettres, et savoir si ce mode de diffusion a son agrément.

D. Durosay.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

sous la direction de Claude MARTIN & Daniel DUROSAY,
avec la collaboration de Jean CLAUDE, Walter C. PUTNAM, Raimund THEIS.

TEXTES DE GIDE

André GIDE, *Autobiographisches. Band 2 : Tagebuch, 1903-1922*. [Journal traduit par Maria SCHÄFER-RÜMELIN, Johanna BOREK & Christine VIRAGH MÄDER]. Préface [p.9-24] et annotations par Peter SCHNYDER, avec index. des noms et des œuvres [p.777-811]. Stuttgart : Deutsche Verlags-Anstalt, *Gesammelte Werke II*, 1990, 813 p. . ISBN 3-421-06462-8.

[Deuxième volume de la grande édition allemande, dirigée par notre ami Raimund THEIS. Ce second volume, établi et présenté par notre ami P. SCHNYDER, se distingue par une annotation, présentée comme "minimum", mais néanmoins la première, et par un index très complet — plus complet que celui de l'édition Pléiade, dont D. Moutote avait naguère montré les silences].

André GIDE, *Autobiographisches. Band 4 : Tagebuch, 1939-1949*. [Journal traduit par Maria SCHÄFER-RÜMELIN & Wilhelm Maria LÜSBERG]. Préface [p.9-34] et annotations par Raimund THEIS, avec index. des noms et des œuvres [p.681-706]. Stuttgart : Deutsche Verlags-Anstalt, *Gesammelte Werke IV*, 1990, 706 p. . ISBN 3-421-06464-4.

BIBLIOGRAPHIE GIDIENNE.

Ouvrages

— BOROS-AZZI (Marie-Denise), *La Problématique de l'écriture dans Les Faux-Monnayeurs*. Paris : Lettres Modernes, 1990, «Archives André Gide 6», 138 p., 70 F.

— *Hommage à André Gide. La N.R.F.*, novembre 1951, 418 p. 68 F. [Compte rendu par Michel BRAUDEAU, dans *Le Monde* du 4 janvier 1991, p.26, de l'ensemble des rééditions de numéros d'hommage de *La N.R.F.* — recension consacrée pour l'essentiel au n° sur Proust, et on ne peut plus succinct en ce qui concerne celui sur Gide.]

— GIROUD (Françoise), *Leçons particulières*. Paris : Fayard, 1990. [Un chapitre de ces mémoires consacré à Gide, p.59-65. Voir notre écho dans les *Varia*].

— GOULET (Alain), *André Gide. «Les Faux-Monnayeurs», mode d'emploi*. Paris : C.D.U./ S.E.D.E.S., 1991, 290 p., 150 F.

— GUSDORF (Georges), *Lignes de vie, 1. Les Écritures du moi, et 2. Auto-bio-graphie*. Paris : Éd. Odile Jacob, 1991, 2 vol., 432 et 504 pp., 195 et 195 F. [Nombreuses mentions de Gide. Il sera prochainement rendu compte de cet ouvrage dans le BAAG.]

— HIRST (A.E.), *Literary decadence in the early works of André Gide and Thomas Mann with consideration of their later relationship*. Oxford University, 1982, 430 p.

— MASSON (Pierre), *Lire Les Faux-Monnayeurs*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1990, 167 p., 110 F. [Conditions spéciales auprès de notre Service publications, pour les membres de l'AAAG : 90 F.].

— MEYER (Jean), *Place au Théâtre*. Paris : Éd. de Fallois, 1991, 273 pp. [+ 16 pp. d'ill. hors-texte], 120 F. [«Cinquante ans d'amour du théâtre»... Un chapitre de ces souvenirs, pp. 150-62, est consacré à Gide et à la mise en scène des *Caves* au Français en 1950, avec trois lettres inédites. Nous reviendrons prochainement ici sur ce livre.]

— MOUTOTE (Daniel), *Réflexions sur Les Faux-Monnayeurs*. Paris : Champion, col. Unichamp, 1990, 227 p., 90 F.

— SAN JUAN Jr (Epifanio), *Transcending the Hero. Reinventing the heroic : An Essay on André Gide's Theatre*. University Press of America, 1988, 69 p., \$ 15.85 [avec bibliographie, p.67-68, sans index].

Articles

— DUROSAY (Daniel), "Le Voyage au Congo et son livre-fantôme : la mise en question du journal". *Littérales*, n°7, 1990, p.121-147.

— EMEIS (Harald), "À propos des Thibault : Maman Juju et Rinette, un double parallèle", *Le Cerf-volant*, n°139, 2^e trim. 1990, p.36-42.

[Par un familier du décryptage, qui veut voir en transparence, au prix d'un audacieux changement de sexe, dans le couple de la prostituée d'âge mûr et de sa jeune protégée, quelque chose rappelant la liaison de Gide et de Marc Allégret — à travers celle de Verlaine et de Rimbaud. Résultats hasardeux ! D.D.]

— GOULET (Alain), "Mystifier pour mystifier : le narrateur des *Faux-monnayeurs*", *Littératures*, [Presses universitaires de Toulouse-Le Mirail, 56 rue du Tour, 31069 Toulouse Cedex], n°23, automne 1990, 169-182.

— LAVIZZARI (Alexandra), "«Il veut que je regrette mon âme». Die Rolle Oscar Wildes in André Gides Leben". *Neue Zürcher Zeitung*, 14 Dezember 1990, p.41, col. 1-4.

— LÉVY (Zvi H.), "Deux sources de *La Porte étroite* et du «Journal d'Alissa» : Madame André-Walther et la Correspondance Auguste Comte-Clotilde de Vaux". *Ariane*, [Lisbonne], n°6, 1988, p.127-148.

— SCHNYDER (Peter), "Gide lecteur de Nietzsche", in *Travaux de littérature offerts en hommage à Noémi Hepp*. Paris : Les Belles Lettres, 1990, p.203-227. [Une notice bibliographique, p.222-3, récapitule, de manière circonstanciée, les articles sur la question. En appendice, 2 lettres inédites (1903) de Gide à Élisabeth Förster-Nietzsche, et 2 de celle-ci à celui-là].

Comptes rendus

— de GIDE (André)-RUYTERS (André), *Correspondance*, éd. Cl. Martin, V. Martin-Schmets, P. Masson, P.U.L., 1990, par :

EECKHOUT (JEAN), *Le Courrier de Gand*, 12 octobre 1990, p.3 & 8. [Entre autres choses, l'auteur signale l'intérêt de l'ouvrage d'Anne DESPRECHINS (Bruges, 1954), *Liévin Bauwens et sa famille*, biographie d'un maire de Gand sous l'Empire, dont Ruyters était le petit-neveu, parenté qui justifie dans cet ouvrage plusieurs pages sur Ruyters. Par ailleurs, il rappelle que c'est au Musée de Gand, dont un frère de Théo Van Rysselberghe fut l'architecte, qu'est exposée la grande toile de 1906, *La Lecture*, où Gide figure aux côtés de Verhaeren, Vielé-Griffin, Ghéon et Maeterlinck.]

— de PLATHE (Axel), *Klaus Mann und André Gide*, Bonn : Bouvier, 1987, par :

FOUCART (Claude), *Revue de Littérature comparée*, janv.-mars 1990, n°1 bis, p.167-8.

— de SCHNYDER (Peter), *Pré-textes, André Gide ou la tentation de la critique*, par :

FOUCART (Claude), *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, t.141, 1989, n°226, p.453-4.

TRAVAUX UNIVERSITAIRES

En préparation :

Mlle Béatrice DELACOUR, prépare une thèse de doctorat ès lettres et sciences humaines sur le sujet suivant : "Les relations d'André Gide avec Paul-Albert LAURENS et sa famille. Édition de leur correspondance" (direction Alain GOULET, Université de Caen).

AUTOUR DE GIDE

Autographes :

— Relevé par notre ami Jean EECKHOUT, dans le catalogue de la vente publique, organisée le 27 octobre 1990 à Bruxelles par la Librairie Simonson, [Chaussée Charleroi 227 Steenweg op Charleroi, 1060 BRUXELLES, tél. : 02/538.31.58] cette référence d'autographe (sous le n°37), qui, sans être de Gide, le concerne cependant :

[DEGOUVE DE NUNCQUES— VAN RYSSSELBERGHE (Théo et Maria) — 1 l.a.s. et 1 carte postale aut s. à propos de la mort d'Émile Verhaeren, la 1^{ère} de Théo William Degouve de Nuncques, la 2^e de Maria à Juliette Degouve de Nuncques, née Massin. Est : 5.000

lère pièce (4 pp. sur 1 double f. in-12, 4/12 /1916) : longue lettre pleine de sensibilité à propos de la mort tragique de son ami Verhaeren (dont Degouve de Nuncques était le beau-frère, ayant épousé Juliette Massin la sœur de Marthe Verhaeren). Il n'a pu assister aux funérailles «dignes du grand disparu» en raison de son état de santé, mais sa femme et sa fille Elisabeth «ont pu rendre à notre ami les suprêmes honneurs et accompagner sa dépouille jusqu'à la Panne, après la cérémonie de la levée du corps, resté à l'Hospice de Rouen». Il évoque l'état de santé et la douleur de Marthe Verhaeren, qui «[...] prévenue par ma femme et André Gide de son malheur, a été ramenée par eux chez nous le mardi matin et accompagnée à Rouen où, le soir même elle a pu voir une dernière fois, selon son désir formel, son cher compagnon [...] Vous n'ignorez pas qu'elle est dans un état de santé plutôt précaire, ses jambes étant de plus en plus faibles et ne la soutenant que péniblement» . 2e pièce : qq's mois après la mort de Verhaeren, Maria, toujours aussi émue par l'«affreux malheur» («La pensée n'arrive pas à épuiser l'horreur de cette mort») transmet à Juliette un message de sa soeur Marthe à propos de la vente d'un terrain et la réconforte à son sujet : «Évidemment il me semble qu'elle ne pourra jamais s'apaiser mais elle consent à vivre pour sa mémoire et elle le fait héroïquement avec courage».

Joint: 1 l.a.s. de Van Rysselberghe à Degouve (1 1/2 pp. sur 1 double f. in-12, 19/5 /1902 [cachet postal] envel. cons.) : il a parlé de lui au marchand Durand Ruel qui accepterait d'exposer ses œuvres, et il l'engage à lui rendre visite pour régler l'affaire Ens. 3 pièces.

Ouvrages

— LOUÏS (Pierre), *La Femme et le pantin*. Préface de Michel DELON. Gallimard, col. Folio n°2190, 214 p. [Outre une brillante préface (p.7-24), l'ouvrage propose un "dossier" d'études comportant une "Vie de P.L." sous forme de chronologie (p.147-155), une notice sur l'ouvrage (p.157-160), une bibliographie (p.161-164), le texte du *Journal de voyage en Espagne* de janvier 1895 (p.165-182), un dossier de presse (p.183-191) où figure notamment une recension de H. Ghéon pour *L'Ermitage*, enfin des notes (p.193-212). Un instrument pédagogique de qualité — dont Gide, dans cette collection, ne bénéficie malheureusement à ce jour que pour les *Cahiers d'André Walter*, dans l'édition procurée par Claude Martin.

— LOUÏS (Pierre), *Les Chansons de Bilitis, Pervigilium Mortis*, avec divers textes inédits. Éd. présentée, établie et annotée par Jean-Paul GOUJON. Gallimard, coll. «Poésie» n° 241, 1990, 341 pp. [Extraits, p. 328, de 2 lettres inédites de Gide à LouÏs, des 28 juin et 5 octobre 1894 (la première, en fait, avait déjà été citée par M. Goujon dans sa biographie de LouÏs, Seghers, 1989, pp. 130 et 132).]

— MIRBEAU (Octave), *Contes cruels*. Édition établie et présentée par J.-F. Nivet et P. Michel. Librairie Séguier, 1990, 2 vol., 560 et 670 p., 198 et 210 F.

— MIRBEAU (Octave), *Combats politiques. Textes choisis*. Librairie Séguier, 1990, 300 p., 150 F.

— MICHEL (Pierre) & NIVET (Jean-François), *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*. Librairie Séguier, 1990, 1020 p., 320 F. [Monumentale biographie de Mirbeau cosignée par un des nos Amis, dont les lecteurs du BAAG avait pu lire déjà un Gide et Mirbeau (n°81, janvier 1989, p.27-39)].

VARIA

VIE DE L'ASSOCIATION

Folle journée à Cuverville

(16 juin 1990)

par Pierre BASSIGNY

Les sociétés littéraires, dans la grande tradition française, sont conçues pour être des lieux de rencontre et d'échange, «*une auberge ouverte au carrefour*», comme le rappelait un auteur anonyme dans un tiré à part des cahiers de l'Association (en 1979 ?)

Ces sociétés, pour «*l'amateur*», paraissent d'un abord austère. Réservées aux proches, lui semble-t-il, formées d'un irremplaçable noyau d'universitaires passionnés et exigeants, vouées qu'elles sont au culte (un substantif trop fort, n'est-ce-pas !) des auteurs qu'elles interrogent et analysent, elles révèlent souvent les aspects inconnus qui transcendent ou brisent les réputations.

Elles s'offrent pourtant des respirations en partant à la découverte des lieux magiques où vécut celui ou celle qui l'ont ouvert au monde de la pensée et des lettres (à la ferveur ?).

C'était le propos d'Henri Heinemann qui, rassemblant une cinquantaine de personnes, le 16 juin 1990, nous invita à voir ou revoir Cuverville.

Des habitués et quelques jeunes et nouvelles figures se retrouvèrent sur le quai de la gare Saint-Lazare, parfaitement guidés par leur mentor en casquette (avais-tu une casquette, Henri ?) repérable, comme dans les meilleurs congrès, à son badge (un insigne, n'est-il pas ?) signalant que nous étions bien avec un ami d'André Gide. Le train s'ébranla à 7 h 54, comme il était écrit.

A 9 h 02, après avoir à peine eu le temps de faire le point sur les épreuves du «*capesse*» ou de l'«*agrègue*», nous stoppâmes sur les quais de la gare de Rouen où (c'était écrit aussi) un car devait nous attendre. Henri et nous-mêmes (vingt voyageurs environ, les autres participants gagnaient Cuverville par leurs propres moyens) pûmes admirer, passés les derniers guichets, la place ensoleillée. Vide. Sans car de tourisme, nous en étions sûrs.

Henri garda son sang-froid. Il garde toujours son sang-froid. Me semble-t-il. Nous aussi. Vingt minutes en station debout n'ont jamais épuisé qui que ce soit. Du moins, en apparence ! Des groupes s'organisèrent ; partagèrent avec quelques clochards de rudes bancs de pierre. Nous devisâmes. Henri s'agitait ; souriant parfois ; inquiet le plus souvent ; n'éludant aucune question sournoise. Il cherchait. Mais non.

Rien. Nichts. Nada. J'ignore, pour Mizuno Asaka, comment cela se traduit en japonais. Bref (enfin, presque...), quelques intimes d'Henri commencèrent à s'inquiéter pour son cœur fragile qui, compréhensif, responsable, s'adapta parfaitement à la situation et tint le coup.

Une terrasse au soleil, au loin (100 mètres !), attira les plus téméraires (ou les plus assoiffés) qui ne quittèrent pas leur cénacle embryonnaire quand il fut annoncé (par Henri, bien sûr) qu'un café gratuit serait offert sous une verrière ombreuse. La S.N.C.F., sous l'amicale et ferme pression d'Henri, commençait à se sentir fautive.

Au bout d'une heure et demie de causeries, le car apparut. Enfin ! Nous courûmes, mais sans hâte excessive, pour nous y engouffrer. Henri survivait. Nous pouvions aller droit vers Cuverville. Presque droit ; le jeune et sympathique chauffeur emprunta une route fort sinueuse ; manqua quelques croisements essentiels. Mais, qu'était un quart d'heure de plus, puisque nous étions déjà habitués à l'éternité.

Sur le perron du château du Cuverville, Madame Chaînes et quelques amis impatients nous attendaient.

Cuverville, vous connaissez, n'est-ce-pas ? Ce lieu superbe, cette façade rigoureuse, cette campagne vallonnée, ces salles aux boiseries grises et ces couloirs où il est plus difficile d'évoquer Gide que Copeau à Pernand. Il y a peu de traces de son passage, à l'exception de cette énorme table dans la cuisine et de cette porte de placard qu'affectionne Henri : les progrès en taille des gamins de la famille Drouin y figurent encore.

Au fond du parc, la "porte étroite". Elle s'est élargie à nos yeux incrédules : le secret de la petite porte ?

Cette découverte eut lieu après un repas au Cap d'Antifer, face à la Manche. Avec cette ambiance caractéristique des rencontres imprévisibles où, autour de quelques figures prestigieuses, les conversations vont bon train. Certaines, à la limite du cancan amical. Nul n'est parfait ! De l'imperfection jaillit parfois l'éclair du plaisir. Nous y goûtâmes. Merci, Henri, pour le repas.

J'eus à peine le temps de boire un café (l'ai-je bu ?) qu'il fallut se précipiter à nouveau dans le car. Nous ne cherchions pas à rattraper le temps perdu. Nous courions, très banalement, pour tenter aussi, après la visite, d'enfin goûter (c'était écrit !) aux nourritures spirituelles promises par l'éminent organisateur. Daniel Durosay, Henri Heinemann et un ami américain, ancien diplomate, qui reçut Gide et Valéry de Vichy, intervinrent brièvement. Les fermiers du lieu tenant entre leurs mains quelques journaux locaux jaunis, quelques lettres précieuses, évoquèrent leurs souvenirs. Alain Goulet eut le temps de prononcer cinq ou six phrases à propos de Madeleine. Elles suscitèrent notre vif intérêt. Mais Henri, impérial, sut l'interrompre. Il rappela l'assistance aux dures

réalités des horaires ferroviaires et des limitations de vitesse imposées aux véhicules de transport en commun. Nous obtempérâmes. Alain Goulet parviendra-t-il à nous dire son texte, dans son entier ? C'est un autre chapitre !

Dans un courrier personnel qu'Henri m'adressa le 22 juin, en réponse à une lettre que je lui avais adressée pour lui remonter le moral et aider à régulariser son pouls cardiaque, il m'écrivit ceci, quasi en vers :

*«L'affaire, certes, fut chaude
j'ai craint Waterloo
le Comte d'Harcourt a bien voulu m'écrire
que ce fut finalement Fontenoy.
J'y avais peut-être été
le Maréchal de Saxe.»*

Ce ne fut pas une journée ratée, Henri. Ce fut un beau moment de rencontres et de découvertes, avec des regards d'autant plus curieux, avides qu'ils devaient être brefs. Sois remercié. Tu recommenceras, s'il te plaît ?

NOS MEMBRES PUBLIENT

◆ David STEEL publie : "DADA-ADAD. Kurt Schwitters, poetry, colage, typography and the advert", in *Words and image*, vol.6, n°2, avril-juin 1990, p.198-209, ill.

◆ Daniel MOUTOTE annonce son nouveau livre : *André Gide : L'engagement (1926-1939)*, à paraître au CDU-SEDES, au premier trimestre 1991.

◆ Guy DUGAS fait paraître *La littérature judéo-maghrébine d'expression française. Entre Djéha et Cagayous*. Paris : Éditions L'Harmattan, 2320 p., 140 F. Entre autres publications récentes ou annoncées : un dossier sur le thème : "Intellectuels judéo-algériens" dans *Parcours* (dictionnaire biographique de l'Algérie, Paris, 1990, 88 p. ; "L'École de Tunis et le développement de la littérature judéo-maghrébine dans l'entre-deux-guerres" (*Cahiers d'Études maghrébines*, Université de Cologne, n°3, 1990, spécial "Littérature juive au Maghreb" ; il coordonne également un n° spécial des *Carnets de l'exotisme* (n°4) sur le thème : *Au Maroc avec Pierre Loti*, (Poitiers : Le Torii Éditions, 64 p., 65 f.)

◆ René ÉTIEMBLE, *L'Europe chinoise II*. Paris : NRF, 1989, 405 p., 160 F.

Dans le premier tome de *L'Europe chinoise*, Étienne s'appliquait à justifier la formule que lui-même définissait en une phrase, p.435 : "*La Chine fut bien moins européanisée que sinisée l'Occident chrétien.*" Et l'auteur de souligner fortement le rôle d'intermédiaires intelligents joué par les Jésuites. Nous voici, avec le second tome, au Siècle dit des Lumières, et pour une bonne part, de la sinophilie triomphante, au grand dam de l'Église catholique qui "*ne veut à aucun prix*" d'une Europe enchinoisée par des missionnaires trahissant leur mission. Cette Europe, pourtant, ne cesse de s'enchinoisier : du thé à la porcelaine, de l'art du jardin à celui de l'éventail, mais aussi par une vision de l'érotisme qui n'est ni vulgaire ni collet monté. Au-delà de cet engouement, il y a une pénétration inouïe de la Chine dans des domaines tels que le théâtre, la spéculation métaphysique, voire l'art de gouverner les gens. Témoin *L'orphelin de la Chine*, adaptation scénique d'une légende chinoise qui fit fortune en divers pays dont la France, grâce ici à Voltaire. Si Montesquieu admire et demeure prudent, Voltaire s'engage résolument, ne pouvant qu'approuver les Jésuites qui, instruits là-bas, veulent supprimer de la religion "*toutes traces de superstition, de prodiges*" (p.213). Lui, il s'en tient au déisme, sans plus, allant jusqu'à bousculer de façon prophétique la chronologie judéo-chrétienne et tout ce qui tendrait à démontrer une obéissance aveugle à la lettre de la Bible. Quant aux physiocrates, c'est évidemment aux mœurs politiques de la Chine des Lettrés qu'ils se réfèrent. Ensuite, le vent tourne dès la fin du XVIII^{ème} siècle : voici l'autre, celui du colonialisme et de la canonnière, puisqu'hélas le Pape l'emporte dans son conflit avec les Jésuites, et que les grands états les chassent. Nous passons de la sinophilie parfois exagérée à la sinophobie militante.

Jamais je ne dirai assez à quel point l'érudition d'Étienne s'allie à une honnêteté foncière, à quel point également cette érudition ne confine jamais à la pédanterie. Il sait le "parler simple" qui, sans aucune concession quant au fond, donne au lecteur le plaisir d'apprendre. À mes yeux, l'essentiel est qu'il mène, comme toujours, le bon combat de l'intelligence et du respect de l'homme dans un monde peu tolérant.

[Henri HEINEMANN]

◆ Maurice NADEAU, *Grâces leur soient rendues*. Paris : Albin Michel, 1990, 479 p., 140 F.

Dira-t-on un jour "Le Nadeau" ? Quel livre ! et quel bonhomme ! Point question de cirer les pompes, qu'on me pardonne l'expression ; ou alors à ceux qui le méritent, lesquels d'ailleurs ne le supportent pas. La rigueur intellectuelle, la vraie fidélité des sentiments, la persévérance dans l'effort, la sûreté dans les choix, la générosité à tendre la main aux inconnus, aux mal aimés, aux paumés, et aussi à exécuter quelques têtes de Turc (Jean Paulhan, pas plus à la noce avec Nadeau qu'avec Étiemble, chacun le tuant à sa façon ; Claude Gallimard, plus en demi teinte : la "*méfiance réciproque*"), voilà à grands traits ce qui vient tout de go à l'esprit. On ajouterait l'humilité. Oui et non. Oui, s'il s'agit de ne pas renier ses origines, de crier son amour à la Zilda de son enfance : sa mère ; ou de reconnaître ses erreurs, voire avouer telle mesquinerie. Non, si cela veut dire effacement. Se méfier des timides déclarés et de leurs audaces soudaines.

Il y a des pages merveilleuses. Ainsi sur Pascal Pia, les plus belles, les plus nobles qu'on ait écrites à son sujet. Ou encore sur David Rousset, Robert Antelme, Joë Bousquet, Georges Pérec. Le critique ne se permet aucune concession. Sartre "*n'est pas le romancier qu'il aurait voulu être*", alors que Malcolm Löwry "*figure tout près de Dostoïevski et Flaubert*". De Mauriac : "*Le romancier m'ennuyait. Le polémiste m'a donné du plaisir.*" Il admire Claude Simon, tout en trouvant que le Nouveau Roman n'a rien "*transformé de fond en comble*". À force de se colleter avec le milieu (Milieu ?) littéraire, il lui en reste des cicatrices : le Surréalisme, le Trotskysme ont été une part importante de l'existence de Nadeau. On décèle toutefois une blessure : Breton.

Livre d'amour souvent, d'humour parfois. Livre de polémiste : ah ! les rudes fins de phrases, es pointes acérées... Livre de reconnaissance sincère : Gide, Leiris, G. Bataille, Adrienne Monnier. Grand livre. Dans une lettre de Gombrowicz : "*Votre grand honnêteté spirituelle vous procure une espèce d'innocence dans votre métier satanique.*" On ne saurait dire mieux. Ni que *Les Lettres Nouvelles*, *La Quinzaine*, ont sacrament marqué un demi-siècle de critique littéraire. Grâces donc en soient aussi rendues à Maurice Nadeau.

[H.H.]

◆ Luc DECAUNES, *Le coeur légendaire*. Paris : La Bartavelle, 1990, 179 p., 100 F.

Luc Decaunes peut être considéré comme un orfèvre en la matière. N'a-t-il pas déjà publié en 1984, chez Seghers, une remarquable *Anthologie du poème en prose (1842-1945)*. Dans l'introduction, il notait, de Max Jacob, ceci : "Je ne connais guère de poète qui ait compris de quoi il s'agissait" et excluait toute référence à "l'arsenal poétique" des poèmes en vers. Pour ma part, humblement, je doute d'avoir compris, sinon la définition du moins saisi clairement la frontière qui sépare le poème en prose de la prose poétique. D'ailleurs, dans *Le coeur légendaire*, l'auteur s'est gardé de dire lesquels des textes appartiennent à l'un ou l'autre genre ! Que le lecteur prenne ses responsabilités... Cela posé, j'ai lu avec un réel contentement ce parcours poétique qui débute en 1934 et si, diaboliquement, il m'est arrivé de cueillir des réminiscences à peine masquées, de subterfuges classiques, octosyllabes (*Dans la Forêt silencieuse*, p.38), allitérations (*Version*, p. 79), répétitions (*Piqûres*, p. 21), j'ai surtout goûté, outre un parfum de terroir, le retour aux sources élémentaires : hiver, bois, eau, herbe, oiseau, que n'eût pas désavoués l'École de Rochefort. Comment taire l'érotisme de *Coton indien*, p.81, la sensualité de *La Porte ouverte* qui s'achève en danse macabre, la fluidité de *La fille la plus nue* p.137, la senteur verlainienne de tel poème, l'inspiration surréaliste de tel autre (*Mélodrame*, p. 89). Au fond, sans toujours discerner lucidement les raisons de mes coups de coeur, j'ai aimé ce recueil, riche d'images — "Il y avait des billes de lumière sur les tuiles..." —, de jeux de mots, du jeu des mots qui va jusqu'à l'humour provocateur (tel blair, tel pif), riche enfin de la multiplicité des thèmes qui caractérisent l'univers du poète. L'ultime page (*Chemin de crête*, p.166) s'élève à la dimension de l'épique. Page inoubliable.

[H.H.]

DANIEL MOUTOTE

**RÉFLEXIONS
SUR LES FAUX-MONNAYEURS**



Librairie Honoré Champion, Editeur
7, quai Malaquais
PARIS
1990

Table des matières

Introduction	7
Chapitre I : Le roman	13
Chapitre II : Le titre	37
Chapitre III : Le narrateur	51
Chapitre IV : La sincérité gidiennne	69
Chapitre V : La mise «en abyme»	87
Chapitre VI : Les personnages	101
Chapitre VII : Les dialogues	113
Chapitre VIII : L'écriture	125
Chapitre IX : Roman, mémoires, journal	145
Chapitre X : Le roman de Gide et le roman de Proust	165
Chapitre XI : Le roman de Gide et le Nouveau Roman	183
Le Roman du possible	197
Appendice: Lexique esthétique concernant <i>les Faux-Monnayeurs</i>	203
Indication bibliographique	225
Table des matières	227

Pierre Masson

LIRE

Les Faux-Monnayeurs

Les lecteurs du *BAAG* peuvent obtenir l'ouvrage en le commandant au Service Publications de l'AAAG, 3 rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon, au prix, préférentiel, franco de port et d'emballage, de 90 FF. Chèque à l'ordre de l'AAAG accompagnant la commande ou demande de facture payable à réception.

Presses Universitaires de Lyon

TABLE DES MATIÈRES

I — Histoire d'un roman	7
II — Histoires de familles	61
1 — Histoire des trois grands-pères	63
2 — Œdipe et Narcisse	80
III — L'histoire en marche	95
1 — Le jeu de billard	97
2 — La boussole et la pendule	114
IV — L'esprit de l'histoire	143
1 — Le chiffre et la lettre	145
2 — L'esprit et le livre	154

ALAIN GOULET
Professeur à l'Université de Caen

ANDRÉ GIDE
LES FAUX-MONNAYEURS
MODE D'EMPLOI

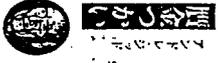
SEDES
88, boulevard Saint-Germain
PARIS V^e

SOMMAIRE

- I. L'auteur des «Faux-monnayeurs» : 5-45.**
- II. Genèse des «Faux-monnayeurs» : 46-83.**
- III. Problématique de la fausse monnaie : 84-103.**
- IV. Composition : de l'actantiel au symbolique : 104-156.**
- V. Points de vue et discours narratif : 121-156.**
- VI. Éléments d'un inventaire : 157-214.**
- VII. Quelques sources : 215-238.**
- VIII. La réception : 239-263.**
- IX. Bibliographie.**

20世紀文学 紀行

71 (A1)



目次
1. 現実に選り抜く
2. 人間の生考を始める少年
3. 国際文化

この号は、20世紀文学の発展とその影響を考察する。特に、現代文学の多様性と国際化の動きに焦点を当て、作家の創作背景と読者の受け取り方を分析する。

本誌は、文学の歴史と現代の潮流を結びつける役割を果たす。読者は、異なる文化圏の文学を通じて、人間の共通の感情と思想を探求できる。



この写真は、20世紀文学の重要なモチーフである。人々の集まりや社会的状況の描写は、作家の視点から重要なメッセージを伝える手段となってきた。

現実の選り抜く

人間の生考を始める少年

少年の視点から見た現実の断片。彼は周囲の出来事や人物を鋭く観察し、その背後にある真実を探ろうとする。この過程が、彼の自己意識を形成していく。



この物語は、少年の成長と自我の確立をテーマとしている。現実の複雑さを理解し、それを選択的に捉える能力が、彼にとって不可欠となる。

少年の思考は、単なる観察を超えて、深い哲学的問いへと発展していく。彼は、自分が生きる世界の意味を問い、そしてそれに対する答えを模索する。



国際文化

国際文化の発展とその影響。異なる文化圏の交流と融合が、現代文学に新たな活力をもたらしている。

DE L'UNIVERSALITÉ DE GIDE

Le 28 août 1989 paraissait dans *YOMIURI*, grand quotidien japonais du soir, dans la série des reportages intitulée : «*Voyages dans la littérature du XXème siècle* » (n° 77, Paris), une présentation du Paris des *Faux-Monnayeurs* de Gide. À gauche, sous un portrait de l'écrivain en médaillon, un aperçu succinct de la vie de Gide et de son œuvre. Puis, sous une grande photo d'adolescents d'aujourd'hui assis sur un banc du jardin du Luxembourg (sous-titrée par la citation des *Faux-Monnayeurs* : «*[...] avaient coutume de se retrouver, chaque mercredi entre quatre et six, quelques-uns de ses camarades. On causait art, philosophie, sports, politique et littérature.*»), un curieux article intitulé : «*Des adolescents abordent la "vie d'homme" : des choix toujours difficiles à faire*». Son auteur, Kenjiro FUJIMURA, se sert des *Faux-Monnayeurs* de Gide comme clé pour découvrir le Paris actuel et les problèmes des jeunes gens héritiers de Bernard et d'Olivier.

La scène initiale des *Faux-Monnayeurs* est liée aux souvenirs d'enfant d'André Gide, à ses jeux évoqués au début de *Si le grain ne meurt*. Est suggérée l'intrigue principale du roman, dont Bernard est le protagoniste, ainsi que sa composition. Après quoi, vient une enquête sommaire de K. FUJIMURA, partant de l'actualité de l'œuvre de Gide («*Elle annonce le Nouveau Roman*», déclare un étudiant, tandis que le vendeur d'une librairie souligne son étude dans les lycées — et surtout «*l'Association des Amis d'André Gide*», présentée par notre ami M. NIMOMIYA, témoigne d'«une influence qui s'étend indéfiniment») et glissant sur les problèmes des élèves d'aujourd'hui (pourquoi le baccalauréat ? Que faire après ? Comment vivre en couple sans indépendance financière ? Comment obtenir un métier ?).

«*L'épaisse verdure jette de l'ombre sur la fontaine Médicis, dans le Jardin du Luxembourg, et invite à la méditation. Les fleurs diaprées de la saison sont épanouies. C'est là que fleurissaient les discussions de Bernard et de ses camarades, sur la politique et sur l'art. Aujourd'hui, plusieurs garçons et filles s'entretiennent paisiblement sur un banc, s'appuyant l'un contre l'autre.*»

Ainsi, en cette année où *Les Faux-Monnayeurs* sont au programme de l'agrégation, peuvent-ils aussi servir de guide pour voir Paris.

Alain GOULET (avec l'assistance de Mizuno ASAKA)

COLLOQUES

◆ Organisée par la *Société d'Études du roman français du XX^e siècle* (3, place Richebé, 59800 LILLE), une journée de travail — réunissant essentiellement les enseignants de différentes universités chargés du cours d'agrégation sur *Les Faux-Monnayeurs* — s'est tenue à la Sorbonne, le 24 novembre 1990, sous la présidence de Pierre BRUNEL et Bernard ALLUIN. Alain GOULET y a présenté un exposé sur "le personnage d'Édouard" et Pierre MASSON, un autre, sur le thème : "*Les Faux-Monnayeurs et Les Fleurs du Mal*". Ces deux communications seront prochainement publiées (courant février 1991) dans la revue *Roman 20-50* (n°11), qu'on pourra se procurer, pour 38 F + 6 F de port, au : 56 rue Brûle-Maison, 59000 LILLE.

◆ Sous le patronage du Secrétaire Général du Conseil de l'Europe, Catherine LALUMIÈRE, du Maire de Strasbourg, Catherine TRAUMANN, et de personnalités internationales du monde politique et culturel, s'est tenu à Strasbourg, les 19 et 20 novembre 1990, le Colloque "*Albert Camus et l'Europe*", au cours duquel cinq thèmes ont été abordés : "Camus et la culture européenne", "La crise de l'homme", "Mythologie de l'Europe", "Repères pour une nouvelle Europe", "Le combat pour les droits de l'homme". Plusieurs communications émanaient de membres de l'AAAG : Raymond GAY-CROZIER, nuancant la notion de "culture européenne" chez Albert Camus, s'est proposé de montrer comment il a tenté d'éviter les pièges de l'eurocentrisme. Jacqueline LEVI-VALENSI a mis en évidence comment les paysages, les images, les personnages européens des œuvres de fiction du Prix Nobel 1957 composent une mythologie à la fois disparate et unifiée. David WALKER, lui, s'est intéressé aux réactions de Camus devant les méfaits de l'Europe. Tous ont rendu hommage à l'écrivain pour la pertinence de ses analyses. [M.-T. BLONDEAU].

◆ L'important congrès international sur : "André Gide et l'Allemagne", qui se tiendra à Düsseldorf, dans le cadre de l'Institut Heinrich Heine [Palais Wittgenstein], du 9 au 12 avril 1991, présentera les communications suivantes :

Ekkehard Blattmann (Heidelberg) : Der Philosoph Peter Wust in Paris und die Dämonen André Gides.

Peter André Bloch (Poitiers) : André Gide et Thomas Mann

H. Manfred Bock (Kassel) : Pierre Viénot und das Deutsch-Französische Studienkomitee.

Bernhard Böschstein (Genf) : André Gide und Stefan George.

Johanna Borek (Wien) : Zu einigen Übersetzungsproblemen in den autobiographischen Schriften Gides

Tony Bourg (Luxembourg) & Jean-Claude Muller (Luxembourg) : Un ami allemand d'André Gide : Bernhard Groethuysen (Berlin-Paris en passant par Colpach/Luxembourg).

Marieluise Christadler (Duisburg) : Der Einfluß Gides auf die Nachkriegsgeneration in Deutschland.

Christoph Dröge (Bonn) : Werther et Walter - Goethe und Gide.

Michel Drouin (Paris) : Le dialogue André Gide - Marcel Drouin autour de la culture germanique.

Mechthilde Fuhrer (Caen) : André Gide und Heinrich Mann.

Raymond Gay-Crosier (Gainesville, Florida, USA) : Schopenhauer et l'ironie gidienne.

Horst-Albert Glaser (Essen) : Gides autobiographische Schriften (die Rolle der Homosexualität).

Alain Goulet (Caen) : Présence/absence de l'Allemagne dans l'imaginaire gidien.

Dirk Hoeges (Hannover) : Pro Chopin — contra Wagner ; André Gide und die Musik.

Peter Ihring (Gießen) : André Gides Deutschlandbild und sein nationales Selbstverständnis in den Jahren unmittelbar vor und nach dem Ersten Weltkrieg.

À la suite d'un vœu émis par l'Assemblée générale de notre Association, une rencontre-débat aura lieu au printemps autour d'un thème "gidien". Les Amis de la région parisienne recevront une circulaire. Ceux de province qui souhaiteraient venir sont priés de le faire savoir afin de recevoir une invitation. Date probable : 11 ou 18 mai 1991.

SUR SIMON BUSSY

David STEEL nous signale que, le 7 mars 1990, lors d'une vente de Sotheby de "Modern British and Irish Paintings", ont été proposés trois ouvrages de S. Bussy, dont les illustrations figurent en noir et blanc dans le catalogue :

n° 245 : *Bird of paradise*, signed with monogram and dated '49, oil on canvas, 31 x 20 cm.

n°246 : *Cockatoo*, signed, gouache and pastel, 22 x 22 cm.

n°247 : *Red Reef Fish*, signed with initials and dated '45, oil on canvas, 27 x 22 cm.

SOUTENANCE

Le samedi 15 décembre 1990, notre Ami Jean CLAUDE a soutenu, à l'Université de Nancy II, sa thèse pour l'obtention du doctorat d'État sur : "*André Gide et le théâtre*". Au terme de ses délibérations, le jury, présidé par Claude MARTIN, assisté de Guy BORRELI, rapporteur, ainsi que de Michel LIOURE, Pierre GILLE, et Pierre MASSON, a décerné à l'impétrant la mention : "Très honorable, avec les félicitations du jury, à l'unanimité".

Selon l'usage, le candidat commence par exposer la genèse d'un travail, comptant pour finir quelque 900 pages dactylographiées et souligne que le sujet jusqu'alors ne présentait point d'étude synthétique. Dans une première partie, partant du divorce constaté entre un intérêt persistant pour le genre, et la difficulté de l'auteur à se faire jouer ou

reconnaître du public en tant que dramaturge, J. Claude examine les idées (non systématiques, mais disséminées) de Gide sur le théâtre et sur la représentation dramatique, passe en revue les collaborations illustres (Copeau, Jouvet, Pitoëff, Barrault, car ce fut l'époque où le metteur en scène, comme intermédiaire entre auteur et public, s'imposa en partenaire péremptoire), et trace les limites de cet intérêt pour le théâtre : l'écrivain tenait à la suprématie du texte sur la représentation, et participait d'une sorte de désinvolture, partagée par les hommes de *La NRF*, à l'égard de la chose théâtrale.

La deuxième partie de la thèse propose une étude centrée sur les œuvres mêmes, envisagées selon une démarche délibérément synthétique. Là paraît l'importance du personnage central, support de l'action dramatique, qui évolue selon son rythme intérieur. Des deux formes de fatalité, extérieure et intérieure, seule, la forme intériorisée, l'hypothétique liberté du héros, retient Gide. Dans sa conclusion, l'orateur souligne enfin l'investissement de cette scène par l'ironie, assurant implicitement la prééminence de l'auteur, et le dédoublement des personnages.

Rarement, jury parut aussi gratifié par le travail qu'il lui était donné de lire, et l'exposé qu'il venait d'entendre : il apparut d'emblée que ses interventions seraient à peine des critiques, et qu'il serait embarrassé pour contourner ses louanges. Guy Borrelli, en spécialiste du cinéma qu'il est devenu, et sans doute en admirateur de Chaplin, regretta l'absence d'un chapitre regroupant les fantoques, puis suggéra une passerelle en direction du roman, en raison du relief dramatique conféré à plus d'un personnage. Michel Lioure fit entendre une voix claudélienne, et s'étonna de la partialité de Gide, à l'égard du théâtre de son adversaire en religion, dénigrant, au-delà de 1914, un génie qu'il admirait auparavant sans réserves. Avec Pierre Gille, le candidat eut l'honneur d'être confronté à Aristote, théoricien dramatique, et peut-être la surprise de constater que son argumentation épousait à peu près le cheminement du grand Ancien. Pierre Masson centra son intervention sur le personnage gidien, et, de ce fait, relança le débat sous-jacent depuis le début de la séance : pourquoi Gide n'est-il pas un grand dramaturge ? Fidèle à Claudel, M. Lioure venait de tracer la distinction entre talent et génie. Assurément, enchaînait Jean Claude, Gide cherchant ses sujets dans le mythe antique, cela prouvait les limites de son invention — il n'était pourtant pas le seul à pratiquer cela ! Pierre Masson suggéra une interprétation plus intérieure : si Gide n'est pas un grand auteur de théâtre, c'est parce que, en raison du regard ironique constamment porté sur lui-même, il est l'homme-théâtre par excellence. Mais le recul critique nécessaire à la transposition artistique ne lui fait-il

pas défaut ? Et quand bien même l'écriture théâtrale effectue cette transposition, Gide, confronté au spectacle, ne court-il pas le risque d'être dépossédé de lui-même, voire trahi par la représentation ? Il revenait à Claude Martin de conclure, en apportant quelques unes de ses précieuses précisions de noms et de faits, où son savoir est irremplaçable. Mais sans s'attarder, le Président repassait la main au candidat, en l'investissant d'un nouveau devoir : l'édition critique du théâtre de Gide, dont l'absence, il est vrai, se fait plus cruellement sentir, à proportion que Jean Claude fait sortir le public de son ignorance. Une telle investiture, annonçant le succès du nouveau docteur, signifiait la fin de la cérémonie.

Dès qu'il se fut prononcé, le jury et derrière lui, l'assemblée des parents, des amis, des élèves, et des gidiens dépêchés de Paris ou de plus loin, se déplaçaient dans une salle attenante plus propice aux sourires, ainsi qu'aux libations, transformant ce qui restait de l'après-midi en une aimable fête de famille. Cependant, mobile à travers l'assistance, caméra au poing, un homme au profil plus artiste que jamais, en qui l'on reconnaissait Claude Martin, fixait pour les archives un si plaisant dénouement.

[Daniel DUROSAY]

NÉCROLOGIE

† Nous avons relevé dans la presse l'annonce de la mort d'Armand GUIBERT. Signalons que, dans les années 1940-1942, ce professeur d'anglais à Tunis animait avec Jean Amrouche, la *Tunisie Française Littéraire*, et qu'il fit partie, avec le libraire Tourneur, Amrouche et la famille Reymond, de ce groupe amical qui accueillit Gide à Tunis en 1942-43. Dans le livre de François Derais (*Victor*), Guibert figurait sous le nom d'Eugène K. [Pascal MERCIER].

† Notre Ami Maurice-Edgar COINDREAU (1892-1990) est mort le 20 octobre dernier, deux mois avant d'entrer dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année. Né le 24 décembre 1892 à La Roche-sur-Yon (où il a été inhumé), agrégé d'espagnol, il avait d'abord enseigné au Lycée français de Madrid, puis s'était installé aux États-Unis où il fut, de 1923 à 1961, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Princeton. Il devint alors le grand découvreur de la littérature américaine de son temps, que révélèrent au public français ses excellentes traductions (toutes publiées chez Gallimard) et ses notes dans *La NRF* ; Dos Passos, Hemingway, Faulkner, Steinbeck, Caldwell,

Goyen, Styron..., il n'est pas un grand écrivain américain de l'époque qu'il n'ait été le premier à traduire (comme il avait été, en 1927, le premier à traduire, de l'espagnol, Valle Inclan, que suivirent Goytisoló, Ana María Matute, etc.). Et on relira longtemps son important essai sur le théâtre français contemporain, *La Farce est jouée* (New York : Éd. de la Maison Française, 1942), ses *Aperçus de Littérature américaine* (Gallimard, 1946) et ses *Mémoires d'un traducteur*, merveilleux petit livre publié sous la forme d'entretiens avec Christian Giudicelli (Gallimard, 1974). Il était l'ami de nombreux écrivains américains et français, dont Larbaud, Jules Romains (qu'il accueillit chaleureusement aux États-Unis) et Gide : membre de l'AAAG dès sa fondation en 1968, il nous avait confié ses souvenirs sur Gide, et quatre lettres inédites de lui que publia la BAAG d'avril 1974 (n° 22). [Claude MARTIN].

† Né en avril 1914, en Savoie, Maurice SAILLET est décédé dans sa maison de Montlognon le 13 août 1990. Longtemps associé à la *Maison des Amis des livres*, que dirigeait Adrienne Monnier, il fut aussi collaborateur du journal *Combat*, ainsi que des *Lettres nouvelles* fondées par Maurice Nadeau. Directeur littéraire au *Mercure de France*, cofondateur, avec Emmanuel Paillet, du Collège de pataphysique en 1948, Saillet était l'un des meilleurs spécialistes de Jarry. Il avait également donné une nouvelle édition des *Œuvres complètes* d'Isidore Ducasse. De son amitié naissante avec Gide date un petit texte de l'écrivain publié dans une revue d'étudiants, que nous reproduisons ci-dessous.

Je garde le souvenir...

Il est vrai, je garde d'Annecy le souvenir attendri d'un amant. C'est sur les bords de son lac, à Menthon que je passai ma lune de miel avec ce que les Romantiques appelaient : la Muse. Je veux dire que, pour la première fois, je connus cette parfaite ivresse de vivre seul avec mon travail. Rien ne m'en distrayait. La saison était peu avancée ; aucun touriste encore ; les hôtels, les villas étaient vides ; je m'installai à Menthon, non précisément au bord du lac, mais non loin de la rive, et j'allais prendre mes repas chez un modeste traiteur, à l'endroit même du débarcadère actuel. J'écoutais inlassablement le conseil de ce pays à la fois grave et souriant.

Je l'avais déjà quitté lorsque Pierre Louÿs prit fantaisie de le connaître à son tour. C'était, en ce temps, le compagnon constant de ma ferveur. Il voulait voir les lieux dont mes lettres chantaient les louanges. Il fut ravi tout autant que j'avais pu l'être et m'écrivit, de Menthon même : «Si, dans un tel endroit, tu n'as pas écrit un chef-d'œuvre, je te

tiens pour impardonnable.» Il sut pourtant me pardonner. Mais je lui savais gré de son exigence amicale, et surtout d'avoir su aimer un paysage qui me paraissait aimable entre tous.

J'ai revu le lac d'Annecy à plusieurs reprises, installé pour un temps assez long soit à Annecy même, dans un vieux petit hôtel charmant dont j'étais seul hôte avec l'amie que j'accompagnais, soit à Talloires. Et, plus récemment, lors d'une cure aux environs de Chambéry, j'y emmenai des amis pour contempler sa foire aux fromages. On n'imagine pas marché plus pittoresque ; tous les sens y sont conviés, car le parfum fouettant de la marchandise renseigne longtemps à l'avance sur la nature des produits. Ils viennent de toutes les régions avoisinantes. Quelle diversité ! Plus variés encore que les vins, les fromages racontent plus éloquemment encore leur origine, bien que s'écartant plus résolument de la vache ou de la brebis que le vin ne le fait de la vigne. Mais, à défaut de vin du pays, quel bon cidre je bus là-bas ! Meilleur me parut-il que celui de Normandie ou de Bretagne. J'admire combien le souvenir d'un pays reste lié, pour moi du moins, à celui des parfums, des boissons et des nourritures ; et, s'il s'agit d'Annecy, du contact avec l'eau du lac, menaçant ou riant, suivant les saisons et les heures, enseignant tour à tour l'abandon ou la résistance et la prose ou la poésie.

L'Arcade, [Annecy], n°3, printemps 1934, p.9.

Visite à Maurice Saillet (In Memoriam)

Campé sur un petit banc, face à son jardin, il vous dévisage comme le ferait un montagnard qui regarde venir de loin l'étranger, j'allais dire l'ennemi. Nulle chaleur dans son accueil ; élevé à l'école de la Librairie Monnier et du Mercure façon Léautaud, il porte sur le monde un *a priori* acide. Dans ses réponses, des griefs sont suggérés à demi-mot, comme un reproche.

Sa stupeur, où la surprise l'emporte de peu sur l'irritation, lorsqu'on lui cite ses textes de jeunesse signés Max Jordan. Comme il tient sa propre personne pour la chose la plus négligeable au monde, "on passe". Sa conversation ressemble d'ailleurs à une partie de cartes, et dans sa main il conserve des atouts-maîtres qu'il ne montre que peu à peu. Au détour d'une phrase se réveille le redoutable, et redouté, Justin Saget (ainsi à propos d'un petit poète des années Quarante : "celui-là, ineffablement curé, un Mallarmé de sacristie !").

Son panthéon : Jarry, Larbaud, Reverdy et Michaux... son enfer : Jules Romains et les innombrables "faiseurs". Parler des premiers se mérite, s'occuper des seconds classe définitivement son homme.

De Gide, pour lequel il conserve une dette de reconnaissance (les petits mandats des temps difficiles), il affecte d'abord de ne parler qu'en libraire. Ainsi, après la vente du buste de Renée Sintenis et d'une douzaine de lettre à Drouot, cette exclamation : "*ça ne vaut pas lourd, votre Gide !*" et il se garde bien d'expliquer pourquoi il a fait mettre ses propres lettres sous scellés.

Alors que vous lui rendez visite six mois après, il glisse sans sourciller : "*il ne faudrait quand même pas que l'on se voit trop souvent...*" C'est seulement en le quittant que vous vient à l'esprit un sobriquet : l'Alceste grognon de Montlognon.

Pascal MERCIER.

CONCERT

Près de cent-cinquante "boulangistes" se trouvaient réunis, ce samedi 29 septembre 1990, pour le huitième concert annuel de l'Association des concerts en hommage à Lili & Nadia Boulanger. Ces manifestations du souvenir et de l'amitié se déroulent rituellement en l'auditorium d'Hanneucourt, non loin d'Épône, sur les lieux mêmes où vécut Nadia Boulanger, qu'entretient maintenant, dans cet esprit de fidélité que nous avons dit, notre amie Mme Vauquelin-Klincksieck, vice-présidente de l'Association.

Commencé donc dans le registre du souvenir, et d'un souvenir meurtri par la disparition récente de Maurice Gendron, le concert de cette année, composé et à plusieurs reprises dirigé par Émile Naoumoff, se termina en franc divertissement. Il avait débuté par deux pièces classiques : la *Sonate en mi majeur pour violon et piano BWV 1016* de J.S. Bach, et la *Sonate en mi mineur pour violon et piano n°28 KV 304* de Mozart, qu'interprétèrent une nouvelle fois, puisque c'était par là, nous dirent-ils, qu'ils s'étaient connus, Patrice Fontanarosa et Émile Naoumoff. Cette première partie sérieuse se conclut gravement sur le *Triptyque pour violon et cordes in Memoriam Nadia Boulanger (1979)*, écrit par É. Naoumoff dans les semaines qui suivirent la mort de l'artiste. Le compositeur dirigea son œuvre, et P. Fontanarosa, superbe encore, fut cette fois soutenu par l'ensemble international de musique de chambre : Strings and Co.

À la reprise le ton avait changé : on entendit d'abord le *Divertimento* d'É. Naoumoff, composé en 1978, pour les 90 ans de Nadia Boulanger, où domina le haut-bois d'Herbert Lashner. Puis les

deux derniers morceaux, tous deux de Jean Françaix, fusèrent en *crescendo* vers la gaïeté : le *Divertissement pour basson* (1973), dont l'auteur rappela qu'il lui avait été commandé par la radio, pour rénover, soutint-il, la musique de brasserie, mais qui devint sous sa plume un exercice d'acrobatie bondissante, dont sut s'arranger élégamment Catherine Marchese. Le bouquet fut donné par *L'Heure du berger* (1950), dont J. Françaix rappela l'inconfort de l'exécution dans l'une des chapelles entourant le manoir breton des Polignac, desquels émanait la commande. Il est vrai que ce morceau endiablé se prêtait mal au lieu saint. Mais dans l'atmosphère chaleureuse et resserrée d'Hanneucourt, l'humour, le pastiche, la virtuosité sidérante du morceau, censé se dérouler sous les lambris de *Maxims's*, firent un triomphe. L'hôtesse, qui fêtait ce jour-là son anniversaire, remercia les interprètes — tous bénévoles — d'une commémoration qui fut aussi une fête espiègle, sous le signe d'une modernité tempérée par le respect des traditions.

Renseignements pour le concert de 1991 à l'adresse de l'Association : Auditorium d'Hanneucourt, Les Maisonnettes, 78440 GARGENVILLE, tél. : 30.93.52.22. Cotisation annuelle : 150 F., tarif couple : 250 F. Un car, au départ de la Porte d'Auteuil, prend et ramène dans la journée les adhérents sans voiture. [D. DUROSAY]

BONNES FEUILLES

Dans *Leçons particulières* (Paris : Fayard, 1990), Françoise GIROUD consacre un chapitre de ses mémoires (p.59-65) à évoquer ses relations avec Gide. C'est par Dominique Drouin, qui s'occupait alors de production cinématographique, que la jeune fille avait été présentée à l'écrivain pour devenir sa secrétaire. La première journée fut déconcertante. Le maître commença par prendre, auprès de cette jeune fille de quinze ans, des leçons de yoyo, avant de l'entraîner au cinéma pour *La Dame de chez Maxims's* d'A. Korda. De cinéma, par la suite, il fut beaucoup question :

"Le cinéma l'a toujours passionné. Quand Allégret a entrepris Sous les yeux de l'Occident, d'après le livre de Conrad, il [Gide] s'est appliqué à en faire les dialogues avec une humilité de débutant. Je n'étais pas peu fière, moi, de taper du Gide sur ma machine." [p.62]

De Gide écrivain, Françoise Giroud retient surtout, elle aussi, l'importance des *Nourritures terrestres* sur sa formation, dont elle parle à deux reprises comme d'un livre de vie :

"Jamais, de ma vie entière, je ne me suis préparée à une entrevue comme à celle-là. Ce qu'était alors le prestige intellectuel de Gide, rien ne peut en donner l'idée aujourd'hui. Je connaissais par cœur Les

Nourritures terrestres, "Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur", Paludes aussi, et La Porte étroite. Mais s'il allait m'interroger sur Les Faux-monnayeurs que je n'avais pas encore lu ? Je me jetai dessus. J'imaginai cette rencontre comme une joute où il me jugerait sur mon exacte science de son œuvre. Saurais-je briller ? Me rangerait-il, comme le héros des Caves du Vatican, parmi les subtils ou les crustacés ? [p.59].

[...]

Je n'ai jamais relu Les Nourritures terrestres et je ne le veux pas. Le livre a sans doute mal vieilli. Mais le choc que j'en ai reçu, le message proprement révolutionnaire qu'il portait en son temps, l'écho ne m'en a jamais quittée.

Je l'ai entendu chaque fois que j'ai rompu des amarres : "Sors de ta ville, de ta famille, de ta chambre, de ta pensée... Aime sans t'inquiéter si c'est le bien ou le mal... J'ai porté hardiment la main sur chaque chose et je me suis cru des droits sur chaque objet de mes désirs... Une existence pathétique plutôt que la tranquillité..."

Ah, il nous a secoués, le père Gide, quand nous étions petits !" [p.63-64].

VENTE N.R.F.

Une de nos sociétaires, qui, au fil des ans, a constitué une importante collection de *La Nouvelle Revue Française*, souhaite à présent se libérer des numéros en surplus. La liste des offres est établie ci-après, avec l'indication des tarifs. Pour tout contact, s'adresser à la Rédaction du BAAG qui transmettra.

NUMÉROS D'HOMMAGE

BRETON	n° 172	Avril 1967	100 frs.
CINGRIA	n° 27	Mars 1955	80 frs.
CLAUDEL	n° 33	Septembre 1955	100 frs.
CONRAD	n° 135	Décembre 1914	120 frs.
CAMUS	n° 87	Mars 1960	100 frs.
MARTIN DU GARD	n° 72	Septembre 1958	100 frs.
MISTRAL	n° 200	Mai 1930	80 frs.
MALLARMÉ	n° 158	Novembre 1926	100 frs.
MALRAUX	n° 295	Juillet 1977	100 frs.
PAULHAN	n° 197	Mai 1969	100 frs.
RIVIÈRE	n° 139	Avril 1925	250 frs.
RAMUZ	n° 175	Juillet 1967	90 frs.
SCHLUMBERGER	n° 195	Mars 1969	90 frs.
THIBAUDET	n° 274	Juillet 1936	80 frs.
VALÉRY LARBAUD	n° 57	Septembre 1957	90 frs.

NUMÉROS DIVERS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

1912	Décembre	n° 48	150 fcs
1913	Janvier	n° 49	150 fcs
	Février	50	150 fcs
	Mars	51	150 fcs
	Mai	53	150 fcs
	Juin	54	150 fcs
	Juillet	55	150 fcs
	Août	56	150 fcs
	Septembre	57	150 fcs
	Novembre	59	150 fcs
1930	Janvier	196	100 fcs
	Mars	198	100 fcs
	Juin	201	100 fcs
	Juillet	202	100 fcs
	Août	203	100 fcs
	Septembre	204	100 fcs
	Novembre	206	100 fcs
	Décembre	207	100 fcs
1931	Août	215	90 fcs
1932	Mai	225	90 fcs
	Juin	226	90 fcs
1953	Année complète sur grand papier		350 fcs
	Novembre	11	50 fcs
1954	Année complète		250 fcs
	Janvier	25	50 fcs
	Février	25	50 fcs
	Octobre	34	50 fcs
1956	Année complète		250 fcs
	Mai	41	50 fcs
	Novembre	47	50 fcs
1958	Année complète, sauf <i>octobre</i>		200 fcs
1961	Septembre	105	50 fcs
1963	Octobre	130	50 fcs
1970	Octobre	214	50 fcs
1979	Novembre	310	50 fcs
	Décembre	311	50 fcs
1979	Janvier	312	50 fcs

CALEPIN

● **APPEL** : Mlle Béatrice DELACOUR, qui prépare actuellement une thèse sur les relations Gide-famille P.A. Laurens, serait reconnaissante à toute personne pouvant lui apporter des renseignements ou lui communiquer un texte, inédit ou non, de bien vouloir se manifester en lui écrivant au : 14 Place de la Rougemare, 76000 ROUEN. Tél. : 35.70.33.30.

● L'AAAG adresse, avec quelque retard, ses félicitations à Mme Margaret MEIN (Oxford), nommée, le 28 juillet 1989, Officier dans l'Ordre des Palmes académiques, pour services rendus à la culture française.

● Jacques BRENNER, membre de notre Comité d'honneur, a obtenu le *Prix de la critique* décerné par l'Académie française, pour son ouvrage : *Voyages dans les littératures étrangères*, publié chez Grasset.

● Associations : Notre Ami Henri Heinemann, déjà si actif au sein de notre Association, devient par ailleurs Président de l'Amicale de la Somme, affiliée à la *Fédération des Amicales de retraités de l'enseignement public* (F.A.R.E.P.).

● Au cours du dernier trimestre 1990, la télévision a diffusé une fort belle adaptation du roman de Pierre Herbart : *Alcyon*, et rediffusé *La Symphonie pastorale*.

● Nous avons reçu le numéro 2 de la revue littéraire trilingue *Interactions*, que dirige notre adhérente Diane Moore (University College London, Gower street, London WC1E 6BT, England).

● Le *Bulletin de l'Association internationale des Critiques Littéraires*, que préside Robert André, publie une nouvelle de Henri Heinemann intitulée : *Ce mur*, qui, bien avant la chute de celui de Berlin, en préconisait une ouverture onirique. Une traduction allemande en a été faite par Harald Emeis.

● Parmi les livres publiés en 1990, on notera *Les fortunes d'Apollon* de Maurice Rheims (Le Seuil), *Le besoin d'écrire* de Roger Vrigny (Grasset). De son côté, Étienne a préfacé les *Égarements du coeur et de l'esprit* de Crébillon fils (NRF, Folio) et Serge Brindeau *Les Iles de Mémoire*, poèmes d'Antoine Ristori (La Vague à l'âme, BP 22, 38701 La Tranche cedex).

* Notre amie Silvia Legrand vient de publier, de Jean Debetencourt, *Un témoin dans les cieux* dont nous rendrons compte ultérieurement (Le Bosquet, Av. Pierre Puget, 13100 Aix-en-Provence).

* Parvenu également l'ouvrage de Jean Meyer : *Place au théâtre* (Éditions De Fallois) qui fera l'objet d'une critique dans un prochain *Bulletin* .

* On aura lu avec intérêt, dans "Liber", supplément annexé au journal *Le Monde* du 15 décembre, un article de notre ami

Joseph Jurt relatif à Paul Nothomb, dernier survivant de *L'Espoir* d'André Malraux .

* Le n° 3 du *Bulletin de l'Association des amis du Musée d'Uzès* a paru en novembre dernier (pour se le procurer ou adhérer à cette association sympathique, écrire à Mme C. Panthou, 31 Avenue Maxime Pascal, 30700 Uzès).

* Notre nouvel adhérent Robert Chasseneuil donne des récitals de poésie. Se renseigner auprès de notre Secrétaire général.

PROJETS DU BAAG.

Dans ses prochains numéros, le BAAG entend traiter des sujets suivants : "Gide en Grèce : le voyage de 1939" (n° double de mars-juin 1991, à paraître en juin ou juillet), avec publication des correspondances connues ou inédites, d'extraits de journaux d'écrivains grecs, et du *Journal* de R. Levesque se rapportant à l'épisode. Le n° d'octobre 1991 sera exclusivement consacré à la publication de notre Annuaire, maintes fois retardé. Le n° de janvier 1992 devrait être le premier numéro proposé par notre Comité américain, dont la définition n'est pas encore tout à fait figée (voir page ci-contre). Quant au n° double de l'été 1992, il devrait répondre à l'intitulé défini ci-dessous. Les circonstances peuvent amener la Rédaction à modifier l'ordre de parution initialement envisagé.

Notre numéro double, prévu en 1992 s'organisera autour des **rapports de Gide avec la Belgique** (rapports humains, influences réciproques, réception de Gide en Belgique, etc.)

Les contributions et suggestions sur ce sujet devraient parvenir avant la date-limite du **1^{er} septembre 1991** au responsable de ce numéro :

M Pierre MASSON
92, Rue du Grand Douzillé
49000 ANGERS.
Tél. : 41.66.72.51.

Ces orientations thématiques ne détourneront pas le BAAG de publier par la suite, et sans exclusive, toutes études relatives à Gide et son milieu qui lui seront proposées. Les numéros non thématiques seront désormais regroupés en série, chapeauté, comme le présent *Bulletin*, par le titre récurrent de : *Variables*.

COMITÉ AMÉRICAIN

Constitué au sein de l'AAAG au début de l'année 1990, le Comité fait entendre la voix de nos amis américains dans nos instances et dispose d'un représentant au sein du Conseil d'administration de l'Association ; il a pour charge également de promouvoir la diffusion du *Bulletin* de l'autre côté de l'Atlantique, en recherchant de nouveaux abonnés, tant auprès des lecteurs individuels que des institutions culturelles ; il organise des sessions spéciales aux congrès annuels de la *Modern Language Association* et se verra offrir, par notre Association, la possibilité de publier, périodiquement, un numéro spécial consacré à la critique gidienne en Amérique. La participation à ces sessions et à ces numéros spéciaux sera réservée aux membres adhérents de l'AAAG. La liste des responsables figure dans l'organigramme de l'Association, en dernière page du *Bulletin*.

Préparation du premier numéro américain du *BAAG*.

Sa parution est envisagée pour janvier 1992, avec remise ultime des dactylogrammes ou compuscrits au 1^{er} novembre 1991. L'orientation thématique prioritaire sera : "*Gide, lecteur et critique*", qui fait, par ailleurs l'objet d'une session de la *Modern Language Association*, prévue à Chicago en 1990, session dirigée par notre ami Walter C. PUTNAM. Cependant les communications prévues laissent la place pour d'autres études. Les offres de collaboration sont à formuler auprès de Walter C. PUTNAM, The University of New-Mexico, Department of Modern and Classical Languages, Ortega Hall 235, ALBUQUERQUE, NM 87131, U.S.A. Pour les sujets d'une autre nature, contacter : David KEYPOUR, Département de Français, Huron College, LONDON Ontario, N6G 1H3, Canada.

Signalons par ailleurs à nos amis américains, l'augmentation des frais d'abonnement pour souscripteurs étrangers (+ 50 F.pour frais divers, postaux et bancaires). L'envoi *par avion* de nos publications ne sera plus assuré.

À NOS COLLABORATEURS.

PRÉSENTATION DES TEXTES

Le Centre d'Études gidiennes étant équipé d'un Macintosh associé à une imprimante laser, et l'évolution des techniques poussant vers l'impression informatisée du BAAG, nous saurions gré aux auteurs qui sont en mesure de le faire, de nous fournir, dès à présent, *en même temps que leur dactylogramme*, la disquette de leur article.

En format Macintosh, tous les traitements de texte sont acceptés. Ils seront convertis en *Microsoft Word 4* — logiciel retenu pour le fonctionnement de notre système.

En format PC et compatibles, il y aurait lieu de faire figurer :

1) la version de l'article dans le traitement de texte utilisé, avec une préférence pour *MicrosoftWord*, qui présente l'avantage de fonctionner sur les deux systèmes (Mac & PC)

2) et *dans tous les cas*, à titre de précaution, le même texte enregistré sous la forme "texte pur", dite encore : "ASCII pur", récupérable en principe par tout traitement de texte quel qu'il soit. Le format "RTF" (*Rich text format*), s'il est possible, accélère la récupération.

Lorsque le texte est présenté tapé à la machine à écrire, nous souhaitons disposer de l'original (et non d'une photocopie), car une scannérisation éventuelle s'en trouverait facilitée.

Les notes seront imprimées *en fin de document*.

Les références bibliographiques se conformeront, dans la mesure du possible, aux principes mis en oeuvre dans notre "Chronique bibliographique". Ainsi, les prénoms d'auteurs sont à placer après le nom et entre parenthèses. Pour les textes de Gide, on renverra à des éditions françaises courantes. Dans le cas où, pour des raisons spécifiques, une édition étrangère serait mentionnée, une double référence (à cette édition étrangère et à l'édition française correspondante) sera demandée.

Les citations, qu'elles soient intégrées au texte entre guillemets, ou placées en retrait, se distingueront par les caractères italiques. Le texte cité, s'il est en langue étrangère, appellera une traduction française en note. Le BAAG est à mentionner sous cette forme abrégé : sans points entre les lettres.

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1991

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel numéroté	300 F.
Membre fondateur étranger (+ 50 F. pour frais divers)	350 F.
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	250 F.
Titulaire étranger (+ 50 F. pour frais divers)	300 F.
Abonné : <i>Bulletin</i> seul	160 F.
Abonné étranger (+ 50 F. pour frais divers)	210 F.

Les cotisations complètes (fondateurs et titulaires) donnent droit au service du *Bulletin* et du *Cahier annuel* en exemplaire numéroté (exemplaire de tête nominatif pour les Membres fondateurs). L'envoi *par avion* n'est plus possible.

Règlements : par virement ou versement postal au :

CCP PARIS 25.172.76 A

ou par chèque bancaire à l'ordre de :

Association des Amis d'André Gide
c/o Mme Abelès
1, rue de Courcelles
F. 75008 PARIS

Tous paiements en francs français et stipulés "sans frais".



BULLETIN D'ADHÉSION

À adresser, avec le titre de paiement, au Secrétaire Général de
l'Association : M. Henri HEINEMANN, 59, avenue Carnot,
F.80410 Cayeux-sur-mer

NOM : Prénom :
Profession :
ADRESSE :

Membre : FONDATEUR, TITULAIRE, ÉTUDIANT (Rayer les mentions inutiles)

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COMITÉ D'HONNEUR

Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR, Jacques DROUIN, Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET, Jean MEYER, Maurice RHEIMS de l'Académie française, Robert RICATTE, Roger VRIGNY.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION

Président d'honneur : ÉTIEMBLE
Président : Claude MARTIN
Vice-Président : Daniel MOUTOTE
Secrétaire Général : Henri HEINEMANN
Trésorière : Claude ABELÈS
Antenne parisienne : Irène de BONSTETTEN
Représentante du comité américain : Elaine D. CANCALON

Membres : Jean CLAUDE, Daniel DUROSAY, Alain GOULET, Robert MALLET, Pierre MASSON, Bernard MÉTAYER, Claude MOUZET, Roger STÉPHANE, Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK.

COMITÉ AMÉRICAIN DE L'AAAG

Elaine D. CANCALON, Catharine Savage BROSMAN, David N. KEYPOUR, Walter C. PUTNAM.

RUBRIQUES DU BAAG

Alain GOULET : Rubrique "*Entre nous...*"
158, rue de la Délivrande, 14000 CAEN. Tél. : 31.94.58.78.
Pierre MASSON : Rubrique "*Lectures gidiennes*"
92, Rue du Grand Douzillé, 49000 ANGERS. Tél. : 41.66.72.51.
Claude MARTIN : Chronique bibliographique
3, rue Alexis-Carrel, 69110 SAINTE-FOY-LES-LYON. Tél. : 78.59.16.05.
Irène de BONSTETTEN, Antenne parisienne
14, rue de la Cure, 75016 PARIS. Tél. : (1) 45.27.33.79.
Elaine D. CANCALON, Comité américain,
Dept. of Modern Languages, The Florida State University, TALLAHASSEE
Flo 32306

Publication trimestrielle
Com. paritaire 52103

Directeur responsable :
ISSN : 0044-8133

Daniel DUROSAY
Dépôt légal : mars 1991

Saisi et composé
sur ordinateur Apple Macintosh,
à l'aide de Microsoft *Word*

achevé d'imprimer sur les presses de

l'Imprimerie Bené
12c rue Pradier
30 000 Nîmes



CENTRE DE SÉMIOTIQUE TEXTUELLE
UNIVERSITÉ DE PARIS-X NANTERRE